

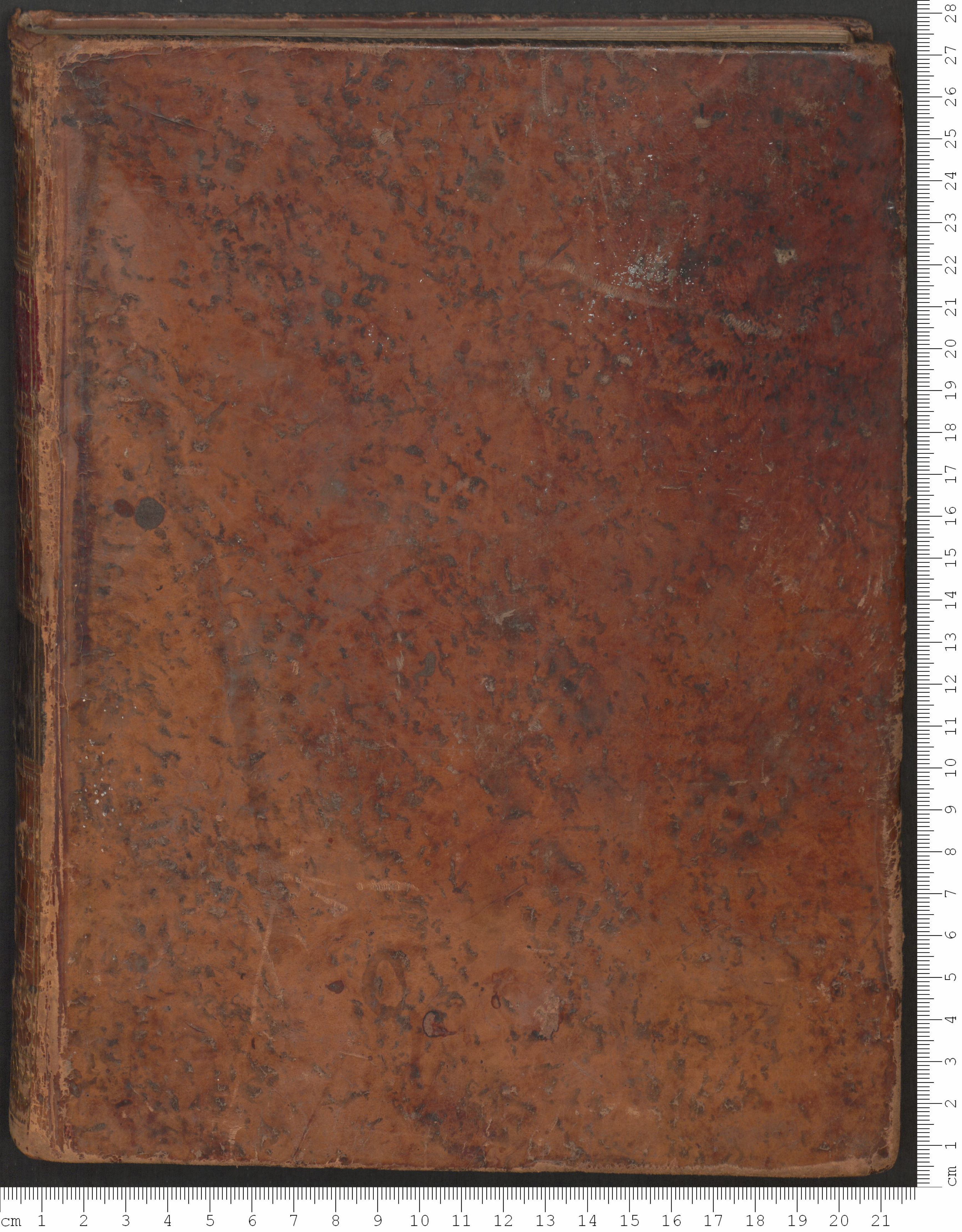
DESCR
DE
L'ARAB

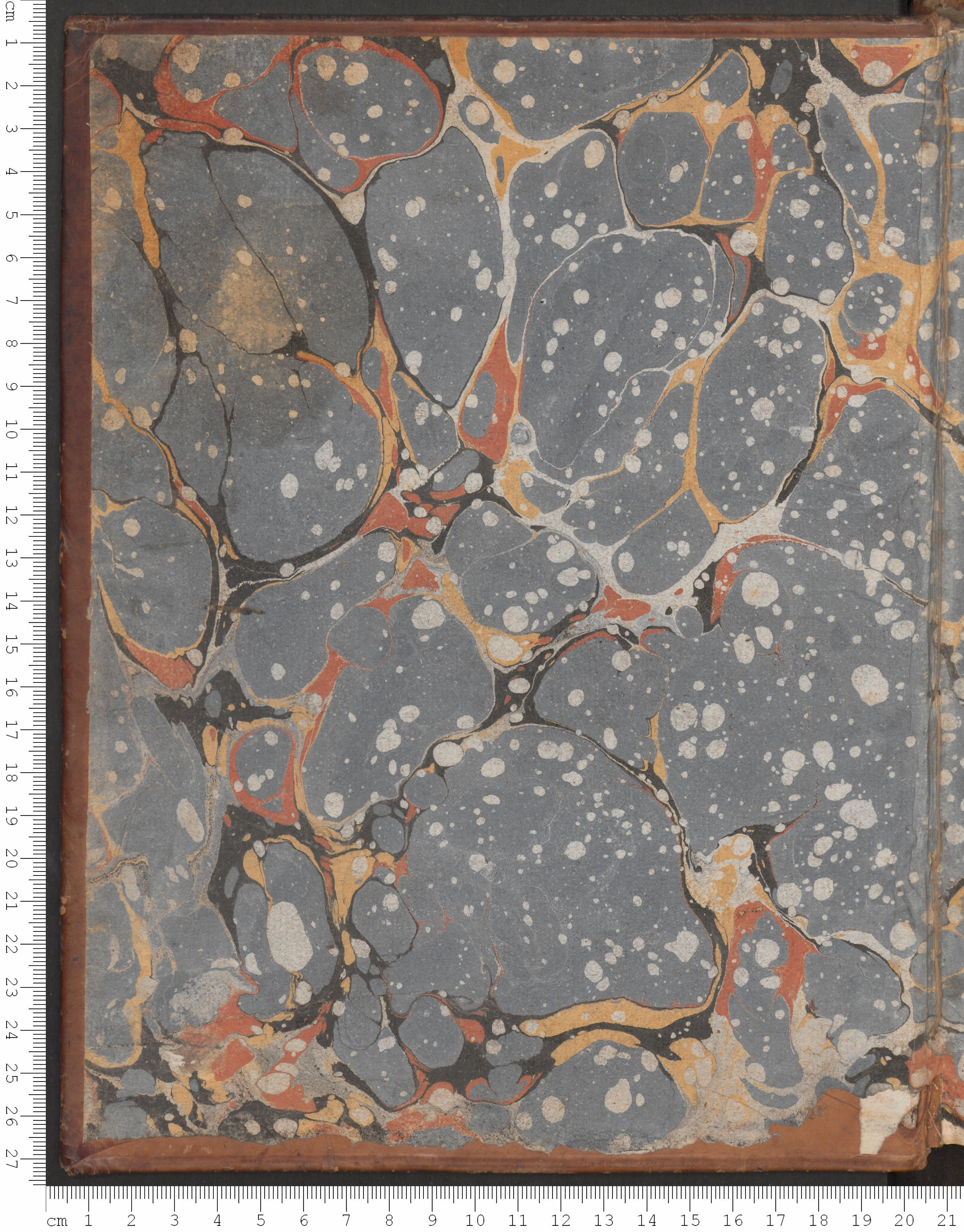


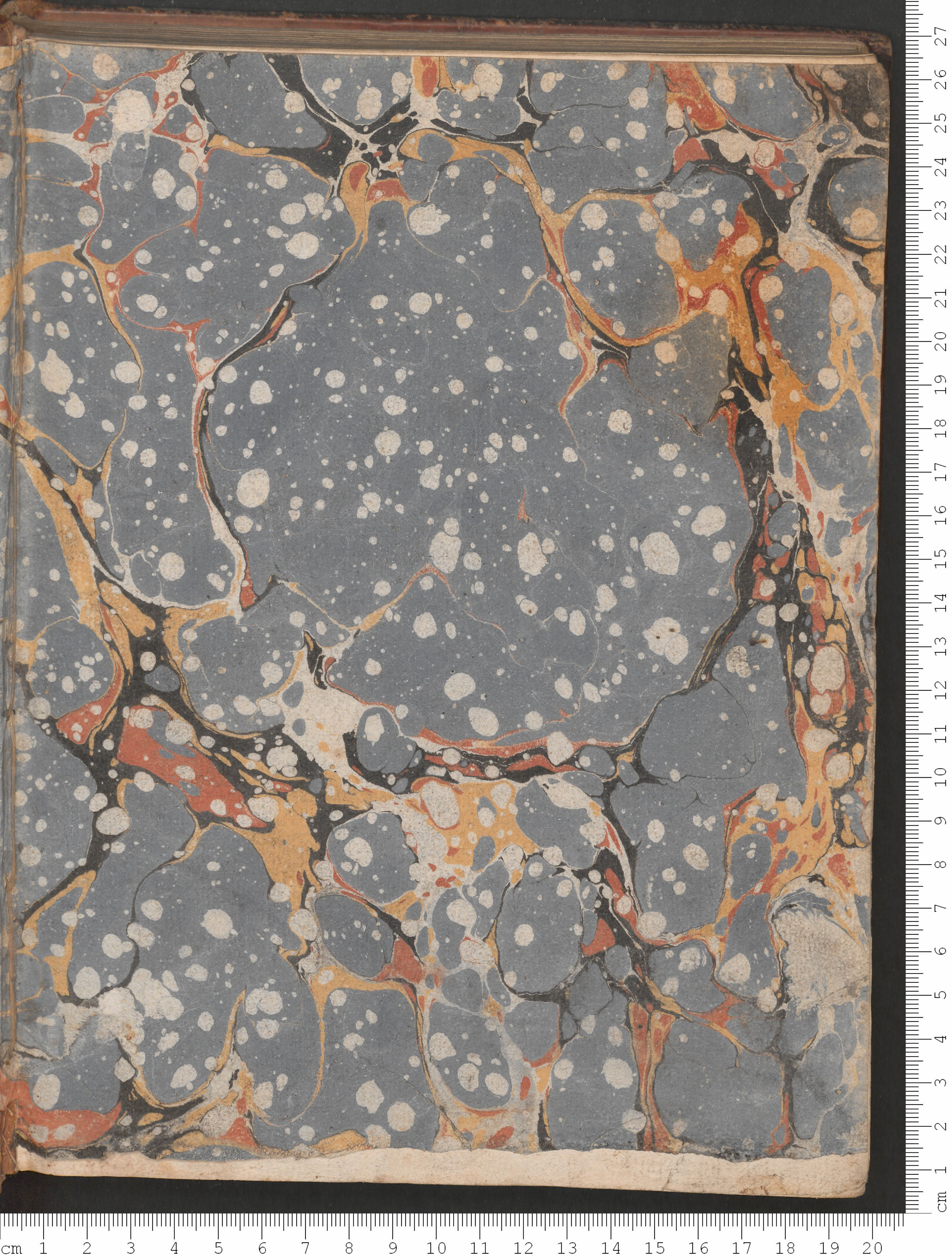
1

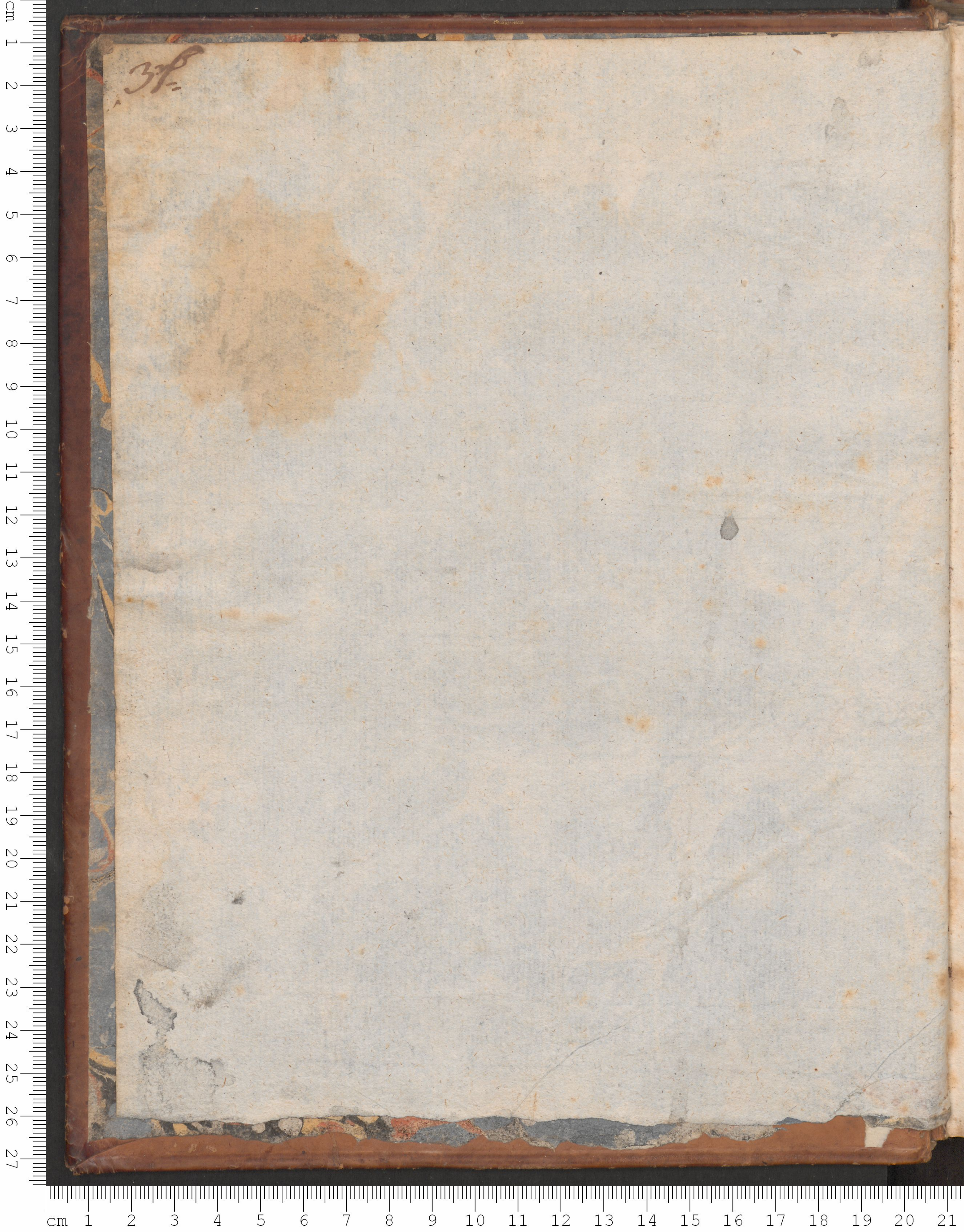












J. Koëz

Paris.

DESCRIPTION
DE L'ARABIE,

D'APRÈS LES OBSERVATIONS ET RECHERCHES FAITES DANS LE PAYS MÊME.

PAR M. NIEBUHR,

CAPITAINE D'INGÉNIEURS, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GOTTINGEN.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

AVIS.

La Description de l'Arabie, par *M. Niebuhr*, a d'abord été imprimée à Copenhague, & ensuite traduite en François; cette traduction Françoise présentoit les fautes les plus grossières, & ce qu'elle contient d'Arabe étoit très-incorrect.

Comme cet Ouvrage est rempli de connoissances précieuses, la traduction a été revue avec soin, & M. de Guignes, de l'Académie des Belles-Lettres, a bien voulu y jeter les yeux, & corriger les fautes qui avoient pu se glisser dans les mots Orientaux, de sorte qu'on peut se flatter qu'il est actuellement au plus haut dégré de perfection.

Les Planches & les Cartes gravées, ont été confiées aux meilleurs Artistes de chaque genre.

Ce travail épineux a exigé des soins qui n'ont pas permis de publier plus tôt cette nouvelle édition.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

La plupart de mes Lecteurs, sur-tout ceux qui ont vû la préface que M. *Michaëlis* a placée à la tête de ses Questions, savent par quels moyens j'ai été mis à portée de donner cette Description de l'Arabie; & à l'égard des autres, à qui cette préface est inconnue, je leur déclare que s'ils trouvent dans mon ouvrage des observations qui méritent leur attention, ils en sont redevables à nos Rois. Feu M. le Comte de *Bernstorff*, à qui rien n'échappoit de ce qui pouvoit éclairer la Nation & être utile à tout le genre-humain, avoit fait naître au Roi Fréderic V l'espérance d'obtenir des lumières importantes sur l'Arabie Heureuse, si l'on y envoyoit une Société de Gens-de-Lettres. Le Roi ordonna de choisir pour cet effet des personnes propres à cette entreprise, & je fus assez heureux pour être du nombre de ceux que Sa Majesté désigna. La triste nouvelle de la mort du Roi, que j'appris en Asie, ne mit aucun obstacle à l'exécution de notre entreprise. Le Roi Chrétien VII m'ordonna de continuer ma route, &, à mon retour, de publier cette Description de l'Arabie.

Nous étions cinq qui fumes nommés pour ce voyage, & chacun de nous fut chargé de faire ses observations dans la partie des sciences à laquelle il s'étoit le plus appliqué. Le Professeur *Fréderic Chrétien von Haven* avoit étudié à fond les langues orientales, & le Professeur *Pierre Forskál*, l'histoire naturelle. Notre Médecin, le Docteur *Chrétien Charles Cramer*, eut encore pour sa part l'histoire naturelle. *George-Guillaume Baurenfeind* devoit dessiner & ensuite graver les productions naturelles, les vûes, les habillemens, &c. La géographie fut l'objet de mes recherches. Le Roi avoit d'abord résolu notre voyage de *Copenhague* à *Tranquebar*, pour de-là gagner le Golfe d'Arabie. Mais comme nous n'aurions pas eu occasion de faire beaucoup d'observations dans ce long trajet, que nous serions arrivés tout-à-fait étrangers dans l'*Yemen*, sur lequel les savans demandoient des éclaircissemens particuliers, & que, ni sur mer, ni dans l'Inde, nous n'aurions pu apprendre la langue des Arabes, ni nous faire à leurs mœurs; nous reçûmes ordre, peu avant notre départ, de diriger notre route par l'Égypte au Golfe d'Arabie. En conséquence nous nous rendîmes, le 4 Janvier 1761, à bord d'un vaisseau du Roi, qui de *Copenhague* devoit faire voile pour *Smyrne*, sous le commandement de M. *de Fischer*, alors Commandant, & aujourd'hui Contre-Amiral des armées navales du Roi. Après nous être arrêtés quelque temps à *Constantinople*, & avoir été pour-

vûs par M. *de Gœhler*, Envoyé extraordinaire du Roi à la Cour Ottomane, de tout ce qui nous étoit néceſſaire pour notre voyage, nous nous mîmes en chemin pour l'*Égypte*, le Golfe Arabique & l'*Yemen*. Nous aurions dû y demeurer deux à trois ans, & revenir par *Básra* & par *Háleb :* les Savans auroient ſans doute pu apprendre beaucoup de particularités importantes touchant l'Arabie, au cas que nous y fuſſions reſtés ſi long-temps, & que nous fuſſions tous revenus. Mais nous n'arrivâmes à *Yemen* qu'à la fin de Décembre 1762. M. *von Haven* mourut à *Mokha* le 25 Mai 1763, & M. *Forskál* le 11 Juillet à *Jerím*, autre ville de l'*Yemen*. Après la perte ſubite de nos deux compagnons de voyage, nous réſolûmes d'aller à *Bombay* avec le dernier vaiſſeau qui feroit voile cette année de *Mokha* pour l'Inde ; & dans cette route nous perdîmes M. *Baurenfeind*, qui mourut ſur mer près de l'Iſle de *Socotra* le 29 d'Août, & M. *Cramer* finit ſes jours à *Bombay* le 10 Février 1764.

Quoique la mort ait preſque détruit notre ſociété, perſonne cependant n'en doit être effrayé, ni craindre d'entreprendre le voyage d'Arabie. On ſe trompe, ſi l'on croit que mes compagnons de voyage ſoient morts de maladies contagieuſes, parce qu'ils ont été enlevés ſi vîte l'un après l'autre. Je ſuis, au contraire, perſuadé que nous nous ſommes expoſés nous-mêmes à des maladies dont d'autres peuvent aiſément ſe garantir. Notre ſociété étoit

trop nombreuſe, pour que nous nous accommodaſſions d'abord à la manière de vivre du pays. Pendant pluſieurs mois nous ne pûmes nous pourvoir ni de vin, ni d'aucune autre boiſſon forte à laquelle nous étions accoutumés; nous mangions cependant continuellement de la viande, qui eſt regardée comme une nourriture mal-ſaine dans les pays chauds. La fraîcheur du ſoir nous étoit ſi agréable après les chaleurs du jour, que nous nous plaiſions à en jouir ſans en craindre les ſuites. Nous aurions dû être plus attentifs à la différence conſidérable des chaleurs des montagnes & des plaines. Nous nous hâtions trop dans nos courſes, pour pouvoir bien examiner l'intérieur du pays. Nous avions de mauvais chemins, & les habitans nous donnoient ſouvent du chagrin; ou du moins, nous crûmes avoir raiſon de nous en plaindre, faute de connoître le pays & ceux qui l'habitoient, & ſans nous rappeler qu'en Europe même l'on ne voyage pas toujours avec agrément. J'eſſuyai d'abord moi-même pluſieurs grandes maladies, parce que je voulois, comme mes compagnons, vivre à la manière des Européens; mais enſuite, comme je n'étois environné que d'Orientaux, & que j'appris comment on devoit s'y conduire, je voyageai en Perſe &, depuis, de *Básra* par terre juſques à *Copenhague* en bonne ſanté, & ſans rencontrer beaucoup de difficultés de la part des habitans de ces pays.

On ne doit pas craindre de voyager en Arabie à

cause qu'on représente les Arabes comme des gens sans mœurs, avides & voleurs. Je n'ai point trouvé cette nation si méchante. Nous jugeons souvent avec trop de précipitation des mœurs des autres peuples, avant de les bien connoître. On trouve à la vérité en Arabie, sur-tout dans les déserts, des voleurs qui, dans l'occasion, détroussent quelques voyageurs qui ne sont point accompagnés, & on rencontre quelquefois même des armées entières qui pillent de grandes caravanes. Ce dernier accident arrive pourtant fort rarement, à moins que les Arabes n'aient la guerre entre eux, ou contre les Pachas Turcs. Il ne faut donc point passer seul les déserts d'Arabie, & même, en temps de guerre, avec les caravanes, à moins que l'on ne veuille s'exposer à être volé. Les Européens ne veulent pas se gêner jusqu'à demeurer long-temps dans une ville d'Orient; ils voudroient voyager aussi vîte en Arabie qu'en courant la poste dans leur pays: & comme il y en a très-peu qui connoissent les divers intérêts des tribus, leur dépendance ou leur indépendance, ils regardent comme voleurs tous les Arabes qui forment des empêchemens à leur voyage. D'autres ont peut-être excité la cupidité des Arabes, en se donnant pour des personnes d'importance; & il arrive quelquefois que ceux qui se flattoient de gagner avec de tels voyageurs, se voyant trompés dans leur espérance, sont d'autant plus portés à les voler, qu'ils regrettent les peines qu'ils ont inutilement prises pour ces infidèles.

Comme dans les commencemens nous jugions néceſſaire de rechercher la connoiſſance & la protection des officiers de chaque lieu, nous nous adreſſions toujours aux gouverneurs des provinces: ce qui faiſoit croire aux habitans que nous étions des gens de qualité & riches. Les officiers des maiſons des grands, qui ne ſavoient ſouvent à quoi employer leur temps, nous viſitoient fréquemment; ce qui non-ſeulement nous devenoit onéreux, mais nous obligeoit d'être fort circonſpects dans toutes nos demandes & démarches, pouvant être aſſurés qu'on rapportoit toutes nos paroles. Dans mon retour je ne me ſuis preſque jamais préſenté aux gens en place, & je m'en ſuis bien trouvé. Je recherchois les négocians & les perſonnes capables de m'inſtruire. Les principaux Mahométans, tant eccléſiaſtiques que civils, ont trop d'affaires & ſont trop fiers pour s'entretenir des heures entières avec un Chrétien, qui ne ſait pas même bien parler leur langue. J'ai auſſi obſervé que ceux qui avoient les plus grands emplois, étoient ſouvent moins inſtruits que les autres, ou du moins peu communicatifs. Quant aux marchands accoutumés à voir toutes les nations, & aux ſavans à qui l'on peut offrir de petites gratifications, on oſe les interroger, & même leur parler librement de la religion Mahométane. Il eſt naturel d'ailleurs que les Arabes ne ſouffrent pas que perſonne, & ſur-tout les étrangers, ſe moquent de leur religion; & lorſqu'on en parle avec le peuple Arabe, on a

toujours à craindre des réponſes déſagréables. Pourvû qu'on agiſſe honnêtement avec les Arabes, on peut attendre autant de politeſſe d'eux, qu'un Chrétien ſenſé en montreroit aux Juifs en Europe. On doit conclure des remarques des Européens, même de ceux qui au fond ne ſont pas contens des Mahométans, que les Arabes ne ſont pas ſi ſauvages ni ſi avides. M. *de Breidenbach* parle avec chagrin des Arabes, chaque fois qu'il lui a fallu payer un péage, ou donner pour boire ; & enſuite il dit pourtant qu'il a trouvé les capitaines de vaiſſeaux Vénitiens plus Arabes que les Sarraſins mêmes. *Otter*, de retour à *Marſeille*, aſſûre qu'aucun *Rahdar* en Perſe, en Arabie & en Turquie, ne lui a fait tant de chicanes que les douaniers en France.

Je crois que deux Européens qui auroient une égale paſſion de voyager, & qui ſauroient ſe conformer aux mœurs & coutumes des Arabes, pourroient parcourir toutes leurs provinces, *Hedsjâs* excepté, mais nulle part voyager avec moins de danger que dans l'*Yemen*. Les habitans y ſont polis envers les étrangers, & l'on peut, au moins dans l'Empire de l'*Imâm*, voyager avec autant de liberté & de ſûreté qu'en Europe. Si le voyageur entend la médecine, c'eſt encore mieux. D'ailleurs, on ne défend à perſonne de parcourir le pays, ſur-tout s'il peut ſe concilier l'amitié des habitans, en leur communiquant ſa ſcience ; car les Arabes n'ont pas honte, comme les

Turcs, d'apprendre quelque chose des Européens. Le voyageur ne doit pas découvrir tout d'un coup, mais peu-à-peu, que son but n'est que de voir les villes & le pays. Il faut qu'il ait assez de prudence pour ne pas critiquer ce qui lui déplaît; & cependant il ne doit pas tâcher de gagner les Arabes par la flatterie: ils aiment la sincérité, & savent bien qu'ils ont des défauts; mais ils veulent aussi peu que les autres nations en être raillés. La Compagnie Angloise des Indes orientales envoie tous les deux ans un vaisseau d'Europe à *Mokha* par *Bombay*, & sur ce navire un marchand qui va pour quelques mois à *Beit el fakih*. Il vient outre cela chaque année plusieurs vaisseaux Anglois de *Bengale*, *Madras*, *Bombay* & *Surat*, pour le golfe Arabique. Un Européen pourroit choisir cette voie, sous prétexte d'apprendre la langue Arabe. S'il n'en sait pas encore les principes, il trouvera à *Mokha* des domestiques qui parlent Portugais, & des Lettrés qu'il pourra prendre pour maîtres de langue, & par leur moyen se mettre secrétement au fait de bien des choses. Comme pendant le peu de mois que les Anglois s'arrêtent à *Mokha* & à *Beit el fakih*, il n'avanceroit pas beaucoup dans l'Arabe, il pourra les laisser partir, &, en attendant leur retour l'année suivante, faire quelques courses géographiques, physiques & botaniques. Il pourra sans doute rester, autant que cela l'accommodera, avec les Savans des Universités de *Zebîd* ou de *Damar*, sur-tout s'il méne par-

tout

tout avec lui celui qu'il aura d'abord choisi pour son maître de la langue & des mœurs Arabes. Celui-ci peut lui procurer des connoissances parmi les grands & les savans, qui sans cela s'embarrasseroient sans doute aussi peu d'un voyageur Européen, que nous nous soucierions en Europe d'un Arabe, quelque distingué qu'il fût dans son pays, & quelque titre qu'il voulût se donner.

Tous les voyageurs ne sont pas également disposés à s'accoutumer aux mœurs du pays où le sort les conduit; & il est impossible de déterminer d'avance quelles difficultés chacun éprouvera. Mais pour les jeunes-gens qui aiment leurs aises & une table délicate, ou qui veulent passer agréablement leur temps en fréquentant des femmes, il ne faut pas qu'ils aillent en Arabie. Il y a des Orientaux distingués, qui font peut-être servir autant de plats & des ragoûts aussi délicats que les Européens; mais on ne trouve pas chez eux des auberges telles que les nôtres. Il faut qu'un voyageur fasse préparer lui-même son manger, aussi-bien dans les caravanseras que dans le désert. Dans les contrées même très-habitées, il doit porter son lit & les ustensiles de cuisine, & par conséquent il lui faudroit faire bien des dépenses pour vivre aussi commodément que les habitans. La fréquentation des femmes lui est absolument interdite. En général il ne faut pas prendre le voyage d'Arabie pour un voyage de plaisir. Mais celui qui veut connoître les nations étrangères,

& avoir un jour l'espérance de fixer par-là sa fortune, doit se résoudre à supporter quelques désagrémens, dont il sera dédommagé par beaucoup de plaisirs. Si un Arabe voyageoit en Europe, il seroit quelquefois mécontent des aubergistes, des maîtres de poste, des postillons & des douaniers : il auroit peut-être même d'aussi justes sujets de s'offenser de l'avidité des Européens, que ceux-ci en ont de se plaindre des avanies des Arabes. Mais il seroit injuste, si, pour avoir été mal reçu par quelques-uns, il avoit l'imprudence de dépeindre à ses compatriotes tous les Européens comme des gens avares & impolis.

La première chose dont un Européen arrivé en Arabie doit s'occuper, c'est la langue, & plus il s'y est déjà appliqué en Europe, plus il a de facilité à l'apprendre. Mes deux amis de voyage, Mrs *von Haven* & *Forskál*, qui avoient étudié grammaticalement en Europe les langues Orientales, eurent moins de peine que moi à devenir habiles dans l'Arabe moderne. Mes deux autres compagnons, Mrs *Cramer* & *Baurenfeind*, y trouvèrent plus de difficulté que moi, quoique, sans entendre l'Hébreu, je ne me fusse appliqué à l'Arabe que peu de temps avant mon départ d'Europe. Cependant il ne faut pas croire que l'on entende les Arabes, parce qu'on a appris l'Arabe dans de vieux livres. Leur langue vulgaire a beaucoup changé, mais moins que les langues Européennes ; à cause que depuis mille ans les Arabes regardant la

langue du Korân comme la plus belle, ont tâché, autant qu'il leur a été possible, de la conserver dans leurs livres. Un Européen lettré qui ne voudroit qu'apprendre à fond les divers dialectes des Arabes, auroit assez de peine à y parvenir dans un voyage comme le nôtre. Cependant ceci ne doit point détourner les autres voyageurs d'apprendre au moins autant d'Arabe qu'il en faut pour entendre les habitans du pays, & pour leur communiquer leurs idées; en quoi les Arabes mêmes les aideront avec plaisir. Ils ont cette excellente coutume, qui n'existe pas assûrément chez toutes les nations de l'Europe, de chercher à aider un étranger qui veut parler leur langue, & de ne jamais s'en moquer, s'il s'exprime mal. Pour apprendre l'Arabe, je fis venir au *Káhira* un Maronite qui parloit Italien outre sa langue maternelle, & je lus avec lui un petit livre de dialogues & de fables, dont un Jésuite de *Háleb* a fait un recueil, pour faciliter aux Européens l'étude de la langue moderne du pays. Par-là j'appris les mots & les phrases qui s'emploient dans l'usage ordinaire. A la fin du livre il y a quantité de proverbes & de sentences qui sont encore en usage parmi les personnes bien élevées, mais dont quelques-unes sont si anciennes, que le commun des Arabes ne les entend plus. Il n'est donc pas si essentiel qu'un voyageur les sache, mais il ne se repentira point de les avoir connues. J'ai envoyé un exemplaire de ce petit livre à M. *Michaëlis*, &

je voudrois qu'il le fît imprimer avec une traduction, comme il paroît n'en être pas fort éloigné, par la Préface qu'il a mise à la tête de la Grammaire d'*Erpenius*, *p.* 19. Par ce moyen, d'autres personnes qui entreprendroient un voyage en Syrie, pourroient d'avance se familiariser en Europe avec la langue de ce pays. Comme plusieurs Savans soutiennent, contre mon opinion, que la langue moderne des Arabes n'est pas fort différente de celle du Korân, la question seroit décidée par cet essai.

M. *Michaëlis*, qui le premier avoit communiqué à M. le Comte de *Bernstorff* le desir des Savans d'avoir une relation de l'Arabie Heureuse, ayant obtenu la permission de faire publier dans les gazettes que nous étions nommés pour ce voyage, & le Roi ayant invité tous les Savans à nous envoyer des questions, nous en reçûmes plusieurs avant notre départ, parmi lesquelles les plus remarquables étoient celles de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de France. On a vu par les questions de M. *Michaëlis*, imprimées avec le mémoire de ladite Académie, comment ce bon connoisseur de l'Orient nous a mis sur les véritables voies des observations à faire dans ces pays. Mais avant notre départ nous n'eûmes de lui que deux petites questions. M. le Comte de *Bernstorff*, qui depuis le commencement jusqu'à la fin se chargea avec un zèle plein de bonté de tout ce qui pouvoit contribuer à l'heureux succès de notre voyage,

nous envoya ſucceſſivement une copie des autres queſtions. Nous reçûmes les premières à *Conſtantinople*, quelques-unes en Égypte, & les dernières en *Yemen*. Dès qu'elles furent imprimées en Allemagne en 1762, & arrivées à *Copenhague*, il nous les adreſſa par trois voies différentes. J'eus d'abord celles qui furent envoyées par l'Angleterre, mais ce ne fut qu'à *Bombay* dans l'Inde au mois d'Août 1764, & plus d'un an après la mort de mes deux amis, à qui elles étoient principalement deſtinées. Depuis ce temps-là je n'ai reçu aucune queſtion de M. *Michaëlis*, comme on pourroit peut-être le croire par ce qu'il en dit à la fin de la Préface. Ses queſtions imprimées m'ont donné lieu de faire bien des informations lors de mon retour par *Báſra*, *Bagdad*, *Moſul*, *Diarbekr* & *Háleb*. L'étendue qu'il leur donna me fut fort avantageuſe. Tant que mes compagnons de voyage vécurent, il me parut aſſez inutile de m'embarraſſer des queſtions de philologie, d'hiſtoire naturelle & de médecine; mais il fallut, après leur mort, tâcher d'y répondre; ce qui n'auroit pu ſe faire, ſi, par le détail & par la clarté des queſtions, je n'euſſe pu me mettre au fait des choſes dont je devois m'informer. Après avoir perdu mes amis, je commençai auſſi à raſſembler quelque choſe touchant la manière de vivre, les mœurs & les coutumes des Arabes; auparavant je me repoſois ſur mes amis du ſoin de noter ce que d'autres voyageurs avoient négligé

d'obſerver. Aujourd'hui je deſirerois fort d'avoir d'abord mis par écrit la différence que j'aurois pu remarquer entre les mœurs des Orientaux & celles des Européens, d'autant plus que je me ſuis enſuite ſi bien accoutumé à leurs uſages, que pluſieurs choſes qui pourroient frapper un Européen nouvellement arrivé, ne me paroiſſoient plus extraordinaires.

Comme la plus grande partie des queſtions de M. Michaëlis appartient à des ſciences tout-à-fait différentes de celles auxquelles je me ſuis voué, on ne ſauroit attendre de moi des réponſes auſſi ſatisfaiſantes qu'on auroit eu droit d'en eſpérer de mes compagnons de voyage. A l'égard des queſtions concernant l'Hébreu, je n'ai rien pu faire de mieux que de montrer les mots aux Juifs les plus éclairés, & d'écrire leurs réponſes. Comme ces Juifs ne parloient aucune langue d'Europe, mais l'Arabe ſeul, pluſieurs explications me devoient paroître obſcures, quoiqu'elles puſſent être juſtes; car je pouvois m'entretenir avec les Arabes des choſes ordinaires de la vie, mais je n'étois pas encore en état de le faire ſur toute ſorte de ſciences. Pour les autres queſtions je m'adreſſai aux Mahométans, ainſi qu'aux Chrétiens, & j'avois ſouvent beaucoup de peine à m'en éclaircir. Il eſt très-difficile pour un voyageur qui ne fait que peu de ſéjour dans une ville, d'y faire connoiſſance avec ceux qui paſſent pour ſavans, & quand on a même une fois accès auprès d'eux,

ils ne permettent pas volontiers qu'un étranger les accable de questions. Il ne faut leur parler que comme en passant de ce que l'on veut savoir: précaution qui non-seulement demande beaucoup de temps & de patience, mais oblige d'être très-attentif & très-défiant sur les réponses. On trouve en Orient des personnes qui ont recours au mensonge, soit pour couvrir leur ignorance, soit pour ne pas informer un étranger de tout; j'ai examiné, autant qu'il m'a été possible, les réponses qu'on me donnoit & ceux de qui je les tenois, & je me suis ordinairement adressé à plusieurs pour la même question; malgré cela je ne suis pas encore sûr de n'avoir pas été quelquefois mal informé, & je suis prêt à corriger toutes les fautes qu'on me fera remarquer.

Je m'étois d'abord proposé de faire imprimer séparément ce que j'avois noté des réponses aux questions qui nous avoient été faites; mais un ami à qui je communiquai mon plan, me conseilla d'y joindre ce que mes compagnons avoient laissé par écrit, relativement à ces mêmes questions. J'avois à leur mort scellé tous leurs papiers, & les avois envoyés de l'Inde à *Copenhague*, où à mon retour je ne voulus pas même les prendre chez moi, pour ne pas être tenté de m'approprier leur travail & leurs remarques; mais l'ami que je consultois me détermina à parcourir les papiers de M. *Forskål*, & à joindre, quoique toujours sous son nom, ses observations

aux miennes : parce qu'il y avoit apparence que les ſavans s'attendroient à trouver raſſemblées en un ſeul endroit, & non pas éparſes en pluſieurs livres, les réponſes faites à leurs queſtions. Le peu que M. *Forskál* avoit écrit à ce ſujet en Suédois, ſa langue maternelle, a été traduit par moi, & je n'ai fait que copier le latin, qui eſt celle de tous les ſavans. J'envoyai enſuite mes réponſes & les obſervations de M. *Forskál* à M. *Michaëlis*, en le priant d'examiner le tout, d'effacer, de corriger mes remarques & de les accompagner des ſiennes, étant perſuadé que dans mes réponſes il devoit y avoir des choſes très-inutiles ou de très-peu d'importance ; mais, à mon regret, il m'a renvoyé mon manuſcrit ſans y avoir rien changé d'eſſentiel, & j'attends encore les remarques que je me promettois ultérieurement de ſa part. C'eſt pourquoi je n'ai pas voulu haſarder de faire imprimer ſéparément ces réponſes ; & parce qu'elles regardent l'Arabie, je les ai fait entrer dans ma deſcription géographique de ce pays.

J'ai déjà dit que dans notre voyage j'avois la géographie pour ma part. On croira peut-être que je me ſuis ſervi de divers livres géographiques Arabes inconnus en Europe ; mais je dois avouer ingénûment que je ne ſuis pas encore aſſez maître de la langue Arabe pour lire couramment les livres, & que pendant mon voyage je n'ai eû d'autre géographie Arabe que celle d'*Abulfeda*, connue depuis long-temps. Les géographes Grecs ont ſi fort

défiguré

défiguré les noms Arabes, que l'on n'en reconnoît presque pas un. La Ve partie de la Géographie de M. *Busching*, auroit pu me rendre de très-grands services dans mon voyage, ce Savant y ayant rassemblé avec une peine infinie tout ce que l'on trouve de remarquable touchant l'Arabie, tant dans les ouvrages Grecs & Arabes que dans toutes les relations de voyages, & ayant accordé & concilié fort heureusement les auteurs qui ont différemment écrit & prononcé le nom des villes; mais ce volume n'a été publié qu'après mon retour. Je n'ai donc composé ma Description de l'Arabie que sur mes propres observations & sur les lumières que j'ai pu tirer des habitans du pays. Elle n'est sans doute pas complette, comme il paroît déjà, en ce que plusieurs villes & villages marqués par le *Scherif Ed drîs* & par *Abulfeda*, ne se trouvent pas nommés ici, quoique je ne doute pas que plusieurs ne subsistent encore. D'un autre côté, j'ai eu des éclaircissemens jusqu'ici inconnus en Europe, sur plusieurs anciennes villes remarquables & sur plusieurs petits États de ce pays. Et comme l'on exige principalement d'un voyageur des observations, l'on verra sûrement avec plus de satisfaction que je passe sous silence les villes dont je n'ai rien appris en Arabie, que si je grossissois ma relation par des extraits tirés de livres déjà connus. Je donne ici les noms aujourd'hui usités de plusieurs villes & villages d'Arabie. Si ces noms se rencontrent avec

ceux de l'ancien temps, on peut être aſſuré qu'il n'y eſt arrivé aucun changement. Comme tous les Arabes ne connoiſſent pas également bien leur patrie, & ne veulent pas toujours en inſtruire un étranger, j'ai été ſouvent obligé de m'adreſſer à diverſes perſonnes au ſujet d'une ville où je ne pouvois aller moi-même, afin d'en avoir une connoiſſance certaine. On peut aiſément s'imaginer que j'ai eu mille peines à obtenir des éclairciſſemens juſtes & nombreux touchant la géographie de l'Arabie; au moins y ai-je mis tous mes ſoins. J'aurois ſouhaité de m'énoncer mieux. Ceux de mes lecteurs qui s'attachent au ſtyle, y trouveront beaucoup à reprendre; mais ceux qui ne chercheront dans une Deſcription de l'Arabie que ce qui leur en eſt peut-être inconnu, n'y regarderont pas de ſi près; & d'ailleurs un de mes amis, que je nommerois ici, s'il avoit voulu me le permettre, a pris la peine de revoir mon manuſcrit & d'en corriger le ſtyle en bien des endroits.

Comme j'ai entendu prononcer par des Arabes tous les noms que j'ai raſſemblés des villes, villages, montagnes & vallées, on s'attendra peut-être à les trouver ici écrits en caractères Arabes, ce qui m'auroit été facile; mais les Savans ne m'en auroient ſu aucun gré. Quoique diverſes nations en Europe aient le même alphabet & originairement la même langue, la prononciation de pluſieurs lettres eſt cependant parmi elles très-différente; cette même

différence se trouve en Arabie. Quelquefois la prononciation de plusieurs lettres diffère dans la même contrée. Un Allemand, même lettré, n'écrira pas toujours correctement les noms des villages d'une province éloignée du lieu de sa naissance, quand il ne fait que les entendre prononcer. Il se tromperoit plus souvent, s'il lui falloit écrire les noms propres des Anglois, Danois & Suédois, & il orthographiera encore plus mal les noms Esclavons, s'il ne connoît à fond cette langue & ses différens dialectes. Un Européen trouve les mêmes difficultés en Arabie; il paroît que souvent dans un même endroit les gens de lettres Arabes & le peuple prononcent diversement les noms de leurs propres villages. C'est pourquoi je n'ai pas écrit ces noms avec des lettres Arabes, mais selon qu'ils sonnoient aux oreilles d'un homme né dans la Basse-Saxe, en y mettant des accens, sans lesquels on ne sauroit bien prononcer les noms étrangers, sur-tout s'ils sont de plusieurs syllabes. Je n'ai cependant négligé aucune occasion de faire écrire les noms Arabes par des gens du pays. Quoique je ne sois pas assuré qu'ils soient tous écrits selon la vraie orthographe, on peut pourtant s'y fier mieux que si j'eusse voulu entreprendre de les écrire avec des caractères Arabes. A présent le Danois, l'Anglois, le François, le Russe, peuvent les écrire d'après leur prononciation, s'ils croient que mon orthographe est fautive. Pour imprimer ce volume, j'ai eu de la Bibliothèque de l'Uni-

verſité de *Copenhague* une caiſſe avec des caractères Arabes; mais comme il y manquoit pluſieurs lettres que les Arabes lient ordinairement en haut avec le ح & les Européens de bas en haut comme بج manière qui épargne bien des lettres dans les imprimeries, j'ai fait faire des poinçons & fondre ces lettres par M. *Potzsch*, notre habile graveur en poinçons & fondeur de caractères. En un mot, je crois avoir fait tout ce qui m'étoit poſſible pour rendre intelligible ce qu'il y a d'Arabe dans cet ouvrage.

Parmi les cartes d'Arabie connues juſqu'ici, il n'y en a point qui mérite plus d'attention que celle que M. d'*Anville* a fait graver en 1751 ſous le titre de *Première partie de la carte d'Aſie, contenant la Turquie, l'Arabie, la Perſe, l'Inde & la Tartarie.* Je pourrois citer quantité de noms que ce Géographe ſavant a pris des relations de voyages & des auteurs Arabes, & qui ſont encore connus aujourd'hui, quoiqu'on ne les trouve pas ſur d'autres cartes. Mais chacun pourra le remarquer d'après mon ouvrage. Comme j'ai eu occaſion de voir preſque toutes les villes de l'*Yemen*, j'ai tracé une carte nouvelle de cette province, & je l'ai jointe à ce volume. J'ai déterminé la ſituation de ſes principales villes, p. ex. de *Loheia, Beit el fakíh, Mokha, Taæs, Damâr, Sanà, Moſhak* &c. par la bouſſole, & compté leur diſtance par pas; car j'obſervois combien de pas notre caravane faiſoit en un quart-d'heure, & je calculois là-deſſus la longueur de notre

route, que je notois exactement par heures & minutes. Comme les mesures géométriques seules ne suffisent pas pour faire les cartes, je n'ai point négligé non plus les observations astronomiques. J'avois un très-bon quart de cercle d'environ deux pieds de rayon, que feu M. *Meyer*, Professeur à *Gottingen*, avoit divisé de sa propre main. Avec cet instrument je pris la hauteur de plusieurs étoiles des deux côtés du méridien, &, autant qu'il étoit possible, également éloignées du zénith. Par-là mon instrument étoit en même-temps ajusté; & comme je répétois souvent mes observations dans le même lieu, j'étois assuré, à quelques secondes près, de la vraie hauteur du lieu où j'observois. Mais comme on ne demande pas une si grande exactitude dans la géographie, je n'ai marqué, soit dans la carte, soit dans la relation, la hauteur du pole que par minutes. Quand je publierai les observations mêmes, j'y mettrai plus d'exactitude. On n'a pas souvent occasion de déterminer la longitude d'un endroit. Je l'ai fait cependant à *Loheia* par l'observation des éclipses des satellites de Jupiter; & suivant ces éclipses, le R. P. *Hell*, après s'être auparavant assuré de la bonté de mes lunettes, a trouvé que cette ville est à 2 heur. 39 min. 14 second. à l'Est du méridien de *Paris*. J'ai marqué sur la carte les noms des villes & villages par où je n'ai pas passé moi-même, d'après les rapports que l'on m'en a faits. En Europe, un voyageur qui auroit parcouru un pays sans

deſſein d'en lever la carte, ne pourroit avec préciſion déterminer la ſituation & la poſition des villes & villages de ſa route, ni ſe ſouvenir de combien de lieues & de journées les unes ſont diſtantes des autres. Ainſi l'on peut encore moins s'attendre à trouver la plus grande exactitude dans cette partie de ma carte, que je n'ai composée que ſur les rapports des Arabes, mais après avoir conſulté principalement les habitans des lieux, les marchands, qui, en Orient, ont plus coutume de voyager qu'en Europe, ou ceux qui louent des chameaux aux voyageurs. Ces derniers ne ſont pas toujours auſſi mépriſables que l'on peut ſe les repréſenter en Europe. Les chameliers entreprennent de conduire les caravanes aux villes fort éloignées, & ils doivent auſſi-bien connoître les routes qui y mènent, que les mariniers Européens connoiſſent celles de leurs ports; leurs valets s'embarraſſent auſſi peu de la ſituation & de la diſtance des villes où leur maître les mène, que le font nos matelots. Enfin, cette carte de l'*Yemen* n'eſt pas, à la vérité, ſi exacte que d'autres qui auroient été meſurées & deſſinées en Europe par des ſociétés entières; mais je crois que ceux qui ſavent combien il eſt difficile & dangereux de reconnoître & de meſurer le pays d'un Prince étranger, & d'y raſſembler des obſervations géographiques, en ſeront contents, & qu'il y a pluſieurs contrées auſſi grandes en Europe dont on n'a pas une carte plus exacte.

J'ai dit pag. 85 que M. *Reiske* à *Leipsic* savoit mieux lire les écrits des anciens Arabes que les savans modernes de l'Arabie. J'en puis donner ici une preuve à mes lecteurs. Je lui avois envoyé depuis peu une copie de toutes les planches *Kufiques* qui sont dans ce volume, & peu après il m'a renvoyé l'explication de la plupart de mes écrits. Comme elle peut épargner beaucoup de peine aux amateurs de l'ancien Arabe, je la mettrai ici : selon lui, le manuscrit dont j'ai fait graver une feuille à la planche IV & V, est sans contredit très-ancien. C'est ce que prouve non-seulement la grossiéreté des caractères, mais encore le défaut de sommaires des chapitres ou articles. Il se peut que ce livre ait été écrit dans le 9e ou 10e siècle de l'Ère chrétienne ; mais il doute fort que ce soit ce *Korân* fameux du *Calife Omar*, dont il est question dans l'histoire critique du *Korân*. Un Philologue peut faire sur ce fragment plusieurs observations & recherches. Il peut, par exemple, examiner l'analogie qu'il y a entre les écritures *kufiques* & leur langue mère l'*Estrangelo*. Ces deux écritures se sont assez bien conservées jusqu'à nos jours dans celle des Maures de la Barbarie occidentale. De plus, il peut rechercher si ce qu'on nomme *puncta diacritica*, qui sont peints dans la feuille susdite au-dessus des lettres, ont été mis en même temps qu'on a écrit le reste, ou, comme M. *Reiske* le croit, s'ils ont été ajoutés d'une autre main & long-temps après. Il se rappelle un

morceau du *Korân* ſur parchemin & en lettres *kufiques*, qu'il a vu dans la bibliothèque de *Wolfenbuttel*. J'avois mis la quatrième planche la première, afin que le lecteur apperçût ſur le champ la ligne de ſéparation qui, comme je penſois d'abord, devoit marquer le commencement d'un nouveau chapitre. M. *Reiske* m'apprend que la Ve planche auroit dû être avant la IVe. Cette V^e^ planche commence par ce mot مثل *Surata* XXII. verſ. 74. Celui qui voudra ouvrir l'édition de *Maraccius*, trouvera l'endroit p. 462. Dans la traduction latine il commence pag. 465. verſ. 74. avec le mot *Similitudo*, & continue ainſi juſqu'au mot du dernier verſet du 22e chap. où il y a وفي هذا ليكون الرسول Enſuite la planche IVe commence par ces paroles شهيدا & termine le 22e chap. (*Sure*). Après quoi ſuit, ſans ſommaire, ce qui eſt fort remarquable, le chap. 23e. Son titre dans le *Korân* ordinaire eſt: سورة المومن & il va juſqu'aux mots الذين يرثون الفردوس la dernière lettre de celui de الفردوس manque.

La VIe Table commence par ces mots: بسم الله الرحمن الرحيم M. *Reiske* croit lire enſuite: ادخلوا الجنة .... عليكم ولا اليوم تحزنون قد قبر يعقوب ابن احمد ابن .. محمد .. توفي في عين المعد سنة خمس واربعين واربعماية سنة Ainſi cet écrit eſt fait l'an 445 de l'*Hégire*. Le

paſſage

passage de la VIIe pl. paroît être une sentence du *Koran*, où il est fait mention de *Joseph*, fils de *Jacob*. M. *Reiske* y a trouvé quelques-uns des mots suivans : علمتك بالاولين والاخرين لميقات يوم معلوم فاجعل به دين يوسف بن يعقوب ان ربك يومل بالامس Il ne les donne pas pour expliquer l'écrit ; mais il croit que ces mots pourront mettre quelque autre sur les voies pour trouver ce passage du *Koran*. Le commencement de la planche VIIIe est : بسم الله الرحمن الرحيم كل نفس ذايقة الموت وانما توفون اجوركم يوم القيامة في زحزح عن النار وادخل الجنة فقد فاز و ما الحيوت الدنيا الا متاع الغروب Le reste n'est pas lisible. Dans la 9e lig. sont ces mots : . . . سنة تسعة عشر وار Cela doit être sans doute 419. Les deux derniers mots sont : واله وسلم Je montrai mes copies *kufiques* à plusieurs savans Mahométans ; mais il n'y en eut qu'un à *Bagdad*, nommé *Saiïd Hossejn*, qui voulût se donner la peine de les examiner. Il lisoit plusieurs endroits de ces trois écrits, & les écrivit avec des caractères arabes modernes, mais si fautifs, que je pouvois remarquer d'abord des endroits où il s'étoit trompé. Il ne connoissoit point du tout l'écriture de la 9e pl. Mais M. *Reiske* l'a presque entièrement déchiffrée. Il y trouve : . . . الايمة الجنة وجميع

D

المسلمين امين. عمر ابن احمد ابن محمد
في ذي الحجة سنة اربعين وخمسماية وهو
بناوه وبناء اخيه عند الله غفر الله لهما
ولوالديهما ولجميع المسلمين اللهم صلى
على سيدنا محمد النبي وعلى اهله وسلم

Dans la 3e lig. le graveur a mis : هو وبناوه p. وهو بناوه

Lui & ses enfans, & les enfans de son frère qui est auprès de Dieu. Dieu pardonne à tous les deux (au fondateur de la mosquée & à son frère) *leurs péchés, de même qu'à leurs pères, mères & à tous les vrais croyans, &c.*

Ce que contiennent les inscriptions *kufiques* est ordinairement si peu important, qu'à cet égard elles valent rarement la peine d'être copiées ; mais les lettres en sont grandes, & par-là distinctes. Le savant moderne s'en peut servir pour connoître l'écriture ancienne, & mieux expliquer les anciennes médailles, si utiles à ceux qui écrivent l'histoire. C'est sur-tout dans cette vûe que j'ai pris la peine de rassembler les anciennes inscriptions Arabes. Le peu de monnoies *kufiques* que j'ai acquises dans ma route sont, pour la plupart, mutilées ; & plusieurs de ces monnoies ne m'ont paru dignes d'attention, qu'à cause qu'on y remarque des figures qu'ordinairement on ne trouve pas sur les monnoies Mahométanes. Je n'osois espérer que M. *Reiske* pût déchiffrer ces caractères défigurés ; cepen-

dant ce savant m'a écrit plusieurs choses là-dessus, & a jeté des fondemens, sur lesquels d'autres pourront bâtir, à l'aide du temps, des événemens & des réflexions. Il dit de mes monnoies Arabes ce qui suit : le N° 1er de la Xe pl. est assez moderne, & l'inscription n'est point *kufique.* D'un côté je ne puis lire que ces mots : ابو سعيد بهادر خان *Abu Saiid Behadûr Khan*; mais c'en est l'essentiel. Nous n'avons besoin que de ces mots pour savoir le temps où la monnoie a été frappée, & le nom du Prince de qui elle est. Pour ce qui regarde cet *Abu Saiid*, on n'a qu'à lire *Abul-pharages*, *d'Herbelot*, l'histoire de *Genghis Khan* par *Petis de la Croix*, l'histoire généalogique d'*Abul Gazi Bayadur Khan* & M. de *Guignes*. Par ce Prince finit la race des *Khans* Tatares de la famille *Holaku* dans le *Khorasân*. Il commença à regner l'an 716 de l'*Hégire*, & mourut l'an 736. Mais l'année de la monnoie ne s'accorde pas avec l'histoire de la vie d'*Abu Saiid;* car autour de cette monnoie & du même côté on peut lire, quoique peu distinctement : ضرب في سنة سبع وس... ماية qu'on l'arrange comme on voudra, 607 ou 609, 707 ou 709 : cette date ne se rapporte pas à l'histoire. De l'autre côté de la monnoie sont les mots ordinaires, محمد رسول الله لا اله الا الله (*J'y crois trouver autour les noms des 4 premiers Califes, Abubekr, Omar, Othman & Ali*). Du premier côté de la monnoie N° 2, on voit : الامام لا اله الا الله وحده

لاشريك له المستظهر بالله امير المومنين Ici il faut lire ensemble les lignes 1, 4 & 5. Sur le bord intérieur, il y a : ضرب هذا الدينار بالموصل سنة ثالث وخمسماية Cette pièce d'or a été frappée à *Mosul* en 503. Le dernier mot ne peut se lire ; néanmoins il ne peut y avoir eu que خمسماية car le *Calife el Mostathher* est mort en 512. Le tour extérieur est en plus grande partie effacé. De l'autre côté il y a au milieu : لولو محمد رسول الله صلي الله عليه نصر الدنيا والدين .... Ici de même il faut lire de suite les lignes 1. 4. & 5. Mais voici encore une difficulté historique. Quel est ce *Nâsr ed dîn Lulu*, Seigneur de *Mosul*, qui a existé dans le commencement du 6e siécle après Mahomet? *Lulu* dénote un esclave, ou *Mamluke* qui s'est fait Chef ou Prince ; mais quoique je connoisse bien un *Lulu*, Seigneur de *Mosul* dans le 7e siècle, je n'en connois point dans le sixiéme. L'inscription mise à la marge est formée du passage connu du *Koran*, & qui se trouve sur toutes les monnoies *kufiques* : محمد رسول الله ارسله بالهدي ودين الحق ليظهره علي الدين كله ولوكره المشركون quoique la plus grande partie en soit effacée sur cette pièce. D'un côté de la monnoie N°. 3, il y au champ de la face : لا اله الا الله وحده & la suite :

محمد رسول الله est au champ du revers. Dans l'inscription, de ce dernier côté, M. *Reiske* trouve : سنة احدي وثلثين وثلثماية A. 331. La face de la monnoie 4e est marquée d'une figure de *Christ*, d'Apôtre, ou d'un Saint, & autour : امير المومنين *Emir el-mumenin.* Cette figure prouve que la pièce doit avoir été frappée dans un pays qui a été en partie sous la domination Arabe, & en partie sous celle des Grecs, & où les habitans des deux nations & des deux religions ont eu beaucoup de commerce & de liaisons ensemble. La figure & la croix faisoient que les Chrétiens la recevoient en payement. Mais le nom du *Calife* & l'inscription du revers, لااله الا الله وحده محمد رسول الله lui donnoit cours parmi les Mahométans ; rare & singulier mélange de lumière & de ténèbres. Qui ne s'en étonneroit pas en le voyant pour la première fois ! Mais on le rencontre souvent sur les monnoies frappées au temps des Croisades, dans la Syrie septentrionale, en Arménie, & dans l'Asie mineure. Dans le champ du revers il y a, d'un côté de la croix, la date de 616 ; au moins cela paroît-il ainsi. Il se rencontre ici une double difficulté : 1°. Les chiffres ou marques de nombres Arabes sont autrement faits. 2°. Le chiffre 6, tel que nous le formons aujourd'hui, étoit-il déjà en usage parmi les Chrétiens de ce temps ? On aura grande

raiſon d'en douter : & cependant la chronologie ne s'y oppoſe point. M. *Reiske* croit lire à l'autre côté de la croix : بمنسدير *Bimonaſtir*, au Monaſtère. Il y a une ville de ce nom au *Pont*, dans le territoire de *Sinope*. Il reſte à décider ſi cette pièce a été frappée là ou ailleurs. La 5.e monnoie eſt ſi gâtée, qu'il eſt impoſſible d'en tirer quelque choſe de clair & de ſûr ; car les mots : لااله الا الله que l'on peut lire, ne font rien à l'eſſentiel. Sur la pièce 6, il y a, à la gauche de l'homme qui ſoutient le croiſſant, devant & au-deſſus de lui, ce mot : سنة & à la droite : وثمانين وخسماية Le nombre qui manque [entre 1. & 10.] eſt effacé. Ainſi cette monnoie a été frappée entre 580 & 590. Au revers on voit encore ces reſtes de quelques mots effacés : . . . . . موسي لااله الاالله محمد رسول الله . . لدين الله . . . منين Dans la première lacune il manque peut-être : الناصر & dans la ſeconde : امير المو Sur un côté de la pièce 7e eſt aſſis un Sultan les jambes croiſées, qui tient de la main droite un ſabre & le crâne d'un Chrétien. Le peu de lettres qu'on voit à ſa droite, ſont méconnoiſſables. Le revers a deux tours d'inſcriptions. La moitié du tour extérieur eſt effacée ; on n'y peut lire que ces mots : بديار بكر ايل غازي بن ارتق Le tour intérieur contient le nom : الملك

الافضل علي والملك الظاهر C'étoient deux frères, fils du fameux *Saladin*. Dans le champ, il y a ces mots : الناصر لدين الله امير المومنين C'étoit alors le *Calife de Bagdad*. Cette monnoie a certainement été frappée à *Diarbekr*, à la fin du 12e ou au commencement du 13e siècle de l'ère chrétienne. Sur la face de la pièce 8e. & au-dessus de la tête de l'homme qui occupe le champ de la monnoie, il y a ces mots : نجم الدين ملك ديار بكر ايل غازي البي بن ارتق De l'autre côté au-dessus des deux têtes d'hommes, on trouve : لا اله الا الله & au-dessous : محمد رسول الله Ce qu'il y a au côté n'est pas intelligible. La pièce 9e est du même temps, & du même lieu que les précédentes. Au revers on lit : .... بن البي بن ايل غازي لو & à la face : .... ايل غازى بن ارتق Dans la monnoie 10 on ne peut lire que ce qu'il y a au champ du revers : الامام المستنصر بالله امير المومنين Ce *Mostánser billáh* a été le pénultième *Calife* de *Bagdad*, mort l'an 640. De l'inscription on peut lire encore ces mots : ونصر الدنيا Ce *Nâsr ed din* étoit le fils de *Gazi ben Alpi ben el Gazi ben Ortok*, dont la monnoie 9e porte le nom. La pièce suivante 11e de la planche XIe n'est pas différente de celle-ci. Sur la monnoie 12^{e}

on lit dans l'inſcription qui eſt autour de la tête de l'homme, au-deſſus de laquelle ſont deux anges en l'air : سبع ou تسع وخمسين وخمسماية 557 ou 559. Au haut du revers, il y a ce mot : غازي Peut-être trouvera-t-on auſſi le nom : طغريل *Thogril* dans la dernière ligne. L'inſcription du revers de la monnoie 13e porte : الناصر لدين الله امير المومنين الملك العادل نور الدنيا و الدين Ce *Nour ed dîn* n'eſt pas cet illuſtre *Norandinus* connu dans l'hiſtoire des Croiſades, & ainſi nommé par les *Scriptores geſtorum Dei per Francos*, ni aucun de ſes deſcendans ; cependant il appartient aux *Tzenghides*. Il n'y a rien de liſible ſur la monnoie 14e que وستمايه [& ſix cent].

Pendant mon voyage, je ne crus pas que les deux lettres de la XIVe planche méritaſſent qu'on prît la peine de les mieux copier. Auſſi ne les ai-je fait connoître que pour faire voir qu'aujourd'hui, même dans la Province d'*Yemen*, on n'exprime point les voyelles dans les écritures ordinaires, & qu'on ne met que rarement des points au-deſſus & au-deſſous des conſonnes. Cette raiſon, jointe à la différence des dialectes, fera que les Arabes des autres contrées auront de la peine à les lire. J'en ai eu une preuve à *Copenhague*. Il y avoit un Maronite du

du mont *Liban*, qui ſe nommoit *Joſeph Abayſi* Prince de Palestine, & qui me liſoit la lettre *A*. Mais quand je compare ce qu'il m'en a lû avec ce que m'en dit M. *Reiske*, je trouve que ce dernier qui, comme on ſait, eſt très-verſé dans la lecture de l'ancien arabe ſans points, connoît beaucoup mieux les mots particuliers des *Yeménois*, que ce Maronite, dont cependant l'Arabe eſt la langue maternelle, & qui critique tous les dialectes arabes qui s'éloignent de celui qu'on parle à *Háleb*. Je ne veux donc rapporter que ce que M *Reiske* en a lû. On trouve dans la lettre *A*. ces paroles : من
الامير فرحان .... الي النصارا الوافدين
فقد الوصول مهة غنم راس صدرتكم ......
صرتم ضيف .... c'eſt-à-dire de l'*Emîr Farhân* (ainſi ſe nommoit le *Dôla de Loheia*) ... *aux Chrétiens arrivés. Je vous ai envoyé une brebis pour gage de votre bonne arrivée, & vous êtes déſormais mes hôtes.* Dans la lettre *B*. le *Maronite* ne pouvoit preſque rien lire. M. *Reiske* y trouve ce qui ſuit : يعمل العمال
في طريق التهامة للاغراب الوافدين بما
يحتاجونه من اتمام الطريق راس شهر
Les gens qui commandent le long du chemin qui conduit à Tehâma, doivent faire tenir prêt, pour le ſervice des étrangers arrivés, tout ce dont ils auront beſoin pendant

un mois entier pour achever leur voyage, وما ياخذه من الكفاية وكفاية الفراش محسوبا من سر المال . . . . . *& tout ce qui regarde leur entretien, & avoir soin de la paille* (c'est-à-dire, *des animaux qui couchent sur la litière*); *compté à la Chambre*, (*ou*, *cela doit être mis en compte sur le domaine du Seigneur du pays* (*). A la fin il y a : محرم الحرام *dans le saint mois de Mohárrem* 1177, ou selon notre ère, à la fin de Juillet 1763.

Je montrai enfin la IV[e], V[e] & XVI[e] planche au *Hadsj Abd er rachman Aga*, qui lors de l'impression étoit à *Copenhague* en qualité d'Envoyé du Pacha de *Trâblos* (*Tripoli* en Barbarie). Il lisoit entièrement les deux feuilles du *Koran*, mais il ne pouvoit lire que peu de mots des deux lettres de la XIV[e] planche ; & lorsque je lui présentai ensuite l'explication de M. *Reiske*, il s'en étonna fort, la trouva juste, & ne put cependant lire que ces mots à la fin de la première ligne de la lettre *A*.

الى بندر سدر الولي

Dans les deux lignes qui sont au milieu de la lettre *B*. & écrites l'une dans l'autre, un Européen, sans le

(*) الفراش signifie peut-être le logement.

ſavoir d'avance, ne trouvera pas facilement les mots : عبد الله المهدي لدين الله وفقه الله
Ces mots ſont tracés tels qu'on les trouve pl. XIVe dans tous les ordres de l'*Imâm* de *Sanà*, comme un ſavant qui avoit été pluſieurs années en *Yemen*, me l'aſſuroit à *Maskát*.

Les inſcriptions de la monnoie C. pl. XIVe ſont très-liſibles. Je les rapporterai cependant ici, en faveur de ceux qui ne ſont pas familiariſés avec l'écriture, ſur-tout les mots *El metwokkel* & *El manſôr* étant écrits de façon que M. *Reiske* lui-même a pris le fils pour le père, avant que de connoître la généalogie de cette maiſon. D'un côté il y a : امير المومنين المهدي
العباس بن المنصور بن المتوكل
& de l'autre : القسيم بن الحسين بن المهدي
دامت خلافته ضرب في صنعا 1177.
Si on le compare avec la table généalogique p. 170, on trouvera que les noms doivent ſe ſuivre ainſi. Il paroît que les Arabes ne s'appliquent guère à rendre les inſcriptions de leur monnoie bien claires, la race de leurs Princes leur étant aſſez connue. Sur cette pièce ils ont mis le mot بن en haut & en bas, parce-qu'il n'y avoit pas de place pour un mot plus long, &

qu'on vouloit tout remplir. Cela doit ſans doute embarraſſer un Européen.

Pluſieurs de mes lecteurs ſe ſoucient ſans doute auſſi peu des inſcriptions *kufiques*, que de leur explication; ils regarderont peut-être même comme inutile la peine que j'ai priſe de faire imprimer en lettres Arabes les noms des villes & des villages. Mais d'autres qui peuvent lire un livre Arabe imprimé, & qui veulent connoître les anciennes écritures arabes, ſauront bon gré à M. *Reiske* de ce qu'il leur a épargné bien du travail; en mon particulier je lui ſuis fort obligé d'avoir bien voulu rendre ces inſcriptions utiles. Ce Savant a porté ſi loin ſes connoiſſances dans la langue Arabe, que l'Allemagne n'a pas eu peut-être encore ſon pareil. Dans les bibliothéques de ſa patrie on conſerve un grand nombre de manuſcrits arabes, entre leſquels il y a ſans doute pluſieurs ouvrages qui pourroient être utiles aux Européens; mais ces livres apportés en Europe ont preſque auſſi peu ſervi juſqu'à préſent au progrès des ſciences, que ſi on les eût laiſſés en Arabie. Un libraire ne veut pas s'en charger, parce qu'il ne trouve pas tant d'acquéreurs, que lorſqu'il fait imprimer des livres propres à amuſer les lecteurs. Un ſavant, avec tout ſon zèle pour l'avancement des ſciences, a rarement aſſez de fortune pour travailler gratuitement, & pour faire encore les frais de l'édition. Si la littérature Arabe n'eſt pas protégée par un riche & puiſſant Sei-

gneur, elle ſe répandra bien lentement dans nos contrées. Pour parvenir à l'y faire fleurir, il faudroit que quelqu'un eût la générosité de deſtiner une ſomme pour la traduction & l'impreſſion de quelques ouvrages Arabes, qu'il les fît vendre à un prix modique, & que le produit fût employé à en faire imprimer d'autres. Mais comme il ſeroit peut-être difficile de trouver un pareil amateur des ſciences orientales, je propoſerai un autre moyen, par lequel les Souverains & les grands Seigneurs pourroient obliger les ſavans, non-ſeulement ſans beaucoup de perte, mais je crois même avec avantage. Pluſieurs conſacrent chaque année de grands fonds à l'augmentation de leurs bibliothéques. Si ces Seigneurs faiſoient traduire & imprimer des ouvrages Arabes par M. *Reiske*, la première dépenſe ſeroit ſans doute conſidérable, mais enſuite ils pourroient faire échanger peu-à-peu ces éditions contre d'autres livres, & par-là épargner beaucoup d'argent. Il paroît que, dans les grandes foires d'Allemagne, les opérations des Libraires ſont plutôt des échanges que des emplettes. Ainſi, comme les livres Arabes commencent à être recherchés, ils les prendroient volontiers, s'ils pouvoient les avoir pour ceux qu'ils ont imprimés; au lieu que juſqu'à préſent ils en ont négligé l'acquiſition, parce que les Éditeurs des ouvrages Arabes exigeoient de l'argent comptant, & qu'ordinairement les libraires n'en apportent pas aux foires. Au reſte, je ne connois point

assez la situation de M. *Reiske*, & j'ignore si je lui fais plaisir en le recommandant sous le titre de Traducteur. Je dois donc me contenter d'avertir les Allemands que, parmi leurs compatriotes, ils trouveront toujours assez de personnes capables de leur traduire des livres écrits dans les langues européennes; mais que rarement ils rencontreront quelqu'un qui puisse leur donner une traduction fidèle des livres Arabes; & j'ajouterai seulement que les Grands agiroient d'une manière digne de leur naissance, s'ils daignoient encourager un savant qui est si rare dans son genre, peu de gens voulant sacrifier leur vie à une science dont on fait si peu de cas.

Je vais rapporter ici encore quelques mots arabes & hébreux, dont il est en partie fait mention dans les questions de M. *Michaëlis*. Mais comme la Philologie n'est point mon fort, je ne saurois décider si l'explication en est toujours juste. Je n'ai fait que l'écrire telle que je l'ai reçue des Juifs, Chrétiens, ou Mahométans orientaux.

Qu. XXX. ארבה sont à *Bagdad* & à *Maskât* les sauterelles de passage, qui dévorent tout ce qu'elles rencontrent, & ensuite vont plus loin. חגב est aussi une sauterelle connue à *Maskát*. רגלים *Ridsjelejm* sont les deux jambes de derrière. כרעים *Kirraejm*, les jointures.

Qu. XXXIII. قمل un pou, comme aussi un petit

insecte qui se met dans le biscuit de mer, le froment & d'autres grains.

Qu. XXXIX. دهب *Dáhhab*, de l'or. فضه *Fádda*, de l'argent. صفر نحاس *Sufr* & *Nahâs*, du cuivre. بتـــرو *Bettru*, du léton. صتت *Sât*, métal. رصاص اسود *Ruffâs aswad*, du plomb. رصاص ابيض *Ruffâs abead*, de l'étain. حديد *Hadîd*, du fer. قازدير *Kasdîr*, du fer blanc.

Qu. XLI. دلو *Delu*, un gros sac de cuir, dont les Orientaux se servent en tirant l'eau d'un puits. دولاب est en général un rouleau, & par conséquent aussi le rouleau d'un puits. Ces mots : دوالي & منجنون y étoient inconnus. La machine d'eau qu'on tourne avec les pieds, s'appelle en Égypte, ساقيه تدير بالرجل *Sakkie tdîr berìdsjel.*

Qu. XLIII. البخور *El bochôr*, est le nom générique des parfums. On en compte en Arabie plus de vingt sortes, dont il n'y en a que peu du pays même. קנמון *Kinnámon*, عود البخور *Oud el bochôr* & اغاج عودي *Agâdsj Oudi*, est le nom hébreu, arabe & turc d'un bois nommé par les Anglois *Agal-Wood*, & par les Indiens de Bombay, *Agar*, dont

on a deux diverſes ſortes, ſavoir, عود ماوردي *Oud mawárdi*, c'eſt la meilleure. عود فاقلي *Oud kakúlli*, eſt la moindre ſorte. אהלים eſt, ſelon l'opinion du Juif de *Maskát*, duquel j'ai auſſi eu d'autres explications de mots hébreux, le bois de *Sandal*.

Qu. XLV. כפר la fleur d'*El hénne*.

Qu. XLVI. ريم ſorte de gazelle blanche. C'eſt ce qu'on diſoit à *Háleb*; mais on obſerva qu'on n'en trouvoit point autour de cette ville.

Qu. XLIX. شيح *Schìhh*, herbe très-amère, dont on ſe ſert en médecine; les chameaux la mangent volontiers. لعن *Lân*, le jurement.

Qu. LIV. פצוע דכה ſignifie, ſelon le Juif de *Maskát*, celui dont on a écraſé les teſticules. כרות שפכה celui dont on a coupé un morceau de la verge. Quand cela eſt guéri, l'ouverture ne ſe trouve plus au milieu de la verge, mais plus en deſſous, ce qui prive de la faculté d'engendrer. ذكر احليل زوب *Dakr, Ahhlîl* & *Sub*, ſont les noms aujourd'hui uſités de la verge. اخلال ou خلال ſont des dattes, ou d'autres fruits qui ne ſont pas mûrs, de même que la craſſe entre les orteils & aux dents. فصع écraſer, non preſſer. مهروس Ce mot eſt employé pour les choſes qu'on pétrit, comme la pâte, ou qu'on agite & bat enſemble.

مدقوق *madkouk*, briſer. مخصي *Mákſi*, ſe dit des bêtes dont on a ouvert les bourſes pour en tirer les teſticules. De-là l'on dit : ثور مخصي *Tôr mákſi*, un bœuf châtré. كبش مخصي *Kâbſch mákſi*, un bouc coupé. حصان مخصي *Huſsân mákſi*, un cheval hongre. Ces derniers ſont rares en Arabie, & dans quelques-unes de ſes contrées il n'y en a point du tout.

Qu. LVIII. ولك *Walik*, injurier. ورق *Warrak*, du papier. Il n'y a point d'autre ſignification de ces mots dans l'Arabe moderne. تفلان *Taflân*, cracher.

Qu. LXI. جَدَّ عَقِبًا courir de toute ſa force. إمشي عَقِبَه جِدًّا *Imſchi akibahu dsjidden*, pourſuis-le de toutes tes forces.

Qu. LXII. سف *Sif*. Les Arabes racontent, de cette ſorte de ſerpens, des fables ſemblables à celles que les Européens racontent du baſilic. مقرون ce qui a pluſieurs cornes, ou des éminences à la tête. مقرنة ce qui a des angles ou coins.

Qu. LXIV. عنب الثعلب *Aineb ettáleb*, ou les raiſins du renard, dont il y a quantité autour d'*Háleb*. جفن *Dsjifn* ſignifie les paupières.

F



Qu. LXVII. سخيف signifie, un homme dont l'esprit est foible & dérangé, selon un Arabe de *Maskát*, qui ne vit que le mot Arabe, sans entendre ce qui étoit écrit à côté en allemand. Un *Mulla* de *Básra* ne connoissoit point ce mot.

Qu. LXX. خرخارة *Kharkhâre* se dit d'une personne qui respire avec difficulté, d'un asthmatique.

Qu. LXXIII. لَحْم ne signifie jamais à *Básra* & à *Háleb* ni terre, ni pays, mais toutes sortes de viandes. لَحَم *Lahîm*, ce qui est joint, ou soudé. لِحَم *Liham* signifie parmi les mariniers, au Sud de *Básra*, un vaisseau échoué, ou qui touche, ce qu'on nomme *Schilech* au Nord de la même ville.

Qu. LXXVII. مسكرة *Muskure*, une maladie du bled en *Yemen*, qui ressemble beaucoup à ce que nous appelons la nielle, si ce n'est pas le même mal. On le nomme à *Káhira*, *Ain el bint*, les yeux des filles. شوبا *Schaubo* signifie, chez les Chrétiens de *Mosul*, les vers du bled. دقّ *Dik*, maladie de langueur.

Qu. LXXVIII. Le nom de *Jachmur* n'est connu dans la langue arabe moderne, ni à *Dsjidda*, ni auprès du golfe persique, ni à *Básra*; mais pour les gazelles, on les trouve en Égypte, dans l'Inde, en Perse, en Arabie & en Syrie.

Qu. LXXXI. وَعَل Ce mot n'eſt point connu à *Básra.* Un *Mulla* de cette ville croyoit avoir entendu parler de cet animal chez les *Bédouins.*

Qu. LXXXII. صِلّ Ce nom du Baſilic étoit inconnu à pluſieurs Arabes à qui j'en ai demandé l'explication. Enfin, ſelon un *Mulla*, le mot *Sil* ſignifie de la poix. Ce dernier mot s'écrit peut-être avec des lettres fort reſſemblantes ; mais إفاه *Afa* doit être un ſerpent ſi venimeux, qu'on meurt de ſon ſiflement. Il doit ſe tenir dans les contrées montagneuſes de la Perſe, devenir âgé de plus de 100 ans, changer de figure après un certain nombre d'années, &c.

Qu. LXXXV. جاموس *Dsjamous* eſt le nom arabe des bufles. De-là eſt dérivé le nom perſan كاوميش *Kaumîsch.* ديصا eſt nommé en arabe par les Chrétiens de *Moſul, Ans*, une chèvre.

Qu. XCI. الموخ *El much*, la moëlle des os. Le mot *Algomm* n'eſt pas connu des Arabes. On nommoit à *Báſra* la gomme, *Semgk*, سمغ عربي *Semgk árabi*, la gomme qui vient de la province de *Nedsjed.* On la tient pour la meilleure. سمغ يمني *Semgk yemani* vient de *Maskát.* سمغ عجمي *Semgk ádsjemi* de Perſe.

Qu. XCII. جريدي *Dsjeredi*, un rat. Une souris ſe nomme à *Básra* فارة *Fara*.

Qu. XCV. L'action de ruminer, ou la rumination eſt appelée à *Básra* علك *Alk*. خف *Khuf*, la pomme molle & épaiſſe du pied d'un chameau. حافر *Hâſir*, le pied fourchu, la ſerre. ظلف *Dilf*, la pomme molle du pied d'une brebis.

Qu. XCVII. بلور *Bellour* eſt le nom général du verre & du cryſtal. يشم *Iiſchm*, une pierre qui vient de Perſe & qui a une couleur qui tient du vert & du jaune. Un autre, qui aſſuroit que cette pierre ſe trouvoit en Perſe, croyoit qu'elle reſſembloit, par la couleur, à *l'Akik*.

Qu. XCIX. ראמות corail rouge. En arabe il ſe nomme مرجان *Murdsjân*. גביש eſt une pierre verte. אדם eſt الحموري *El hummurîe* arabe, ou le *Jakout* de *Ceylan*. Ce *Jakout Ceylani* eſt une belle pierre rouge précieuſe, qui vient de l'Iſle dont elle tire ſon nom. סַמְקָן eſt, dit-on, une pierre de bleu céleſte. פִּטְדָה l'émeraude. Ces noms de pierres me furent donnés par un habile & honnête Juif de *Maskát*; ceux de *Bagdad* & d'*Háleb* à qui j'avois fait les mêmes queſtions, paroiſſoient ne point connoître ces pierres, ou ne me répondre qu'au haſard, pour ſe débarraſſer d'autant plus vîte

de mes queſtions. La langue Arabe, d'ailleurs ſi riche en mots, paroît être pauvre en noms de pierres; car pluſieurs ſortes de pierres précieuſes ſe nomment toutes *Jakout*, & on y ajoute ſeulement le nom de la couleur, pour les diſtinguer. Ainſi on a ياقوت احمر *Jakout ahhmar*, le *Jakout* rouge, ou le rubis. ياقوت اصفر *Jakout áſfar*, le *Jakout* jaune. ياقوت ازرق *Jakout asrak*, le *Jakout* bleu, &c. الماس *Elmâs*, le diamant. زمرد *Sumrud*, l'émeraude. لعل *Lâl*, une pierre fine d'un rouge vif; elle eſt plus tendre que le rubis. زبرجد une pierre verte d'un moindre prix que l'émeraude. فيروز eſt auſſi le nom d'une pierre verte. اخضر *Achdar*, vert.

Qu. C. عقاب *Akâb*, حداة *Hadât* & جارح *Dsjârek* ſont des oiſeaux de proie connus auprès de *Báſra*. Je ne les ai pas vûs, & je ne puis les comparer à ceux d'Europe. نعبا *Nabo* ſe nomme en arabe à *Moſul*, *Grâb*, un corbeau. نعقا *Nako* y eſt appelé *Abu kambre*. תחמס *Thachmas* eſt le nom d'une hirondelle chez les Juifs de *Moſul*. باز *Bâs*, un petit faucon dont on ſe ſert à la chaſſe, & que l'on nomme à *Báſra* dans l'arabe moderne (شاهين *Schahîn*. باشق *Baſchâk*, petit oiſeau de proie. قطا eſt auſſi un oiſeau

connu à *Básra.* طير الحرام *Thær el haram* eſt le nom de tout oiſeau que l'on n'oſe manger ſelon la loi. Je me ſuis informé chez les Juifs de *Maskát*, *Bagdad* & *Háleb* des noms hébreux d'oiſeaux dont M. *Michaëlis* parle dans cette queſtion; mais perſonne n'a eu la patience de m'en donner des éclairciſſemens. Il me ſemble qu'ils s'embarraſſent fort peu du nom des oiſeaux défendus par leur loi, ſe bornant à ne manger que ceux qu'ils ſavent leur être permis.

M. *Forskâl* fit un extrait des queſtions de M. *Michaëlis*, & y marqua à côté, auſſi-bien que ſur des feuilles détachées, ſes obſervations & annotations, qui feront, j'eſpère, plaiſir aux ſavans. Je vais les joindre ici, en ajoutant que les remarques où il a mis *Saadias*, ſont tirées d'un commentaire arabe du *Pentateuque* écrit en lettres hébraïques. *Muri* eſt le nom d'un Juif de *Mokha*, chez qui il vit le ſuſdit manuſcrit, & duquel il reçut de vive voix diverſes explications.

Qu. I. סוף *Planta aquatica*, ar. ديس

Qu. VIII. תחש جلد دارش *Saadias*, *Karaitis in Káhira* دارش.. دارج *Golio eſt nomen Perſicum corii nigro colore tincti.*

Qu. XV. זונין *referente Judæo*, مسكرة *in Jemen.*

Qu. XVIII. *Lignum pro corrigenda aqua ſalſa. Targ.*

Jonath. arbor aquatica, amarissimo flore magno roseo, nomine Ch. הרדופני *Karaïtis in Káhira traditio fuisse* دفلة *Nerium Oleander.*

Qu. XXII. Je demandai au Patriarche grec & à son Archevêque ou Métropolitain *à Káhira*, la signification du mot Πάπυρος dont, suivant la traduction des LXX, la mère de Moïse fit un coffre quand elle l'exposa sur le *Nil*, comme aussi de l'insecte σκνίφες, qui étoit une des plaies d'Egypte ; mais je n'en eus aucune réponse satisfaisante. Ils croyoient que σκνίφες étoit une espéce de petits moucherons, dont la piqûre est très-sensible (*). On en trouve une grande quantité dans les Jardins de *Káhira*. Un marchand qui étoit présent dit que le même insecte se nommoit en Arabe *Namûs sakiti*, & un autre le nommoit *Dubâb el kelb*, ou mouche à chien.

Qu. XXIII. שורק est la branche (*stipes*) coupée & plantée, [une bouture].

Qu. XXV. عفار *reperitur circa Taæs.* Muri.

Qu. XXVIII. שאת شامة (*à* سوم) *nævus niger. Gol.* ספחת عارضة *non nisi ex versione biblicâ Golio nota vox.* בהרת بقعة *color geminus ex albo & nigro. Gol.* [*i. e. macula*]. *Lev.* 13. 6. מספחת عارضة *v.* 18.

* *Voyez* Exod. *c.* 8. *v.* 17.

שחין قرح *Vulnus. Gol. dicitur conſiſtere in morbo cutaneo effloreſcente puſtulis magnitudine piſi prurientibus. Medela. Sulphur cum butyro internè, ſimulque ſulphur cum oleo externè. v.* 30. נתק كلف *Lentigo faciei, macula inter nigrum & rufum medio colore. v.* 39. בהק بهق *leuce, vitiligo. Biennio vel annuo ſpatio per ſe ſanatur.*

Qu. xxxi. كرع *dicuntur in Jemen pedes ovini bovinique, qui in foro cum capite ovis bovisque ſimul væneunt. Sed de pedibus ſaltatoriis gryllorum hìc non uſurpatur, verùm eos appellant* مكاوع مناكع *Mekâva, Menâka. In Sanà Judæi veſcuntur gryllis, ſed non ſunt ibi aliæ gryllorum ſpecies commemoratæ à Moſe quàm ſoli* ארבה *ar.* جراد *Furnum cylindricum calefactum replent gryllis. Ita relinquunt per horas* 8. *ad* 10. *Deinde hunc cibum ſiccum vel annuo ſpatio ſervare poſſunt. Ante* 43 *annos fames plures annos continuos vexavit Jemen circa Sanà & alibi. Devorârunt grylli ſegetes, & dein omnes ferè nonniſi gryllis veſcebantur & Judæi & Muſlemi.* Muri.

Qu. xxxiii. גָזָם *Species grylli. Ad Sanà animalcula pediculorum inſtar ſegetes vexantia dicuntur* وقزة *Uagza.*

Qu. xxxvi. *Morbus Jobi erat* שחין Muri.

Qu.

Qu. XLII. מרורים مرار *Saadias. Judæi in Sanà eò referunt* خس *lactucam &* لسان الثور *comedunt cum Pascha lactucam, vel si non adest, buglossum. In Ægypto pariter comedunt cum lactuca oleracea.* Muri. M. *Forskål* remarque dans un autre endroit, que, sans doute à *Káhira, Morrejr est centaurea calcitrapa. Caules juniores edules maximè mense Febr. & Mart.*

Qu. XLIII. אהלים *Num.* 24. 6. مضارب *Saadias i. e. prosapia, genus. Karaïtis in Kâhira, Sandal.*

Qu. XLVI. רְאֵם قحم *Káhm.* Muri. גמא بردي *Saadias. Exod.* 2. 3.

Qu. XLVIII. شيح *in montibus Jemenis occurit.* Muri.

Qu. XLIX. לענה *Karaïtis in Káhira* علقم *alkam.*

Qu. LIV. פצוע דכה *sine testibus [Karaïti in Káhira].* כרות שָׁפְכָה *sine virga & testibus.* כתית *Castrati demtis & testibus & virgâ dicuntur* مخصي

Qu. LVIII. *De sputo ob negatum leviratum, 5. Mos. 25. 9. etiamnum mos servatur à Judæis Jemenis.* Ils attachent un soulier au gras de la jambe; la יבמת le détache de la main droite, le jette à terre & crache trois fois devant lui sur la terre, mais non dans le visage. Ils expliquent בפניו par לפניו *Nec patres in filiorum vultum spuunt in Jemen, nec de lepra phrasis illis est: Deus in vultum ejus exspuit.*

Qu. LIX. Il n'est plus en usage chez les Juifs, ni parmi les Arabes d'ôter le soulier en transférant la possession de quelque chose à un autre.

Qu. LXI. *Phrasis Saadiæ* جل عقب *non in usu est arabicè loquentibus.* Muri.

Qu. LXII. שפיפון *Karaïtis in Kâhira arab.* مقرون *Ita & Saadias.*

Qu. LXIV. פקעות 2. *Reg.* 4. 39. خنظال *Colocynthis.* Muri.

Qu. LXVII. שחפת سل *Sill. Saadias.*

Qu. LXVIII. קדחת حرارة *Saadias.*

Qu. LXXI. *Dolor dentium frequens in Jemen, dicitur* وجع الضرس עפלים بواسير *Hæmorroïdes.* Muri.

Qu. LXXIII. לחם *non usurpatur pro terra.* Muri.

Qu. LXXVII. שדפון *in segetibus* ضرين Quand le froment ou l'orge ont environ deux pieds de haut, il arrive quelquefois qu'un froid vif les gâte au point que les épis ne se forment pas. ירקון يصفر الزرع un vent dangereux pour les semailles, qui soufle dans le mois des Juifs *Marcheschvan.* Il rend les épis jaunâtres, & il ne s'y forme point de grain. Ce vent ne soufle que par-ci par-là; mais il gâte tout ce qu'il atteint. *Muri.* يرقان *arab. id. ac* اصفر Muri. *Levit.* 22. 22. חריץ مبتور *Saadias, perculsum.* יבלת ذات ثالول *Saadias, nomen*

frequens in loquela Arabum, ſimilis morbus cutaneus, حبوب ילפת حزاز *Saadias.*

Qu. LXXVIII. *Animalia munda* איל ايل *in montibus Jemen. Femina dicitur* יעלה وعله Muri.

Qu. LXXXI. צבי ظبي *i. e. Gazella, eſt in Jemen.* יחמור يحمور *eſt in montibus Jemen.* Muri. דישון كركدان Muri. אקו وعل Muri. תאו تيتل Muri. זמר زراف Le *Tragelaphus* eſt nommé par M. Linné *Capra Ammon.*

Qu. LXXXIV. Nous ne reçûmes cette queſtion qu'après notre départ d'Egypte. Le ſalpêtre qui vient de *Terrâne*, eſt tiré de la terre. Il y a auſſi des fabriques de Salpêtre à *Másr el atík*, ou vieux *Káhira* : mais de la manière qu'ils s'y prennent, il paroît que les Égyptiens ont appris cet art des Européens. Le ſalpêtte s'appelle ماح بلموت Touchant les paroles de Pline : *cedente Nilo madent ſucco nitri* XXXX *diebus continuis :* on peut lire *le Recueil des obſervations curieuſes*, Paris, 1749. Tom. II. 55. & ſuiv. Le *Borax* a été examiné par *Walerius* dans ſa *Mineral. ſpec.* 199. ברית *Habent in Jemen fructum plantæ ſiccum, quæ in aqua frigida ſi movetur, ſpumam dat ſaponis inſtar. Eo veſtes & metalla lavant. Appellant* رتيه *conſimili ferè vocabulo.* Muri.

تراب روس נתר *pulvis lavatorius, qui ex Dsjôf affertur*. Muri. *Sed falſo.*

Qu. LXXXVII. دبه قرعي קיקיון *Muri. i. e.* Calebaſſes *.

Qu. XC. ארז *Dicitur eſſe in cacumine montis Sabr.*

Qu. XCII. وبر שפן *Saadias. Eſt in montanis Jemenis, Moſlemis edulis.*

M. *Forskâl* a encore mis les noms arabes à divers mots hébreux contenus dans la XCIX[e]. & C[e]. queſtion; mais comme M. *Kall* m'a fait connoître qu'ils ſont déjà tous imprimés dans le livre de *Saadias*, je n'ai pas jugé à propos de les copier ici.

---

* Par calebaſſes M. *Forskal* entend apparemment les grandes citrouilles qu'on laiſſe ſécher, & dont on ſe ſert enſuite comme de vaſes pour l'eau & le lait.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

IL n'y a point d'objet qui ſoit plus digne de la curioſité des grands Princes, que les recherches faites par leur ordre dans des pays peu fréquentés des Européens, & dont il eſt avantageux au progrès des Sciences, des Arts & de l'Hiſtoire de connoître l'état préſent. C'eſt ainſi que, ſelon Pline le Naturaliſte, Ptolomée Philadelphe envoya le Géographe Denys aux Indes Orientales, afin qu'il en fît une deſcription hiſtorique. Mais une entrepriſe de cette nature devant embraſſer la connoiſſance des Climats, celle de la poſition des lieux, de la Religion & des Loix, l'Hiſtoire Naturelle, & la comparaiſon des mœurs des nouveaux habitans avec celles des anciens : il eſt néceſſaire de choiſir, pour l'exécution de ce projet, pluſieurs Savans, dont chacun ſoit chargé de la partie qu'il poſſéde le mieux. Il faut qu'ils ſachent les langues des peuples chez qui ils veulent voyager, qu'il y ait parmi eux un Géographe verſé dans l'Aſtronomie, un Médecin, un Naturaliſte, un Antiquaire, & un habile Deſſinateur.

LES cinq hommes célèbres que Sa Majeſté Danoiſe avoit envoyés en Arabie, avoient toutes les qualités & les divers talens qu'on pouvoit exiger de voyageurs deſtinés à étendre ou à perfectionner l'Hiſtoire orientale. M. Niebuhr, de retour à Copenhague, à qui le Roi ordonna de compoſer une relation de ſon voyage, s'en eſt acquitté d'une manière diſtinguée, en rapportant avec une extrême fidélité ſes propres obſervations, & celles de ſes quatre Aſſociés, qu'il eut le chagrin de perdre en Aſie. Le Lecteur n'a pas beſoin de la ſage précaution avec laquelle on lit ordinairement les livres des Voyageurs, où il s'agit de diſcerner le vraiſemblable d'avec ce qui ne l'eſt pas. Celui-ci ne renferme que des recherches ſûres ; & ſi on y trouve certaines coutumes dont on n'ait point vû d'exemples ailleurs, on ne doit pas, parce qu'elles ſont contraires aux nôtres,

les regarder comme imaginaires. Elles serviront à nous convaincre de la variété infinie qui règne dans le caractère des différens peuples.

L'Auteur a moins fait usage des livres écrits sur la matière qu'il a traitée, que des recherches de ses Compagnons de voyage, jointes aux siennes, & des notions lumineuses qu'il a recueillies des habitans du pays qui étoient en état de l'instruire, de quelques savans Juifs qu'il y a vûs, de certains Négocians fort expérimentés, en qui il avoit remarqué beaucoup d'intelligence, & de plusieurs autres personnes de différentes religions ou sectes, dont il a eu quelquefois l'adresse de mettre les connoissances à profit, sans leur faire directement aucunes questions.

Si, ne voulant pas grossir son Ouvrage par des extraits inutiles de livres qui sont entre les mains de tout le monde, il a passé sous silence des Villes dont il n'a rien appris de particulier en Arabie, on en est bien dédommagé par des éclaircissemens historiques, jusqu'à présent ignorés en Europe, sur un grand nombre de Villes considérables; & par des conjectures heureuses & très-bien fondées touchant la situation de plusieurs anciennes Villes dont il est fait mention dans le Pentateuque de Moyse, dans les écrits des Prophétes, dans Pline le Naturaliste, & dans les Historiens & les Géographes de l'Antiquité Grecque & Latine.

Combien n'y a-t-il pas dans cet Ouvrage d'observations intéressantes & réfléchies sur la Religion & les différentes sectes Mahométanes répandues dans les diverses contrées de l'Arabie? On y remarquera, par exemple, que depuis quelques années, il s'est élevé dans la Province d'Elred une nouvelle secte, ou plutôt une nouvelle Religion, qui pourra causer, avec le temps, des changemens considérables dans la croyance, aussi-bien que dans le Gouvernement des Arabes; & qu'il y a entre *Abu-arisch* & l'*Hedsjas* des Arabes indépendans, dont la circoncision a quelque chose de singulier, & qui paroissent avoir une religion qui leur est propre, peu différente peut-être de l'ancien Paganisme.

Les diverses manières de circoncire l'un & l'autre sexe, & les conjectures au sujet des motifs de la circoncision, méritent une attention particulière.

Dans le traité de la noblesse des Arabes, chez qui celle qui s'ac-

quiert par des Letrres-Patentes eſt inconnue, on apprendra les différentes ſignifications du titre de *Schech*, & qu'il y a à la Mekke des *Schérifs* & quelques maiſons qui deſcendent des Koraïſchites.

La Chronologie des Orientaux eſt expliquée avec la plus grande clarté, & l'on y voit que les mois & la manière de ſupputer des Chrétiens Coptes d'Egypte, ſont les mêmes que chez les anciens Egyptiens.

La population étant auſſi un des principaux objets qui devoient être diſcutés dans cet ouvrage, l'Auteur n'a pas manqué d'examiner pourquoi, parmi les Orientaux, le nombre des filles ne ſurpaſſant pas celui des garçons, & la polygamie étant établie chez les Mahométans, il ſe trouve aſſez de femmes parmi eux; & il nous apprend dans un autre Chapitre, en quoi les Mahométans diffèrent des Juifs dans la pratique du Lévirat, qui conſiſte à épouſer la veuve de ſon frère.

Il a dévoilé le ſecret des ſciences occultes des Arabes, telle que celle par le moyen de laquelle on découvre ce qui ſe paſſe dans des pays fort éloignés. Il n'a point oublié celle que nous pourrions appeler *le Sortilége*; & on ſera étonné de ce que certains ordres de Derviches, pour en impoſer au peuple, ſe ſervent de la ſcience appelée *Simia*, qui n'eſt autre choſe que l'art de jouer des gobelets, ou la magie naturelle.

Il s'eſt un peu étendu ſur l'Hiſtoire naturelle d'Arabie, & en décrivant les différens arbres & arbuſtes, il nous apprend que les habitans de la contrée d'Isfahan recueillent, ſur des buiſſons épineux, une ſorte de manne ſemblable à celle dont les Iſraélites furent nourris dans le déſert du mont Sinaï; & nous liſons dans un autre endroit qu'un Juif de Maskat n'oſoit enter un arbre; & qu'il lui étoit défendu de ſe vêtir d'une étoffe mi-coton & mi ſoie; mais que ni lui ni les Mahométans de l'Oman ne ſe faiſoient aucun ſcrupule de ſemer dans un même champ deux ſemences mêlées.

M. Niebuhr a trouvé la cauſe de l'erreur où ſont tombés ceux qui ont avancé qu'il y avoit à Baſra des ſerpens volans: & ſes recherches ſur les fameuſes ſauterelles de l'Orient ne ſont pas moins intéreſſantes.

Les lecteurs éclairés jugeront de l'érudition & de la critique de l'Auteur par l'endroit où il entreprend de prouver que les Iſraélites ont paſſé la Mer rouge à *Kolſum*, bras du golfe d'Arabie, qui eſt le même que le *Clyſma* d'Euſébe, & par l'examen de la dénomination de ce golfe, qui, ſelon lui, a été nommé *Mare Idumæum*, & de-là Mer Rouge, à cauſe du Royaume d'Edom.

Le Chapitre deſtiné à la langue Arabe & à ſes dialectes offre des obſervations inſtructives ſur la variété de la prononciation d'un grand nombre de mots, ſur l'altération que la langue Arabe a éprouvée, ſur l'ancien Copte appelé la langue de Pharaon, ſur le Syriaque, qu'on ne doit pas mettre au nombre des langues mortes; ſur les monumens d'ancienne écriture Arabe conſervée dans des Inſcriptions de monnoies, & ſur l'origine des nouveaux caractères dont ſe ſervent les Mahométans, qui ont auſſi une écriture courante, & des eſpèces d'hiéroglyphes pour les livres de comptes.

Les Inſcriptions en caractères Kufiques ou anciens Arabes ont été gravées avec une extrême juſteſſe, & traduites par M. Reiske de Leipſic. Elles peuvent ſervir à expliquer les médailles antiques, ſans l'intelligence deſquelles certains paſſages des Hiſtoriens ſont d'une obſcurité impénétrable, & qu'on doit quelquefois conſidérer comme d'utiles ſupplémens à ce qui leur eſt échappé, ou aux parties de leurs Ouvrages qui ne ſont pas venues juſqu'à nous.

Mais en indiquant un plus grand nombre de recherches importantes, je craindrois de retarder l'empreſſement du Lecteur. J'ajouterai ſeulement, comme je l'ai annoncé dans le *Proſpectus*, que cet Ouvrage ayant été écrit en françois par un étranger, le ſtyle en étoit incorrect. J'ai donc rectifié, en cette ſeconde Edition, les phraſes dont la conſtruction étoit vicieuſe, j'ai ſubſtitué des termes propres aux expreſſions qui ne l'étoient pas, & changé les mots qui n'étoient point conformes à l'uſage préſent de notre langue. Chaque Partie eſt diviſée en pluſieurs Chapitres, dont le ſujet eſt marqué dans le corps de l'ouvrage, au lieu qu'il ne l'étoit qu'au haut des pages. Enfin on a traduit les paſſages & les mots Arabes qui étoient rapportés ſans verſion.



C. P. Marillier inv. N. Le Mire sculp.

DESCRIPTION DE L'ARABIE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Bornes, Provinces, Plaines, Montagnes, Torrens & Lacs de l'Arabie.

La presqu'isle de l'Arabie est bornée au couchant par le golfe de ce nom, ou autrement la Mer Rouge; au midi & au

levant par l'Océan, & au nord-eſt par le Golfe Perſique. Une ligne droite tirée du Golfe Perſique juſqu'à l'extrémité du Golfe Arabique, marquoit vraiſemblablement ſes bornes au nord, dans les anciens temps. Mais aujourd'hui on peut compter tout *l'Arâk Arabi*, le déſert de Syrie & la Paleſtine, comme faiſant partie de ce pays, lequel eſt, par conſéquent, contigu vers le nord à l'Euphrate & à la Syrie, & vers l'oueſt à l'Egypte, par l'iſthme qui joint l'Afrique & l'Aſie.

L'Arabie renferme pluſieurs grandes Provinces, telles que *l'Yemen*, *l'Hadramaut*, *l'Omân*, *le Lachſa*, *le Nedsjed*, *l'Hedsjas* & quelques petites contrées limitrophes. Dans chacune de ces Provinces ſe trouvent pluſieurs cantons indépendans, dont je marquerai ci-après ceux qui ſont venus à ma connoiſſance. Dans l'étendue de ces grandes Provinces, il y a des endroits élevés & fertiles. Mais les plaines, comme elles manquent d'eau, ſont pour l'ordinaire ſtériles. Cependant, durant la ſaiſon de la pluie, il s'y forme dans les montagnes pluſieurs torrens (*Wadi*), qui après avoir fertiliſé une grande partie des plaines, ſe perdent dans la campagne ou dans les ſables, ou ſe déchargent dans la mer, lorſque les montagnes n'en ſont pas fort éloignées, ou que les torrens ſont conſidérables. Pour ce qui eſt des vallées où l'eau de pluie ſe raſſemble, & d'où elle s'évapore faute d'écoulement, il n'y en a certainement pas autant en Arabie que les ſavans le ſuppoſent (40e. Queſt. de M. Michaëlis); du moins, n'en ai-je vu aucune dans mon voyage de Suès au mont Sinaï, ni dans tout l'Yemen. La chaîne de mon-

tagnes qui traverſe toute l'Arabie du ſud au nord, va ſi fort en déclinant vers le golfe de ce nom depuis le mont Sinaï juſqu'à *Tôr*, & depuis Sanà vers l'oueſt juſqu'à *Tehâma*, que l'eau qui ſe raſſemble entre les rochers après les violentes pluies, & qui ne s'écoule pas d'abord, ſe fait bientôt un chemin tant ſur terre que ſous terre. J'ai vu un exemple du dernier cas ſur le haut du mont *Sumâra* dans l'Yemen. Il y avoit près de notre chemin & au bas d'un roc eſcarpé, mais couvert de terre, une profonde vallée. Entre la terre & le roc couloit un ruiſſeau qui ſe précipitoit juſqu'au fond de la vallée, comme ſi l'on eût fait une ſaignée à la montagne. Dans un autre endroit, l'eau qui ſortoit d'une ſource ne ſe précipitoit pas, mais couloit ſur la pente de la montagne, & formoit un ruiſſeau qui ſe perdoit dans le ſable, & qui, parce que peut-être il y rencontroit un roc moins couvert de terre & de ſable, reparoiſſoit enſuite comme une nouvelle ſource. Mais après une forte pluie, l'eau ſe précipite des montagnes voiſines avec tant d'abondance, que ce canal ſouterrain ne ſauroit lui donner paſſage, ni ſuffire à ſon écoulement; & c'eſt alors que tant que cette inondation dure, il s'y forme un courant depuis ſa ſource juſqu'aux ſables de *Tehâma*.

Je n'ai entendu parler d'aucun lac de ſel, ſoit au couchant de l'Arabie, ſoit dans l'*Omân*. On en voit un près de *Basra* qui répond à la deſcription que M. Ruſſel fait d'un autre ſitué près d'Haleb. C'eſt une chaîne de collines qui entoure le lac & empêche l'écoulement des eaux. Plus haut, vers l'Euphrate, (c'étoit je crois à *Ardsje*) on parloit auſſi d'un lac de ſel. Excepté

A ij

ceux-ci, je n'ai entendu parler d'aucun autre que de ceux qui ſont près d'*Hâleb*, & à Larneca dans l'iſle de Cypre. Le dernier étant près de la mer, pourroit facilement être mis à ſec; mais on trouve plus avantageux d'y arrêter l'eau juſqu'à une certaine hauteur; comme on le fait vraiſemblablement auſſi à *Hâleb*, à *Ardsje*, à *Basra*. La vallée de Sel près de *Basra* n'étant pas loin de l'Euphrate ou *Schat el árrab*, pourroit être labourée, ſi l'on faiſoit écouler les eaux de ce fleuve & ſi le terroir en valoit la peine; mais à préſent cette terre qui reſte inculte, fournit un bon ſel pour la cuiſine, & même en ſi grande quantité, que les vaiſſeaux de Bengale le chargent en retour pour leſt.



CHAPITRE II.

Du Climat de l'Arabie.

Le climat diffère en Arabie ſuivant la diverſe ſituation des lieux qui compoſent cette preſqu'isle. Dans les montagnes de l'*Yemen* on a une ſaiſon réglée de pluie, qu'on appelle *Mattar el Kharîf*, laquelle dure pendant les trois mois *Tamûs*, *Ab* & *Ailûl*; c'eſt-à-dire, à peu près depuis la mi-Juin juſqu'à la fin de Septembre. Ainſi elles arrivent lorſque les chaleurs ſont dans leur plus grande force, que les pluies ſont le plus de bien à la terre : dont les habitans les reçoivent avec le plus grand plaiſir. Elles ne tombent jamais ſi abondamment que pendant les deux premiers mois, & diminuent peu à peu en *Ailûl*. Pendant cette ſaiſon pluvieuſe, le ciel étoit quelquefois, mais rarement, couvert de nuages 24 heures de ſuite. Le reſte de l'année ſe paſſe, ſans que pendant des mois entiers on apperçoive le moindre nuage ; & nous avions ſouvent dans le *Tehâma* des jours entiers où le ciel étoit ſerein, pendant qu'il pleuvoit preſque ſans ceſſe dans les montagnes voiſines. On parle encore ici d'un *Mattar es Seif*, ou d'une pluie de printemps qui tombe dans le mois de *Niſán*, mais qui ne dure pas : plus elle eſt forte, plus la moiſſon eſt riche. On y diſoit que cette pluie fécondoit les huîtres à perles ; fable dont je n'aurois pas fait mention, ſi je n'avois

trouvé que les Arabes des environs du Golfe Persique en sont persuadés il y a plus de six cents ans *.

La saison des pluies règne à *Maskat* & dans les montagnes orientales de l'Arabie, pendant les mois de *Kesle*, *Theibet* & *Schabât*, c'est-à-dire à peu-près depuis le 21 de Novembre, jusqu'au 18 Février, & elle se nomme *Schitte*. Dans l'Omân la saison *Seif* dure environ depuis le 19 de Février jusqu'au 20 d'Avril, ou les mois *Adâr* & *Nisân*. Les plus chauds sont *Ejar*, *Sivân*, *Tamûs*, *Ab* & *Eilul*, ou, ce qui revient au même, du 20 d'Avril au 20 de Septembre. On appelle *Robai* le temps des deux mois *Teschri* & *Haschvân*, c'est-à-dire, depuis le 20 de Septembre au 20 Novembre.

La chaleur diffère beaucoup en Arabie, & quelquefois à égale hauteur du pole: car pendant qu'elle est insupportable, ou peu s'en faut, dans le *Tehâma*, (où il pleut rarement, & à ce qu'on m'a assuré, quelquefois point du tout pendant une année

---

* Benjamin de Tudela en parle ainsi à l'article d'*El Katif*, qu'il appelle *Kathiphan* : « C'est en ce lieu que se trouve le Bdellium qui est un ouvrage » merveilleux de la nature, fait de cette manière : le 24 du mois de *Nisân* » il tombe sur la superficie des eaux une rosée, que les habitans recueillent : » après l'avoir renfermée ils l'a jettent dans la mer, afin qu'elle aille au fond; » mais au milieu du mois *Tisri*, deux hommes descendent au fond de la » mer attachés à des cordes, qu'on retire après qu'ils ont ramassé de certains » reptiles (Huîtres) qu'on ouvre ou qu'on fend, pour en tirer la pierre pré- » cieuse qui y est renfermée ».

entière), elle est très-modérée dans les montagnes voisines; non seulement parce que les nuages qui passent par-dessus le golfe d'Arabie & *Tehâma* vont tomber en pluie sur les montagnes froides & élevées; mais aussi parce que tout le terrein est plus haut, & par conséquent jouit d'un air moins épais. J'ai observé chaque jour dans l'*Yemen* la hauteur d'un thermomètre de Farenheit, & j'ai trouvé qu'à *Saná* il n'est pas monté au-dessus du 85[e] degré, depuis le 18 au 24 de Juillet; mais dans le *Tehâma* qui est tout proche, il se maintint presque toujours au 98[e] degré depuis le 6 au 21 d'Août. Nous avions de plus dans ce dernier pays un calme presque continuel qui nous rendoit la chaleur d'autant plus sensible. On dit qu'il gèle à *Saná* durant les nuits d'hyver, pendant qu'au mois de Janvier le thermomètre monte à *Loheia* jusqu'au 86[e] degré, ce qui fait la plus grande chaleur dans les pays septentrionaux de l'Europe. Les habitans de l'Yemen vivent donc comme s'ils étoient sous des climats différens, & l'on trouve dans cette province & dans une petite distance différentes espèces de fruits & d'animaux, que l'on ne rassembleroit ailleurs qu'en les tirant de pays fort éloignés.

On voit très-souvent dans les pays chauds ce qu'on nomme *étoiles tombantes*, & quelquefois de très-grandes. Mais on ne connoît les *lumières boréales* ni en Arabie, ni dans les Indes, ni en Perse, ni en Syrie *. A l'égard de la lumière des étoiles,

---

* Michaëlis, Question 88. Il paroit que la lumière boréale n'est pas entièrement inconnue en Syrie; quoique ceux à qui je m'en suis informé, ne

j'ai obſervé pendant mon voyage de *Bombay* à *Maskat*, qu'on ne pouvoit diſcerner celles du ſecond ordre, même dans le ciel le plus pur, avant qu'elles fuſſent montées à la hauteur de 3 ou 4 degrés, à cauſe des vapeurs épaiſſes qui bordoient l'horizon. Celles du premier ordre n'étinceloient pas au-deſſous du 20e. degré. Celles qui étoient au 25e degré juſqu'au zénith me paroiſſoient briller par-tout, & principalement dans les montagnes, d'une lumière auſſi vive qu'en Europe pendant les belles nuits d'été; mais moins que pendant les grandes gelées d'un tems bien clair, comme cela eſt naturel. Cependant comme à *Schiras* en Perſe, nous avions des nuits froides & claires au milieu du mois de Mars, les étoiles n'y étinceloient pas moins qu'en Europe pendant les plus fortes gelées. Dans mon voyage ſur le golfe d'Arabie, de *Mokha* à *Bombay*, & delà à *Maskat*, l'horizon me ſembla toujours moins net que dans la mer du nord, au point que ſouvent je ne pus déterminer avec préciſion la hauteur du pole par celle des étoiles.

Le vent produit auſſi des effets divers dans les villes d'Arabie, ſelon la nature & la ſituation des Contrées voiſines. Le vent du couchant qui vient de la mer, eſt humide à *Haleb*; celui d'orient qui vient du déſert, eſt ſec. Les vents du ſud-eſt, ou vents de

---

l'euſſent jamais vue. Dans l'Hiſtoire de la première Croiſade, écrite en Arménien par Matthieu, Moine d'Édeſſe, on trouve une deſcription exacte d'une lumière boréale, vue en Syrie au mois d'Octobre 1097. *Journal Encyclopédique, Septembre* 1771.

la

la mer, amenoient ordinairement un air nébuleux dans l'Isle de *Charedsj* ou *Karek* & à *Basra*. Ils y étoient même si humides que nos tables en étoient mouillées à l'instant, lorsque nous voulions souper en plein air : mais elles se séchoient aussi vîte, quand le vent se tournoit tout d'un coup au nord-ouest. D'ailleurs les vents humides du sud-est amènent d'ordinaire un calme parfait dans l'Isle de *Charedsj* & à *Basra* pendant les plus grandes chaleurs: aussi y est-on accablé par une sueur excessive. Le vent sec de nord-ouest n'y est pas si incommode, par le mouvement qu'il procure à l'air : il semble cependant être plus chaud *, car il échauffe tous les corps solides, comme bois ou fer, bien qu'ils soient à l'ombre, comme s'ils étoient exposés aux rayons du soleil. L'eau même s'échauffoit dans les vases de verre ou de métal. Au contraire l'eau mise en plein air dans des *Gorgolets* ou *Bardaks*, qui sont des cruches d'une argille non cuite, devenoit plus fraîche par le nord ouest que par le sud-est. En général, l'eau exposée à l'air, dans des cruches de grès non vernissées, devient plus fraîche & plus agréable. Les Européens même, dans certaines contrées de l'orient, ne boivent que de l'eau de ces *Bardaks* **.

* C'est-à-dire pendant les mois d'été. Il y est plus froid pendant l'hiver.

** On trouve une figure de ce vase à la 34e Planche du voyage de M. Norden. L'eau mise dans des vaisseaux de bois, & exposée à l'air, devient aussi très-froide. Un Européen en fit la triste expérience à *Gamhrôm* ou *Bender Abassi*; car après s'être baigné dans de l'eau exposée pendant quelques heures au vent, il eut une grosse fièvre. Le vent coulis est quelquefois très-dangereux dans les pays chauds. Pour ne m'en être pas garanti dans l'Yemen, je gagnai la fièvre.

Comme, pendant le solstice d'été, le soleil est presque perpendiculairement au dessus de l'Arabie, il y fait en général si chaud en Juillet & en Août, que sans un cas de nécessité pressante, personne ne se met en route depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures de l'après midi. Les Arabes travaillent rarement pendant ce temps-là: pour l'ordinaire ils l'emploient à dormir dans un souterrain où le vent vient d'enhaut par un tuyau, pour faire circuler l'air; ce qui se pratique à *Bagdad*, dans l'Isle de *Charedsj*, & peut-être en d'autres villes de ce pays. Quelques-uns font arroser les rues pour rafraîchir l'air. D'autres se contentent de condamner les portes & les fenêtres. Autant que j'ai pu le comprendre, les Arabes nomment ce temps des grandes chaleurs, *Smûm*, comme nous nommons les nôtres, la *Canicule*, & les Égyptiens les leurs, *Chamsîn*. Pendant ces mois on a des exemples à Basra, quoique rares, de gens qui, dans les rues de cette ville, & sur le grand chemin qui va à *Zobeir*, sont tombés expirans de chaleur, & que des mulets même en ont péri.

C'est dans le désert entre *Basra*, *Bagdad*, *Háleb* & la *Mekke*, que l'on parle le plus du vent empoisonné qu'on nomme *Sâm*, *Smûm*, *Samiel* ou *Samêli*, suivant les différentes prononciations des Arabes. Mais il n'est pas inconnu dans quelques endroits de la Perse, des Indes, & même de l'Espagne *. Il n'est à craindre

* Un Juif de *Mokha* disoit à M. *Forskål* qu'on avoit aussi éprouvé le *Smûm* dans la plaine près de *Beit el fakih* & *Hodeide* pendant les mois de *Tamûs*, *Ab* & *Ailûl*; mais que ce vent n'étoit pas également dangereux toutes les années.

que dans les temps des plus grandes chaleurs de l'été. On assure qu'il vient toujours du côté du grand désert, & que le *Smûm* vient à la *Mekke*, de l'est; à *Bagdad*, de l'ouest; à *Basra*, du Nord-Ouest; & à *Surate*, du Nord; mais je ne saurois dire si l'on parle du vent mortel seul, ou si on l'entendoit de tout vent brûlant. Le plus chaud des vents qui soufflent à *Káira*, passe par-dessus le désert de Lybie, & vient par conséquent du Sud-Ouest. Comme les Arabes du désert sont accoutumés à un air pur, quelques-uns d'eux ont, dit-on, l'odorat assez fin pour reconnoître le *Smûm* mortel à l'odeur de soufre. On assure qu'une autre marque de ce vent est que l'air du point d'où il vient, paroît rougeâtre. Mais comme un vent horisontal n'a point de force près de terre, peut-être parce qu'il est rompu par les collines, par les pierres & les buissons, & même par les exhalaisons de la terre, les Arabes se couchent ventre à terre quand ils apperçoivent le *Smûm* de loin. Ils disent que la nature enseigne aux animaux à tenir la tête baissée quand ils en sentent l'approche. Un de mes domestiques en avoit été surpris dans une Caravane sur le chemin de *Basra* à *Háleb*; les Arabes ayant crié à temps que l'on se jetât à terre, aucun de ceux qui prirent cette précaution ne périt: les autres qui crurent n'avoir rien à craindre, & qui la négligèrent, en moururent, entr'autres un Chirurgien François, qui vouloit approfondir ce phénoméne. Cependant il se passe souvent plusieurs années sans que ce *Smûm* pestilentiel se fasse sentir entre *Basra* & *Haleb*.

Suivant le récit des Arabes, les hommes & les animaux sont

étouffés par ce vent, de la même façon que par le vent chaud ordinaire dont j'ai parlé ci-dessus. Il arrive quelquefois que pendant une chaleur excessive, il vient un souffle d'air encore plus brûlant, & qu'alors les hommes & les bêtes étant déjà affoiblis & accablés, cette petite augmentation de chaleur leur ôte tout-à-fait la respiration. Quand quelqu'un est étouffé par ce vent, ou, comme on s'exprime, quand le cœur lui est crevé, le sang lui sort quelquefois avec impétuosité par le nez & par les oreilles deux heures après. Ce cadavre conserve long-temps sa chaleur, il enfle, devient bleu, verd; enfin quand on veut le soulever par le bras ou par la jambe, ses membres se séparent. On croit avoir observé que ceux qui étoient moins abattus & moins fatigués, y étoient moins exposés que les autres. Ainsi d'une grande Caravane, il n'y eut que quatre ou cinq personnes qui moururent sur le champ, plusieurs ont encore vécu quelques heures; d'autres ont été rétablis par des rafraîchissemens que les Arabes portent ordinairement en voyage, tels que de l'ail & des raisins secs, & dont ils se servent avec succès pour rappeler à la vie des personnes presque étouffées.

Après cette description du *Smûm*, on croira sans peine que je n'ai pas eu envie de faire l'expérience proposée dans la 24e question de M. Michaëlis; quand j'eusse même fait tous ces préparatifs, mes soins auroient été inutiles, ne l'ayant jamais rencontré. Je n'ai pas eu occasion non plus de remarquer si la rosée tombe de l'air, ou si elle monte de la terre: je n'ai pas trouvé chez les Arabes les verres qu'il faut pour cette observation. Nous

n'en avions pas porté d'Europe, & il y a apparence que nous n'eussions pu les transporter sur des chameaux ou sur des mulets, n'ayant pas même pu conserver mes thermomètres. La rosée est quelquefois très-abondante dans les pays chauds, & sur les terres arides. Nous l'avions si forte à *Abuschähr* sur la côte de Perse, & dans l'isle de *Charedsj* pendant les nuits de Juillet, & sur-tout par le vent foible du sud-est, que les couvertures de nos lits en étoient mouillées le matin. *Basra* étant assez loin de la mer, nous y avions moins de rosée avec le même vent. Quelques Anglois m'ont assuré que pendant les chaleurs elle est très-forte à *Gambrôn* ou *Bender Abas*. Comme en été il fait excessivement chaud sur la côte orientale du Golfe Persique, & qu'on n'y trouve pas que la rosée soit malfaisante, on y dort communément en plein air. Dans l'isle de *Charedsj* je n'ai jamais mieux reposé que quand la rosée avoit mouillé mon lit pendant la nuit. L'air est si pur à *Merdîn*, qu'on y couche presque toujours à l'air, sur les terrasses des maisons, depuis la mi-Mai jusqu'en Octobre. Il y a cependant des endroits où cette manière de coucher est regardée comme très pernicieuse; on ne la suit point à *Basra*, même dans les plus fortes chaleurs, quoiqu'il n'y tombe pas tant de rosée que dans l'isle de *Charedsj*: peut-être que les marais des environs de *Basra* y rendent l'air mal-sain. D'ailleurs il y a de certains vents qui sont funestes à ceux qui dorment à découvert, sur-tout aux Européens. Le Chirurgien de *Charedsj* attribuoit à cette cause l'état de tant de soldats Hollandois, qui le matin pouvoient à peine mar-

cher, & dont plusieurs devenoient même boîteux. Les Orientaux n'ont à craindre ni rosée, ni vents nuisibles, car ils se couvrent pendant la nuit le corps & le visage. Si les Européens pouvoient prendre la même habitude, ils seroient également à l'abri de ces dangers.



CHAPITRE III.

De la Noblesse des Arabes.

LES ARABES habitent dans des villes & dans des villages, ou ils vivent sous des tentes en familles séparées. Ils ont un grand nombre de Princes, dont la plupart sont très-fiers de leur noblesse ; & il semble qu'ils aient quelque raison, puisque leurs familles ont gouverné depuis plusieurs siécles sans avoir dépendu d'aucune autre puissance. Mais ils ne sauroient prouver leur noblesse par aucunes Lettres-Patentes, dont un puissant Calife ou Sultan ait honoré leurs ancêtres; car les Arabes ne connoissent point cette sorte de noblesse. Parmi leurs plus grandes maisons, celles qui descendent de Mahomet tiennent le premier rang, & il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque non-seulement il sortoit lui même d'une famille des plus célèbres, mais qu'il devint un Prince puissant, & qu'encore aujourd'hui une grande partie des Orientaux le révère comme un Prophete. Les sectateurs de sa religion donnèrent divers titres à ses descendans, pour les distinguer du reste de la noblesse. Les Sunnites & vraisemblablement aussi d'autres sectaires prétendent même que cette famille l'emporte sur toutes celles du monde, parce que, selon eux, l'ange Gabriel a tenu le poële ou un drap sur *Mahomet*, son gendre *Aly*, sa

fille *Fatima* & ses deux petits-fils *Hassan* & *Hossejn*, en les bénissant. Un savant Sunnite des Indes, qui avoit passé plusieurs années dans l'académie de *Zebîd*, m'apprit à *Maskat* que cette cérémonie avoit élevé les descendans de Mahomet au-dessus même de tous les *Schechs*. Il désigna les cinq personnes susnommées par le titre de أهل الكساء *Ahl el Kissa*.

Les titres des descendans de Mahomet différent. En Arabie on les appelle شريف *Scherîf* & سيّد *Sejid*. Dans les pays Mahométans, situés au nord, on les traite de *Scherîf* & d'*Emîr*. Dans les colonies Arabes, sur la côte orientale d'Afrique, dans les Indes & en Perse, à *Basra* & à *Bagdad* on les nomme simplement *Sejid*. A *Havisa*, petit district peu éloigné de *Basra*, on appelle le Prince ou Seigneur régnant, qui descend aussi de Mahomet, مولا *Maula*, & c'est le même titre, si je ne me trompe, que prend le *Sidi*, c'est-à-dire le Seigneur ou (comme les Européens ont coutume de s'énoncer) l'Empereur de *Maroc*. Dans quelques pays ils ont une certaine marque pour se distinguer des autres Mahométans. Dans les villes Turques les Scherîfs ou les Emîrs portent toujours un turban verd *, & les vaisseaux du golfe persique qui appartiennent à un *Sejid*, arborent même un pavillon verd. Cependant, en d'autres pays, on ne reconnoît pas toujours à la couleur

* Cette coutume a été introduite en Egypte 773 ans après l'égire. Marais, histoire des Souverains d'Egypte, dans le magasin de Busching. *part. V. p.* 419.

verte

verte les descendans de Mahomet. Dans l'*Yemen* un de nos domestiques, renégat François, portoit constamment un turban verd, sans que personne s'en formalisât. Les Maronites même qui habitent le mont Liban sous la domination des Druses, le portent souvent de cette couleur.

Les Scherîfs dans l'*Hedsjâs* passent pour être les plus nobles de la famille de Mahomet, parce qu'ils ne se sont pas autant mésalliés que ceux des pays éloignés. Ils sont respectés jusqu'à un point incroyable par les Arabes de cette contrée. On dit qu'un de ces *Scherîfs* ose s'exposer au milieu des ennemis combattans, sans craindre qu'on lui ôte la vie à dessein, ou qu'on lève la main sur lui. On assure qu'il est à l'abri des voleurs, jusqu'à n'avoir pas besoin de porte à sa maison, & que le Sultan ne condamne jamais à mort les Scherîfs de *Hedsjâs*; mais que quand ils excitent trop de troubles parmi leurs compatriotes, il les fait venir à Constantinople, où il les fait tout au plus mettre en prison. Mais on ne témoigne pas une si grande vénération à tous les descendans de Mahomet, moins encore aux *Hadsjîs*, c'est-à-dire, à ceux qui ont été en pélerinage à la *Mekke*, ainsi qu'il paroît qu'on l'a cru jusqu'à présent en Europe. Il y a quelques années que dans *Basra* un homme qui se disoit *Sejid* & avoit été à la *Mekke*, fut convaincu de divers crimes; d'abord on voulut fermer les yeux sur sa conduite; mais les remontrances ayant été inutiles, il fut condamné à mort comme tout autre criminel. Dans la même ville, un Marchand fort riche qui avoit été inscrit en

qualité de Janiſſaire & fait le voyage de la *Mekke*, mais qui vivoit en inimitié avec le Gouverneur, fut étranglé en ſecret peu de jours avant mon arrivée, & ſon cadavre jeté ſur la place du marché public. Il y a peu de temps que le Sultan fit égorger dans le bain un Pacha de *Damask*, homme fort riche, qui avoit pendant pluſieurs années de ſuite eſcorté la Caravane des pélerins & étoit très-aimé du peuple.

Comme on faiſoit une différence dans la province *Hedsjâs* entre *Scherîf* & *Sejid*, je m'informai plus exactement de la choſe à *Dsjidda*: & j'appris, que les *Scherîfs* de cette contrée deſcendent de *Haſſan*, &ſe ſont voués dès le commencement à l'état militaire. Mais les *Sejids* prétendent deſcendre de *Hoſſeyn* & s'être appliqués dès leur origine aux ſciences & au commerce. Malgré cela ils ne paroiſſent pas redouter le fardeau du gouvernement, puiſqu'ils ont régné depuis long-temps en Arabie & hors de l'Arabie même. Comme on rencontre dans tous les états Mahométans beaucoup de gens qui ſe diſent deſcendre de Mahomet, je m'informai d'un Turc à *Dsjidda* ſi un homme né d'un pere Scherîf & d'une mere eſclave oſeroit prendre le titre du Pere. Il me répondit par une autre queſtion : L'or ne reſte-t-il pas toujours or, ſoit qu'on le renferme dans une bourſe d'une matière précieuſe, ou que la bourſe ſoit de vil prix ? voulant par-là me faire connoître, que le fils étoit toujours *Scherîf*, dès que le père étoit de cette famille. Cependant un certain Scherîf dans l'*Yemen* ne vouloit pas reconnoître quelqu'un pour vrai deſcendant de

Mahomet, à moins qu'il ne le fût du côté paternel & maternel: il se vantoit lui-même de cet avantage; aussi malgré sa grande pauvreté, étoit-ce le plus orgueilleux *Scherîf* que j'aie vu de ma vie. Selon l'usage des Mahométans, du moins en Turquie, il suffit que le père ou la mère soient *Scherîfs*, pour que les enfans aient tous le même titre. Je voyageois en *Natolie* avec un Mahométan dont le fils portoit le turban verd & se faisoit appeler Scherîf, parce que sa mère avoit été *Scherîffe*: le père se nommoit tout uniment *Achmed* & portoit le turban ordinaire. J'en vis encore d'autres exemples à *Basra*, à *Merdîn*, à *Diarbekr*. On ne sera donc pas étonné que la postérité apparente de Mahomet soit si nombreuse, quand on considérera, que dès le temps des Califes, ses descendans se sont dispersés dans tous les pays Mahométans & se sont presque toujours mariés hors de la famille, & qu'il y a apparence qu'ils ont même conféré les titres de *Scherîf* & de *Sejid* à des gens absolument étrangers, pour fortifier leur parti contre les Califes. Les Turcs ont une sorte de respect pour cette famille, quoiqu'ils évitent, ce semble, de confier les grands emplois du gouvernement à quelqu'un de ses membres, de crainte, peut-être, qu'à l'exemple de Mahomet quelqu'un d'eux n'ait l'ambition de s'ériger en souverain. Dans les cas douteux le préjugé leur est toujours favorable, parce qu'on croit que la vertu doit être héréditaire chez les descendans du Prophête, & que leur gloire consiste à la cultiver. En un mot, on les respecte comme des personnes ecclésiastiques. De plus, dans les pays Turcs, on ne peut, pour

de petites fautes, les traduire en justice devant le Pacha ou le Cadi; mais ils ressortissent en chaque ville d'un descendant de Mahomet qu'ils appellent leur *Nakîb* ou Général. Cela seul suffit pour que tout homme d'une condition médiocre aspire à porter le turban verd. Le mendiant même espère par-là recevoir des aumônes plus abondantes. Les *Scherîfs* régnans que j'ai connu en Arabie, sont à la *Mekke*, à *Abu Arîsch*, à *Mareb*, à *Harib*, à *Rachvân*. Ce sont des *Sejids* qui régnent à *Saná*, à *Kaukebân*, à *Sáade* & en d'autres petits districts de la province d'*Yemen*.

De tous les titres que porte la Noblesse Arabe, soit celle qui réside dans les pays montagneux, les villes & les villages, soit celle qui habite dans le désert sous des tentes, le plus universel & peut-être le plus ancien est le titre de *Schech*, ou suivant la prononciation des Arabes, *Schœchh*. La langue Arabe qui est d'ailleurs si riche, paroît pauvre en mots pour désigner les rangs, quand on la compare avec les langues de l'Europe. Aussi celui de *Schech* a diverses significations dans les villes. On le donne aux Professeurs d'une Académie, à de certaines gens employés dans les mosquées & dans les écoles inférieures, aux descendans d'un prétendu saint, à une sorte de fous qui se disent inspirés, aux Bourgmestres, aux Syndics de village & même aux Chefs des Juifs à *Saná* & à *Maskát*, qui sont Juifs eux-mêmes; mais ce mot annoblit tout aussi peu en Arabie que le *Von* en Allemagne. Les Druses, les Nassairie & les Metauelis, en Syrie, ont le titre de *Mkáddem*, qui emporte moins qu'*Emîr* & plus que *Schech*. Je n'en ai pas entendu

parler parmi les Arabes. En quelques contrées de l'Arabie, comme *Hadramaut*, *Jafá* & *Dsjôf*, les petits Princes s'appellent *Sultans*. Je ne sais pas à la vérité, si ce titre est aussi honorable chez les Arabes que celui de *Schech*, mais je soupçonne qu'un *Schech* d'ancienne famille ne changeroit pas son nom pour celui de Sultan. Dans l'*Yemen*, les gouverneurs qui sont d'une famille ancienne & distinguée se nomment quelquefois *Wali*. Dans l'*Omân* on donne ce titre à tous les gouverneurs de quelque grande ville. D'ailleurs *Wali* est proprement le titre des Saints Mahométans du premier rang.

J'ai déja dit qu'en Turquie les descendans de Mahomet sont ordinairement appellés *Emîrs*. Mais on nomme encore souvent ainsi d'autres seigneurs. Les Pachas de Syrie qualifient d'*Emîr* le *Schech* d'une grande tribu voisine, qui s'est engagé à conduire sous escorte sûre les caravanes au travers du désert; quoique ces *Schechs* ne descendent nullement de Mahomet. Le chef des Druses & plusieurs d'entr'eux portent aussi le nom d'*Emîr*. Celui qui conduit les pélerins d'Egypte à la Mekke se nomme pendant le voyage *Emîr Hadsje*, bien qu'il soit toujours Bey d'Égypte, & ainsi d'ordinaire né de parens Chrétiens en Georgie ou en Mingrélie. Dans l'Yemen on honore du titre d'Emîr des personnes moins distinguées encore. Le gouverneur de *Loheia* étoit né Africain & négre, cependant il étoit *Emîr* comme d'autres officiers distingués de l'Iman, qui dans leur jeunesse étoient venus dans l'*Yemen* comme esclaves. Un bourgeois de *Taas* qui avoit inspection sur les terres de la famille

de *Sidî Achmet*, ceux encore qui ſont établis ſur les ports, ſur les marchandiſes qui arrivent au marché, ſur les poids & meſures, tous ces gens-là ſont traités d'*Emîr*.

Je n'ai pas entendu faire de différence entre Arabes natifs & Arabes naturaliſés : mais il paroît que cette différence a réellement lieu. Car les *Schechs* des Bédouins ſont ſi fiers de leur origine, qu'ils ſemblent ne faire aucun cas des autres Arabes. Auſſi dit-on qu'un grand *Schech*, ou le *Schech elkbîr* n'épouſeroit point le fille d'un *Schech* tributaire, moins encore d'un roturier. Les Arabes des villes qui ont plus beſoin d'argent que ceux du déſert, ont ſouvent moins égard à la famille qu'aux richeſſes, quand ils ſe marient. J'ai connu à *Bagdad* un *Schech* de famille très-diſtinguée du déſert, qui avoit épouſé la fille du *Mufti* du lieu.

Dans l'Oman, l'on nomme [illegible] les princes de la famille régnante, et par d'aucuns ceux d'une dynastie déchue. Les descendants de Mahomet sont appelés Seyïd gaum, [illegible] seigneurs du peuple, ou seigneurs roturiers, si j'ose m'exprimer ainsi.



Seigneurs de la classe du peuple.

CHAPITRE IV.

De la Généalogie des Arabes.

QUAND on dit que les Arabes ſont fort jaloux de leur généalogie, il faut l'entendre principalement des *Schechs* les plus illuſtres, des *Sejids* & des *Scherîfs* : mais il eſt rare que ceux-là même puiſſent produire une deſcendance ſuivie de pluſieurs ſiecles. Nous verrons dans la ſuite que les *Scherîfs* qui ont régné dans ces derniers temps à la *Mekke*, deſcendent d'*Al Bunemi ;* mais que les uns ſont de la branche *Daui Sejid*, les autres de la branche *Daui Barkâd* ; & que la famille actuellement régnante à *Saná* deſcend de *Khaſſem elkbîr*, mais celui-ci avec les maiſons qui gouvernent à *Kaukebân* & à *Sáad*, viennent d'un *Iman Hadi.* Comme aucun Arabe ne doute que *Daui Sejid* & *Daui Barkâd* ne ſoient iſſus *d'âl Bunemi*, *âl Bunemi* de *Haſſan ibn Alî*, *Khaſſem elkbir* de l'*Iman Hâdi*, & l'*Iman Hâdi* de *Hoſſein ibn Ali*, il eſt facile aux familles régnantes à la *Mekke*, à *Saná*, à *Kaukebân*, à *Sáade*, de prouver qu'elles deſcendent toutes de Mahomet, parce que le temps où les chefs de leur race ont vécu n'eſt pas fort éloigné de celui-ci. Il eſt encore vraiſemblable que les *Schechs* Arabes ſe contentent de prouver qu'ils deſcendent de quelque perſonnage qui ſe ſoit illuſtré, & qui, de notoriété publique, ſoit reconnu d'une famille ancienne & diſtinguée. Diverſes

bonnes maisons, surtout parmi les Bedouins, prétendent que dès le temps de Mahomet & des premiers Califes, leurs ancêtres étoient autant de *Schechs* régnans, & on ne doute pas que quelques-unes d'elles ne soient fondées en raison. Tous les *Schechs* n'étant pas également illustres, leurs descendans n'ont pas d'intérêt à conserver leur généalogie. L'Arabe du commun se soucie rarement du nom de son grand-pere, & souvent il ne sauroit pas même celui de son pere, si les orientaux n'avoient coutume de joindre le nom paternel au leur. Ainsi un Ali, dont le père se nomme Mahomet, s'appelle *Ali ibn Mohammed.* Quelques-uns prennent encore le nom de la ville où ils sont nés, par exemple, *Ali ibn Mohammed el Basri.* D'autres, surtout ceux qui étant jeunes ont été vendus pour esclaves aux Mahométans & qui ignorent souvent le nom de leur pere, se nomment d'après leur fils aîné, par exemple, *Abu Salech Ali ibn Mohammed el Basri.* Les savans y joignent quelquefois le nom de leur secte; par exemple, *Abu Salech Ali ibn Moahmmed el Basri el Schâfei.* Et si on y ajoute encore les titres des dignités dont quelqu'un est revêtu, & des vertus qui le rendent fameux, on ne sera pas surpris de la longueur des noms qu'on leur donne dans les livres. Ce n'est cependant qu'après leur mort que les auteurs allongent ainsi ordinairement le nom des Arabes célèbres. Je n'ai jamais entendu dire qu'un Mahométan ait pris le nom de sa fille, mais la mère se nomme souvent d'après son fils aîné. Un Turc qui avoit fourni des mulets de louage pour notre caravane de *Háleb* à *Konie*, se nommoit

Salech,

Salech, mais il se faisoit toujours appeler *Fatime Ugli*, c'est-à-dire fils de *Fatima*. Je m'informai exactement s'il y avoit d'autres Turcs qui prissent le nom de leur mère; on me répondit qu'il y en avoit plusieurs exemples; mais qu'aucun homme de bon sens ne se feroit nommer d'après une femme. Peut-être que la mère étoit plus connue dans le village où ce Turc avoit été nourri, que ne l'avoit été le père.

Les Princes Arabes ne sont pas les seuls qui soient jaloux de leur généalogie; il y a aussi à la *Mekke* (outre les Scherîfs) quelques maisons qui descendent réellement des *Koraischites*, & auxquelles il importe de le prouver, parce que certains emplois en cette ville sont devenus héréditaires à leurs familles. Tels sont: 1°. La charge de celui qui a la clef de la *Kabá*, puisque, selon l'ordre de Mahomet, cette sainte clef doit demeurer perpétuellement dans la famille d'*Othman ibn Talha* *. Celui qui occupe actuellement cette place, s'appelle *Schech Mahomet Schabi* de *Beni Schaba*, qui descend de *Beni abduddâr*; & on croit effectivement qu'il tire son origine du susnommé *Othman ibn Talha*. 2°. La charge de Mufti de la secte *Scháfei*: celui d'à-présent est *El Iman Abd el wahheb Tábberi*. 3°. La charge de *Mufti el Hánbali*. 4°. La charge d'un *Schech* lettré, qui se nomme *Mahomet el Dsjanadsjeni*.

On se vante encore à la Mekke de posséder onze à douze autres maisons qui viennent de la branche *Koraisch*. S'il est

* Koran de Sales, ch. 4. p. 68. Biblioth. Orient. d'Herbelot, p. 221.

المسلمين امين. عمر ابن احمد ابن محمد
في ذي الحجة سنة اربعين وخمسماية وهو
بناوه وبناء اخيه عند الله غفر الله لهما
ولوالديهما ولجميع المسلمين اللهم صلى
على سيدنا محمد النبي وعلي اهله وسلم

Dans la 3e lig. le graveur a mis : وهو بناوه p. هو وبناوه

Lui & ses enfans, & les enfans de son frère qui est auprès de Dieu. Dieu pardonne à tous les deux (au fondateur de la mosquée & à son frère) *leurs péchés, de même qu'à leurs pères, mères & à tous les vrais croyans, &c.*

Ce que contiennent les inscriptions *kufiques* est ordinairement si peu important, qu'à cet égard elles valent rarement la peine d'être copiées ; mais les lettres en sont grandes, & par-là distinctes. Le savant moderne s'en peut servir pour connoître l'écriture ancienne, & mieux expliquer les anciennes médailles, si utiles à ceux qui écrivent l'histoire. C'est sur-tout dans cette vûe que j'ai pris la peine de rassembler les anciennes inscriptions Arabes. Le peu de monnoies *kufiques* que j'ai acquises dans ma route sont, pour la plupart, mutilées ; & plusieurs de ces monnoies ne m'ont paru dignes d'attention, qu'à cause qu'on y remarque des figures qu'ordinairement on ne trouve pas sur les monnoies Mahométanes. Je n'osois espérer que M. *Reiske* pût déchiffrer ces caractères défigurés ; cepen-

dant ce ſavant m'a écrit pluſieurs choſes là-deſſus, & a jeté des fondemens, ſur leſquels d'autres pourront bâtir, à l'aide du temps, des événemens & des réflexions. Il dit de mes monnoies Arabes ce qui ſuit : le N° 1er de la Xe pl. eſt aſſez moderne, & l'inſcription n'eſt point *kufique*. D'un côté je ne puis lire que ces mots : ابو سعيد بهادر خان *Abu Saiid Behadûr Khan*; mais c'en eſt l'eſſentiel. Nous n'avons beſoin que de ces mots pour ſavoir le temps où la monnoie a été frappée, & le nom du Prince de qui elle eſt. Pour ce qui regarde cet *Abu Saiid*, on n'a qu'à lire *Abul-pharages*, *d'Herbelot*, l'hiſtoire de *Genghis Khan* par *Petis de la Croix*, l'hiſtoire généalogique d'*Abul Gazi Bayadur Khan* & M. de *Guignes*. Par ce Prince finit la race des *Khans* Tatares de la famille *Holaku* dans le *Khoraſân*. Il commença à regner l'an 716 de l'*Hégire*, & mourut l'an 736. Mais l'année de la monnoie ne s'accorde pas avec l'hiſtoire de la vie d'*Abu Saiid;* car autour de cette monnoie & du même côté on peut lire, quoique peu diſtinctement : ضرب في سنة سبع و سـ... مائة qu'on l'arrange comme on voudra, 607 ou 609, 707 ou 709 : cette date ne ſe rapporte pas à l'hiſtoire. De l'autre côté de la monnoie ſont les mots ordinaires, لا اله الا الله محمد رسول الله (*J'y crois trouver autour les noms des 4 premiers Califes, Abubekr, Omar, Othman & Ali*). Du premier côté de la monnoie N° 2, on voit : الامام لا اله الا الله وحده

Calife *Ali*, qui furent tellement défaits, qu'il n'en resta que neuf, dont deux allèrent en Omân, suivant ce que remarquent les Auteurs de l'Histoire Universelle. Ces quatre sont les plus distinguées de toutes les sectes mahométanes, parce qu'elles sont reçues par de puissans Princes. Cependant on en trouve encore d'autres en Arabie ; savoir : 5°. Les Bédouins, sur la frontière entre *Hedsjâs* & *Yemen*, qui appellent leur secte مصاليخ *Messalîchh*, & ont des idées très-singulières de leur religion : Du moins ont-ils une manière de circoncire différente des autres Mahométans, comme nous le verrons dans la suite. 6°. Un *Schech*, *Mekkrami* à *Nedsjerân*, & un autre *Schech*, *Abdulwahheb* du *Nedsjed*, ont aussi formé des sectes particulières dont les noms me sont inconnus. Mahomet doit avoir dit que dans les religions des Juifs & des Chrétiens, il s'étoit élevé plus de 70 sectes différentes, & que, par le peu d'union de ses partisans, sa propre religion auroit tout autant d'opinions. Je n'ai trouvé personne qui pût m'instruire à fond de toutes. En attendant on peut aussi placer parmi les Mahométans, la secte جلجل *Dsjedsjâl*, dont se disent les habitans de *Mekrân* & les sectes شهرياري *Schahreâri* & مردينار *Merdinâr*, sous laquelle se rangent les *Belludsjes*, nation de Perse au sud-ouest. Toutes ces diverses sectes tiennent Mahomet pour Prophète, & non-seulement elles se nomment d'après lui, mais elles regardent encore le *Korân* comme le code principal de leurs loix pour les tribunaux civils & ecclésiastiques. Néanmoins entre

[Handwritten marginal notes:] *Je serois très-étonné que ces sectes eût un nom.*

Il en faut dire à Mahomet de bien grandes sottises. Il n'y a pas de rêveur d'empirique, de chef de secte qui ne se charge, pour étayer ses doctrines, des allégations les plus étranges et les plus absurdes. quand on a mis au commencement d'une phrase قال النبي صلى الله عليه on peut faire dire impunément les mensonges les plus grossiers.

eux ils ne se traitent pas moins de خارجي ou de خوارج de *Chauâredsji* ou de *Râfidites*, c'est-à-dire d'hérétiques. A *Basra* on entend toujours par le mot *Râfidi* un *Schiite*, & par *Chauâredsji* un *Beiasite*. Pocock appelle les derniers *Chawarigii*. Specim. Hist. Arab. p. 26.

Les dogmes des *Sunnites* & des *Schiites* ne sont pas ignorés ; cependant j'insérerai dans la relation de mes voyages, ce que j'en ai appris de leurs sectateurs mêmes. Je n'ai pas assez fréquenté ceux qui sont attachés aux autres opinions mahométanes dont nous avons parlé, pour me flatter de savoir d'eux-mêmes les principes de leur croyance ; je me contenterai donc de rapporter le peu que les *Sunnites* m'en ont dit.

Les *Zéidites*, ainsi que tous les sectaires du monde, croient enseigner seuls la vraie religion dans toute sa pureté, & ils s'imaginent être les plus distingués des Mahométans : Comme les *Sunnites* de la Mekke ne souffrent autour de la *Kába* aucune maison de prières, que celles des quatre sectes qu'il reconnoissent pour orthodoxes ; savoir, de *Schâfei*, *Hânefi*, *Mâleki* & *Hánbali* ; les *Zéidites* se bâtissent une cinquième maison de prières, invisible & en l'air droit au dessus de la *Kába* ; par-là ils prétendent avoir plus de droit à la *Kába* que les *Sunnites*. Ces derniers ne pouvant empêcher leurs ennemis de se bâtir des temples en l'air, savent pourtant fort bien se faire payer un impôt considérable par tête de chaque pélerin d'entre eux. Depuis quelques années ils imposent le même tribut sur les Persans qui vont à la Mekke, & qui ne peuvent ni ne veulent

observer toutes les cérémonies des *Sunnites*. Les *Zéidites* reconnoissent, avec les *Sunnites* & les *Schiites*, que Mahomet est le plus grand des Prophètes, & ils affirment, avec les *Schiites*, qu'on fit tort à *Ali*, lorsqu'*Abubekr*, *Omar* & *Ohtman* lui ôtèrent le *Califat*. Cependant ils n'insultent pas à la mémoire de ces trois Califes, comme font les *Schiites*. Il semble plutôt qu'il leur est fort indifférent, aussi-bien qu'aux *Sunnites*, qu'il soit décidé quel est le Calife qui a régné le premier après Mahomet sur les *Muslemîns* ou vrais-croyans. Les *Zéidites* ne croient pas non plus à la succession des douze Imâms qu'admettent les *Schiites* : je crois pourtant qu'ils ont une vénération particulière pour les quatre premiers, c'est-à-dire, jusqu'au fondateur de leur secte. Les *Sunnites* de *Tehâma* assurent que les *Zéidites* ne montrent aucun respect pour les saints dans leurs prières, & que l'Imâm d'*Yemen*, qui est de cette secte, ne se fait nul scrupule de démolir les mosquées bâties à l'honneur de quelque saint *Sunnite*, & de s'en approprier les revenus. Je n'ai pas fait une assez grande attention aux cérémonies des *Zéidites*, quand ils assistoient à leur priére ; mais ils me parurent la faire moins exactement que les Mahométans du Nord. On me dit cependant que non-seulement ils se lavent avant de prier, comme les *Sunnites*, mais qu'ils quittent encore leur haut-de-chausses, pour être bien sûrs de n'avoir rien d'impur sur eux pendant leur dévotion. Mais ce dernier trait me paroît peu certain : car, dans l'Yemen les hommes du commun ne portent ni chemise, ni haut-de-chausses ; ils n'ont qu'un linge autour des reins, qu'ils ne quittent pas sans doute pour prier, puisqu'ils seroient alors entiérement nuds.

Les *Sunnites*, les *Schiites* & les *Zéidites* ont tous une ſorte de vénération pour les deſcendans de Mahomet ; mais les *Beiâſi* ne leur accordent aucune prééminence ſur les autres Arabes : de plus, ils prétendent que tous ceux qui ſont nés Mahométans ont un droit égal aux titres & aux premiers emplois dans l'état & dans l'égliſe. C'eſt pourquoi le prince du canton dans lequel ſe trouve le port ſi connu de *Maskát*, ſe nomme *Imâm* (peut-être auſſi Calife) & cela ſans deſcendre de Mahomet, comme en deſcend l'Imâm d'*Yemen*. Les liqueurs fortes ſont défendues à cette ſecte, comme aux autres Mahométans *. Les *Beiâſi* s'abſtiennent outre cela de fumer du tabac & de boire du café ; cependant ils ont la politeſſe d'offrir l'un & l'autre aux étrangers. L'Imâm d'aujourd'hui avoit même eu cette attention pour un *Sunnite* qui alloit à *Roſtak* & qui étoit venu le voir ; car les Mahométans regardent comme une incivilité de ne pas faire accueil aux voyageurs. Ce prince permet non-ſeulement aux étrangers, mais auſſi aux moindres de ſes ſujets, de s'aſſeoir en ſa préſence & à ſes côtés. Lui & tous ceux de ſa croyance évitent toute magnificence dans leur habillement, dans leurs maiſons, dans leurs

---

* Cela veut dire qu'ils ne doivent pas en boire juſqu'à s'enivrer ; mais comme le peuple ne ſait point garder de juſte milieu, on lui interdit totalement toute liqueur forte. Un eccléſiaſtique de *Kábira*, qui étoit certainement un ſectateur zélé de Mahomet, buvoit chez nous un peu d'eau-de-vie, parce que notre médecin le lui ordonnoit pour reméde. Un vieux marchand de la Mekke accepta ſans façon, chez un Anglois à Bombay, quelques verres de bierre, ſachant bien qu'elle ne lui monteroit pas à la tête.

on lit dans l'inſcription qui eſt autour de la tête de l'homme, au-deſſus de laquelle ſont deux anges en l'air : سبع ou وخمسماية تسع وخمسين 557 ou 559. Au haut du revers, il y a ce mot : غازي Peut-être trouvera-t-on auſſi le nom : طغريل *Thogril* dans la dernière ligne. L'inſcription du revers de la monnoie 13e porte : الناصر لدين الله امير المومنين الملك العادل نور الدنيا و الدين Ce *Nour ed dîn* n'eſt pas cet illuſtre *Norandinus* connu dans l'hiſtoire des Croiſades, & ainſi nommé par les *Scriptores geſtorum Dei per Francos*, ni aucun de ſes deſcendans ; cependant il appartient aux *Tzenghides*. Il n'y a rien de liſible ſur la monnoie 14e que وستمايه [& ſix cent].

Pendant mon voyage, je ne crus pas qué les deux lettres de la XIVe planche méritaſſent qu'on prît la peine de les mieux copier. Auſſi ne les ai-je fait connoître que pour faire voir qu'aujourd'hui, même dans la Province d'*Yemen*, on n'exprime point les voyelles dans les écritures ordinaires, & qu'on ne met que rarement des points au-deſſus & au-deſſous des conſonnes. Cette raiſon, jointe à la différence des dialectes, fera que les Arabes des autres contrées auront de la peine à les lire. J'en ai eu une preuve à *Copenhague*. Il y avoit un Maronite

du

du mont *Liban*, qui se nommoit *Joseph Abaysi* PRINCE DE PALESTINE, & qui me lisoit la lettre *A*. Mais quand je compare ce qu'il m'en a lû avec ce que m'en dit M. *Reiske*, je trouve que ce dernier qui, comme on sait, est très-versé dans la lecture de l'ancien arabe sans points, connoît beaucoup mieux les mots particuliers des *Yeménois*, que ce Maronite, dont cependant l'Arabe est la langue maternelle, & qui critique tous les dialectes arabes qui s'éloignent de celui qu'on parle à *Háleb*. Je ne veux donc rapporter que ce que M *Reiske* en a lû. On trouve dans la lettre *A*. ces paroles: من الامير فرحان.... الي النصارا الوافدين ...... صدر تكم راس غنم مهة الوصول فقد صرتم ضيف....... c'est-à-dire de l'*Emîr Farhân* (ainsi se nommoit le *Dôla de Loheia*)... *aux Chrétiens arrivés. Je vous ai envoyé une brebis pour gage de votre bonne arrivée, & vous êtes désormais mes hôtes.* Dans la lettre *B*. le *Maronite* ne pouvoit presque rien lire. M. *Reiske* y trouve ce qui suit: يعمل العمال في طريق التهامة للاغراب الوافدين بما يحتاجونه من اتمام الطريق راس شهر *Les gens qui commandent le long du chemin qui conduit à Tehâma, doivent faire tenir prêt, pour le service des étrangers arrivés, tout ce dont ils auront besoin pendant*

d'*Yemen*, où les *Sunnites* sont presque aussi nombreux que les *Zéidites* leurs maîtres, ces deux sectes vivent assez bien ensemble. Pour moi je n'ai pas remarqué qu'ils haïssent les étrangers d'une autre religion, mais ils en font peu de cas, & ils les méprisent à-peu-près comme les Européens traitent les Juifs. Quoique les Mahométans se mettent bien au-dessus de ceux qu'ils appellent hérétiques ou infidèles, on n'a jamais entendu dire qu'ils les brûlent pour cause de religion, à moins qu'ils n'aient commis quelque crime capital, comme de séduire une de leurs femmes, & alors même ils échappent communément à la peine en embrassant leur loi. Mais les blasphémateurs, fussent-ils Mahométans, sont mis à mort sans rémission; les exemples n'en sont pas rares. Pendant mon séjour à *Bagdad*, un janissaire poursuivoit un bourgeois pour dettes; celui-ci le prioit toujours d'un air dévot de se rappeler Dieu & son Prophète, de ne se pas mettre en colère, & d'attendre patiemment qu'une situation plus heureuse le mît en état d'acquiter sa dette. Le janissaire se dépita enfin; & comme le débiteur le conjuroit toujours sur le même ton de ne pas oublier Dieu & son Prophète, la colère le saisit, & il répondit par un blasphême: Aussi-tôt l'hypocrite débiteur prit des témoins du fait, & le janissaire fut chassé du corps le même jour, & pendu le lendemain.

Les Arabes ne cherchent à faire des prosélytes ni par séduction, ni par contrainte; si ce n'est parmi des esclaves qu'ils ont achetés. Mais ils sont obligés, par le *Korân*, de protéger ceux qui embrassent leur religion. Les Arabes d'*Yemen* observent exactement

cette loi. Il arrive ſouvent que des matelots d'Europe & de l'Inde s'enfuient des vaiſſeaux à *Mokha*: dès qu'ils demandent librement à être faits enfans de Mahomet, on les protége; s'ils ne veulent pas embraſſer le Mahométiſme, on les rend. Mais afin que ces nouveaux convertis ne manquent pas du néceſſaire, le gouverneur de *Mokha* eſt obligé de leur payer 3 livres quinze ſols par mois. Cet arrangement entraîne, il eſt vrai, pluſieurs malheureux à renier la foi, ſur-tout quand ils ont commis quelque crime ſur le vaiſſeau, & qu'ils en appréhendent le châtiment. Mais comme cette petite penſion peut à peine les faire vivre, on ne doit pas taxer les Arabes d'Yemen de faire les convertiſſeurs. Quand un Chrétien a réellement embraſſé le Mahométiſme, les Arabes ne ſont pas ſévères au point de lui interdire tout commerce avec les Chrétiens, ou de ne pas permettre qu'il ſorte du pays. Un françois qui, deux ans avant notre arrivée dans l'*Yemen*, avoit été contraint de ſe faire Mahométan, pour n'être pas rendu aux Anglois auxquels il avoit échappé, obtint du gouvernement, comme les autres renégats, de quoi fournir médiocrement à ſon entretien; mais il perdit bientôt cette penſion, parce qu'on s'apperçut qu'il avoit appris une profeſſion capable de lui faire gagner ſa vie. Il ſe mit à notre ſervice à *Beit el fakîh*, nous ſuivit de-là à *Mokha*, à *Taäs*, à *Saná*, & revint ſans que les Mahométans lui en fiſſent des reproches ſérieux. Comme il avoit amaſſé dans ce voyage quelque argent, & qu'en partant nous ne voulûmes pas le garder, de crainte qu'on ne nous accusât de l'avoir ſéduit, il demanda & obtint, avant notre départ de *Mokha*, un paſſeport pour aller aux

Indes avec un autre vaiſſeau dont le capitaine étoit Mahométan. Les Arabes crurent que cet homme ne ſeroit jamais un bon Mahométan, & en conſéquence ils ne voulurent pas le forcer à reſter, bien qu'il fût le meilleur armurier du pays.

Non-ſeulement on trouve dans la plupart des provinces d'Arabie des Juifs qui y vivent diſperſés ſous l'autorité mahométane; mais on en voit des tribus entières dans les montagnes d'*Hedsjâs*, autour de *Kheibar*, qui y vivent ſous leurs *Schechs* indépendans. Quand ils ſont établis en certain nombre dans quelque ville, ils y vivent d'ordinaire enſemble & ſéparés des Mahométans. C'eſt pourquoi ils ont, dans l'*Yemen*, leurs familles & leurs ſynagogues dans des villages près des villes principales: Mais je ne ſache pas que dans toute l'Arabie, *Básra* excepté, les Chrétiens aient une ſeule égliſe, quoiqu'autrefois ils y fuſſent en très-grand nombre *. Dans la province de *Lachſa*, il y a encore beaucoup de *Sabéens*, autrement dit Chrétiens de S. Jean. Il ſe trouve auſſi beaucoup de Baniâns ou Payens des Indes dans l'*Yemen*, dans l'*Omân* & à *Basra*. Les Mahométans les mépriſent infiniment plus que les Chrétiens & les Juifs, principalement parce qu'ils n'admettent aucun livre divin, c'eſt-à-dire, ni les livres de Moïſe, ni l'Évangile, ni le Korân; ce qui les fait paſſer pour ne pas connoître Dieu. Un Mahométan qui épouſe une Chrétienne ou une Juive, ne ſe donne ſouvent aucune peine pour la faire changer de religion. Mais les *Sunnites* diſent qu'ils n'oſent épouſer une Baniâne, ni une

Il seroit curieux d'étudier leur état actuel.

---

* Sales, preliminairy diſcourſe, p. 22. Pocock, Spec. Hiſt. Arab.

femme d'entre les *Guêbres*, c'eſt-à-dire, adorateurs du feu; & je crois qu'il ne leur eſt pas même permis de manger avec ceux-ci *. On ne permet pas aux Baniâns, dans l'Yemen, d'y brûler leurs morts; ils n'y doivent pas même amener leurs femmes, parce que, dit-on, une belle Indienne cauſa autrefois à Mokha des querelles entre les Mahométans. Mais à *Maskát* les gens de toutes les religions peuvent vivre ſelon leurs loix. Non-ſeulement les Baniâns y ont une place aſſignée hors de la ville près de la mer, où ils brûlent leurs morts: mais pluſieurs d'entr'eux y ont même leurs femmes Indiennes. Un de ces Baniâns, que je voyois fréquemment, avoit pluſieurs petites figures de porcelaine expoſées dans ſa chambre, ſans craindre que les Mahométans l'en repriſſent **. J'ai auſſi vu beaucoup de Baniâns en Perſe, mais j'ignore de quelle liberté ils y jouiſſent. A *Basra* ils peuvent brûler leurs

الذين أوتوا الكتاب طعامهم حل لكم
Il est par consequent défendu de manger les mêts des Banians puisqu'ils ne sont pas أهل الكتاب.

---

* Les Arabes appellent les Baniâns auſſi-bien que les Parsîs, des *Guri*; apparemment du mot *Geber*, dont les premiers Turcs qui vinrent en Perſe, paroiſſent avoir fait *Dsjaur*, pour déſigner les adorateurs du feu & enſuite les Chrétiens. On nomme les payens d'Afrique *Kafr*.

** Cependant je ne ſais pas ſi les Mahométans de la ſecte *Beiáſi*, ont de l'averſion pour les figures. Leurs voiſins, les *Schiites* en Perſe, & les *Sunnites* dans les Indes, ont même des tableaux; & les Sunnites en Turquie ne ſont pas tous auſſi grands ennemis des figures qu'on le penſe. Je trouvai chez un Lettré de *Káhira*, des eſtampes & un buſte en plâtre. Il ne montroit le buſte qu'à ſes intimes amis, & il le cachoit au peuple, afin qu'on ne l'accusât pas d'idolâtrie. Je vis auſſi deux tableaux dans une maiſon de plaiſance qui appartenoit au Sultan de Conſtantinople.

morts hors de la ville. Dans d'autres endroits ſoumis aux Turcs, comme à *Bagdad*, *Dsjidda* & *Suès*, je n'ai trouvé aucun Baniân. Il y en a cependant encore quelques-uns à *Sauâken* & à *Maſſaua*, où ils ſont gênés comme dans l'*Yemen*. Je me rappelle, par exemple, d'avoir entendu dire, qu'à *Maſſaua*, un Baniân qui avoit vécu pluſieurs années avec une Mahométane & en avoit des enfans, fut enfin forcé de ſe faire Mahométan.

Il ſemble que les Mahométans des Indes haïſſent encore moins ceux d'une autre religion que les Arabes ne le font; on diſoit du moins à Surate (où il y a beaucoup de Payens de toute ſecte ſous le gouvernement Mahométan) qu'ils vivoient tous aſſez bien les uns avec les autres. Les Baniâns ſont des ſujets fort paiſibles. Pendant que les eccléſiaſtiques de la plus nombreuſe ſecte des Chrétiens ſe donnent toutes les peines imaginables pour baptiſer les infidèles, & que les Mahométans circonciſent, ſoignent, protégent ceux qui veulent embraſſer leur foi; les *Bramânes*, les *Baniâns*, les *Rasbutes*, &c, ne reçoivent aucun étranger dans leur ſociété; au contraire, ils chaſſent de leurs aſſemblées les gens de mauvaiſe vie, & procurent par-là quelquefois des proſélytes aux Chrétiens & aux Mahométans.



CHAPITRE VI.

Du Caractère des Arabes.

L'ÉDUCATION des Arabes eſt ſi différente de la nôtre, qu'il ne faut point s'étonner de ce que leur caractère a ſi peu de rapport avec celui des Européens. Ils laiſſent leurs fils juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans dans le *Harêm*, c'eſt-à-dire, entre les mains des femmes, où ces enfans s'amuſent, pendant ce temps-là, comme les nôtres s'amuſent en Europe. Mais dès qu'on les tire des mains des femmes, il faut qu'ils s'accoutument à penſer & à parler avec gravité, à paſſer même des journées entières auprès de leur père, à moins qu'il ne ſoit en état de leur donner des maîtres. Comme la muſique & la danſe paſſent pour indécentes chez les Arabes, que le beau ſexe eſt exclus de toutes leurs aſſemblées publiques, & que toute boiſſon forte leur eſt interdite; leur jeuneſſe ne parvient pas même à connoître la plupart des plaiſirs qui affectent les Européens: & comme ils ſont perpétuellement ſous les yeux de gens d'un âge mûr, ils deviennent inſenſiblement ſérieux dès leur enfance.

Si l'on vouloit faire comparaiſon de vivacité entre les divers peuples de l'orient, il me ſemble qu'il faudroit borner ſes conſidérations aux perſonnes du commun de la nation, chez leſquelles la nature ſe montre librement & ſans fard, plutôt que ſur les perſonnes diſtinguées, dont l'éducation corrige toujours le pen-

chant naturel. En ſuivant cette régle, j'ai remarqué que les Arabes d'*Yemen* ſont plus vifs que ceux d'*Hedsjâs*, & infiniment plus que les Turcs; en voici un exemple. Au jour de la fête d'un ſaint enſeveli à *Môr*, & dont le peuple de *Loheia* avoit viſité le tombeau, les jeunes-gens de retour s'aſſemblèrent dans la grande place, devant la maiſon du gouverneur : on les voyoit, le coutelas ou le ſabre nud à la main, ſautiller ſans changer de lieu & au bruit de petits tambours, comme ſi la joie leur eût fait perdre le bon ſens. Celui qui pouvoit tenir ſon arme la plus élevée, ou ſauter le plus haut, s'eſtimoit le plus adroit : d'autres ſe provoquoient à la courſe : pluſieurs s'exerçoient à lancer fort loin un *Dsjerîd*, c'eſt-à-dire un bâton de quatre pieds, &c. J'ai pareillement & ſouvent examiné le peuple en Égypte, ſoit dans les fêtes de leurs ſaints, ſoit dans les cafés les plus fréquentés du *Káhira*, ſoit dans leurs marchés; mais je ne me ſuis jamais apperçu qu'il fût véritablement gai.

Malgré cet extérieur grave, les Arabes aiment la grande compagnie; auſſi les voit-on ſe rendre aſſidûment dans les cafés publics, & ſur-tout courir les foires, dont il n'y a peut-être point de pays ſi bien fourni que l'*Yemen*, puiſqu'il ne ſe trouve preſque pas de bon village qui n'ait ſa foire par ſemaine. Quand les villages ſont un peu éloignés l'un de l'autre, leurs habitans ſe rendent au jour marqué en raſe campagne. Les uns y viennent pour acheter ou pour vendre; d'autres, qui ſont ouvriers, emploient quelquefois toute la ſemaine à paſſer & repaſſer d'un petit bourg à l'autre, & ſe rencontrent à la foire pour y travailler;

pluſieurs

plusieurs enfin se proposent d'y passer le temps plus agréablement que chez eux. De ce goût que les Arabes, & principalement ceux d'*Yemen*, ont pour la société, il est aisé de conclure qu'ils sont plus civilisés que peut-être on ne le pense.

Il y a des voyageurs Européens à qui les Arabes ont paru hypocrites, trompeurs & voleurs. Pour moi, je n'ai à tous ces égards, aucune plainte à faire contre eux. J'en ai peut-être connu de ce caractère ; mais je ne puis raisonnablement déterminer, de la mauvaise conduite de quelques individus, les mœurs de toute une nation. Les Arabes savent eux-mêmes que leurs compatriotes ne pensent pas tous également bien. Comme ils font de temps en temps quelques affaires dans les ports de mer, avec un petit nombre de Marchands Européens, apparemment tous honnêtes gens ; je leur ai entendu dire entre eux qu'un Européen ne promettoit jamais de payer, sans tenir exactement sa parole, & ils regardent comme honteux que des *Muslemîns*, c'est-à-dire de vrais croyans, n'observent pas la même fidélité dans le commerce. Mais si un négociant Arabe, honnête homme, passoit en Europe, & qu'il se confiât au premier venu qui lui offriroit ses services, je craindrois fort qu'il n'eût de bonnes raisons de se plaindre. Il faut inférer de-là qu'on trouve sans doute en Arabie de malhonnêtes gens ; mais que là, comme en Europe, & dans tous les pays de la terre, il y a un grand nombre de gens d'une probité reconnue.

Les Arabes ne paroissent point du tout querelleurs ; mais quand ils ont une fois commencé quelque dispute, ils font un étrange



Qu. LXVII. سخيف ſignifie, un homme dont l'eſprit eſt foible & dérangé, ſelon un Arabe de *Maskát*, qui ne vit que le mot Arabe, ſans entendre ce qui étoit écrit à côté en allemand. Un *Mulla* de *Báſra* ne connoiſſoit point ce mot.

Qu. LXX. خرخارة *Kharkhâre* ſe dit d'une perſonne qui reſpire avec difficulté, d'un aſthmatique.

Qu. LXXIII. لَحْم ne ſignifie jamais à *Básra* & à *'Háleb* ni terre, ni pays, mais toutes ſortes de viandes. لَحِم *Lahîm*, ce qui eſt joint, ou ſoudé. لِحَم *Liham* ſignifie parmi les mariniers, au Sud de *Básra*, un vaiſſeau échoué, ou qui touche, ce qu'on nomme *Schilech* au Nord de la même ville.

Qu. LXXVII. مسكرة *Muskure*, une maladie du bled en *Yemen*, qui reſſemble beaucoup à ce que nous appelons la nielle, ſi ce n'eſt pas le même mal. On le nomme à *Káhira*, *Ain el bint*, les yeux des filles. شوبا *Schaubo* ſignifie, chez les Chrétiens de *Moſul*, les vers du bled. دقّ *Dîk*, maladie de langueur.

Qu. LXXVIII. Le nom de *Jachmur* n'eſt connu dans la langue arabe moderne, ni à *Dsjidda*, ni auprès du golfe perſique, ni à *Básra*; mais pour les gazelles, on les trouve en Égypte, dans l'Inde, en Perſe, en Arabie & en Syrie.

Qu. LXXXI. وَعَّل Ce mot n'eſt point connu à *Básra.* Un *Mulla* de cette ville croyoit avoir entendu parler de cet animal chez les *Bédouins.*

Qu. LXXXII. صِلّ Ce nom du Baſilic étoit inconnu à pluſieurs Arabes à qui j'en ai demandé l'explication. Enfin, ſelon un *Mulla*, le mot *Sil* ſignifie de la poix. Ce dernier mot s'écrit peut-être avec des lettres fort reſſemblantes; mais افاه *Afa* doit être un ſerpent ſi venimeux, qu'on meurt de ſon ſiflement. Il doit ſe tenir dans les contrées montagneuſes de la Perſe, devenir âgé de plus de 100 ans, changer de figure après un certain nombre d'années, &c.

Qu. LXXXV. جاموس *Dsjamous* eſt le nom arabe des bufles. De-là eſt dérivé le nom perſan كاوميش *Kaumîsch.* ديصا eſt nommé en arabe par les Chrétiens de *Moſul*, *Ans*, une chèvre.

Qu. XCI. المخ *El much*, la moëlle des os. Le mot *Algomm* n'eſt pas connu des Arabes. On nommoit à *Báſra* la gomme, *Semgk*, سمغ عربي *Semgk árabi*, la gomme qui vient de la province de *Nedsjed*. On la tient pour la meilleure. سمغ يمني *Semgk yemani* vient de *Maskát*. سمغ عجمي *Semgk ádsjemi* de Perſe.

Mais lorsqu'un *Schech* parmi les *Bedouins*, dit à un autre d'un air sérieux : Ton bonnet (ou turban) est sale; arrange mieux ton bonnet ; ton bonnet est de travers, &c. l'offensé croit, comme le pensent les gens d'honneur en Europe, qui s'égorgent pour une parole échappée sans dessein, qu'il est obligé d'attenter à la vie non-seulement de l'offenseur, mais encore de tous les mâles de sa famille. J'appris sur ce sujet à *Basra* l'histoire suivante. Elle est arrivée il y a dix ou douze ans aux environs de cette ville. Un homme distingué dans la tribu de *Montefidsj* avoit marié sa fille à un Arabe de *Korne*. Peu de temps après les noces, un autre Arabe, né de même dans une tribu subordonnée à celle de *Montefidsj*, lui demanda ironiquement, dans un café, s'il étoit le père de la jeune & belle femme de N. N. Celui-ci crut qu'on regardoit l'honneur de sa fille comme équivoque, & quitta sur le champ la compagnie pour aller la poignarder. A son retour il vit que l'agresseur s'étoit déjà enfui. Dès-lors il ne respira que vengeance ; il se donna long-temps des peines inutiles pour rencontrer son adversaire ; en attendant, il tua plusieurs parens de

---

plu à cet exercice, ni que tous les Arabes eussent voulu s'y faire employer : la plupart sans doute quitteroient une société dans laquelle on parleroit, ou l'on agiroit indécemment. Dans quelques tribus entre *Básra* & *Háleb*, l'impolitesse dont je parle est si choquante, que celui à qui elle échappe une fois, sert pour toujours de jeu & de risée aux autres : on assure même qu'un des *Bellûdsjes*, sur les frontières de Perse, fut contraint de quitter sa tribu par cette seule raison. Mais en voilà suffisamment sur un sujet qui ne valoit pas une si longue remarque.

son ennemi, & n'épargna ni ses domestiques ni ses bestiaux. L'agresseur prévoyant sa ruine, & ne voyant aucun moyen de la prévenir, offrit une grosse somme au chef des janissaires, gouverneur de *Korne*, s'il vouloit faire arrêter son adversaire & lui ôter la vie. L'Aga le fit venir & lui ordonna de se réconcilier: il n'y voulut point entendre, & persistoit à vouloir la mort de son ennemi. L'Aga le menaça de le faire périr lui-même, & voulut, pour l'effrayer, qu'on préparât son supplice. Mais comme la mort ne le touchoit pas tant que l'affront qu'il avoit reçu & la perte de sa fille; le gouverneur, de concert avec quelques personnes distinguées, résolut de procurer à un homme si plein d'honneur toute la satisfaction possible. On décida donc, que l'agresseur donneroit sa fille à l'offensé avec une dot fixée en argent, en chevaux & en armes. Alors celui-ci cessa de poursuivre sa vengeance; cependant le beau-pere n'osa jamais paroître devant son gendre.



connu à *Básra.* طير الحرام *Thær el haram* eſt le nom de tout oiſeau que l'on n'oſe manger ſelon la loi. Je me ſuis informé chez les Juifs de *Maskát*, *Bagdad* & *Háleb* des noms hébreux d'oiſeaux dont M. *Michaëlis* parle dans cette queſtion; mais perſonne n'a eu la patience de m'en donner des éclairciſſemens. Il me ſemble qu'ils s'embarraſſent fort peu du nom des oiſeaux défendus par leur loi, ſe bornant à ne manger que ceux qu'ils ſavent leur être permis.

M. *Forskâl* fit un extrait des queſtions de M. *Michaëlis*, & y marqua à côté, auſſi-bien que ſur des feuilles détachées, ſes obſervations & annotations, qui feront, j'eſpère, plaiſir aux ſavans. Je vais les joindre ici, en ajoutant que les remarques où il a mis *Saadias*, ſont tirées d'un commentaire arabe du *Pentateuque* écrit en lettres hébraïques. *Muri* eſt le nom d'un Juif de *Mokha*, chez qui il vit le ſuſdit manuſcrit, & duquel il reçut de vive voix diverſes explications.

Qu. I. סוף *Planta aquatica*, ar. ديس

Qu. VIII. תחש جلد دارش *Saadias*, *Karaitis in Káhira* دارش.. دارج *Golio eſt nomen Perſicum corii nigro colore tincti.*

Qu. XV. זונין *referente Judæo*, مسكرة *in Jemen.*

Qu. XVIII. *Lignum pro corrigenda aqua ſalſa. Targ.*

Jonath. arbor aquatica, amarissimo flore magno roseo, nomine Ch. הרדופני *Karaïtis in Kähira traditio fuisse* دفلة *Nerium Oleander.*

Qu. XXII. Je demandai au Patriarche grec & à son Archevêque ou Métropolitain *à Kähira*, la signification du mot Πάπυρος dont, suivant la traduction des LXX, la mère de Moïse fit un coffre quand elle l'exposa sur le *Nil*, comme aussi de l'insecte σκνίφες, qui étoit une des plaies d'Egypte ; mais je n'en eus aucune réponse satisfaisante. Ils croyoient que σκνίφες étoit une espéce de petits moucherons, dont la piquûre est très-sensible (*). On en trouve une grande quantité dans les Jardins de *Kähira*. Un marchand qui étoit présent dit que le même insecte se nommoit en Arabe *Namûs sakîti*, & un autre le nommoit *Dubâb el kelb*, ou mouche à chien.

Qu. XXIII. שורק est la branche (*stipes*) coupée & plantée, [une bouture].

Qu. XXV. عفار *reperitur circa Taæs.* Muri.

Qu. XXVIII. שאת شامة (à سوم) *nævus niger. Gol.* ספחת عارضة *non nisi ex versione biblicâ Golio nota vox.* בהרת بقعة *color geminus ex albo & nigro. Gol.* [*i. e. macula*]. *Lev.* 13. 6. מספחת عارضة *v.* 18.

* *Voyez* Exod. *c.* 8. *v.* 17.

si fort à l'humanité, que je n'aurois point ajouté foi à ces récits, si je n'avois moi-même vu & connu des Arabes impliqués dans une de ces guerres de famille. Un homme de distinction à *Loheia*, qui nous voyoit souvent, portoit continuellement, outre l'arme ordinaire des Arabes (qui est un couteau large, pointu & attaché par-devant) une petite lance qu'il tenoit à la main, sans la quitter même quand il étoit avec ses amis. Comme nous n'étions pas accoutumés à voir cette arme aux autres Arabes, & que nous nous informions de cette singularité, il nous raconta que depuis quelques années, on avoit tué un homme de sa famille, & qu'alors elle avoit résolu de se venger ou sur le meurtrier, ou sur un de ses proches. Un de ses ennemis, celui même qu'il craignoit le plus, étoit dans la ville: il étoit armé d'une semblable lance, lorsqu'il le rencontra un jour chez nous: ils auroient sur l'heure pu vuider leur querelle; mais ils ne se dirent pas le mot, bien loin d'en venir aux voies de fait. Notre ami nous assura ensuite, que s'il rencontroit son ennemi en rase campagne, il seroit forcé à se battre; mais il avoua en même-temps, qu'il en fuyoit l'occasion; & la crainte d'être attaqué à l'improviste, le privoit du sommeil. La veille de notre arrivée à *Mauschid*, petit bourg situé entre *Beit el fakih* & *Mokha*, deux Arabes, engagés dans une de ces guerres de famille, s'étoient rencontrés & battus dans

faction; mais qu'il ne passe point les bornes de la modération, en mettant à mort l'assassin d'une manière trop cruelle, ou en vengeant le sang de son ami sur une autre personne que sur celle qui l'a tué.

les

les champs, n'ayant qu'un gros bâton pour armes ; & la famille du premier meurtrier y remporta une seconde victoire. Après le bombardement de la ville de *Mokha* par les François, la paix étant conclue, un capitaine de vaisseau, au service de cette nation, fut poignardé assis & dormant à sa porte, par un soldat Arabe, parce que, durant le siége, un de ses parens avoit été tué par une bombe *. Pour moi je ne crois point que cette sorte de vengeance soit permise indistinctement à tous ceux dont on a tué un parent ; je suis persuadé au contraire qu'il n'y a que certaines familles, qui, dans une affaire d'honneur, aient la permission de s'entr'égorger ; autrement il n'y auroit pas dans le *Tehâma* cette sûreté que les étrangers y trouvent.

Parmi les Bédouins qui sont dans la partie orientale de l'Arabie, chaque famille cherche aussi à se faire justice par ses mains, si elle ne peut se réconcilier avec celle du meurtrier. Lorsque les deux partis appartiennent à deux tribus considérables, il en résulte quelquefois une guerre formelle ; s'ils sont de deux petites tribus

---

* Il paroît que les Arabes, sur la côte opposée d'Afrique, croient aussi être tenus de venger le meurtre de leurs parens. *Voyez le Voyage d'Abyssinie, du R. P. Jérôme Lobo, p.* 17. Le Capit. Hamilton vit à *Mokha*, en 1716, qu'un meurtrier, qui, en même temps, étoit un voleur, fut livré à la famille de celui qui avoit été tué. Mahomet lui-même livra une femme homicide aux parens de l'assassiné. Suivant les relations des Voyageurs, cette coutume s'observe encore chez les *Schiites* en *Perse*, & chez les *Chrétiens* en *Habbesch*. *Hamilton's account of the East Indies.* Voyage d'Abyssinie. Allgemeine Weltthistorie der neuern Zeitent, tom. I, §. 115.

qui dépendent d'une autre plus puissante, ou plutôt qui aient fait avec elle une alliance offensive & défensive; alors la vengeance se poursuit, sans qu'elle altère la paix publique. Enfin, s'ils sont soumis à un *Schech*, & par-là réputés être d'une même famille, les autres tâchent d'appaiser les offensés & de punir le meurtrier.

Les diverses tribus maritimes en *Omân*, & sur les bords du golfe persique, ont aussi entr'elles de ces divisions, & le parti le plus foible y est encore plus malheureux; car plusieurs familles ne se soutenant que par le transport du café d'*Yemen* dans le golfe persique, ou par la pêche des perles, ce qui leur donne de fréquentes occasions de se rencontrer & de se battre, plusieurs tribus ont été forcées par-là d'abandonner leur métier, & sont tombées dans la misère & dans l'oubli.



CHAPITRE VIII.

Des marques de Virginité.

QUAND un Mahométan épouſe une fille, & qu'il met pour clauſe dans ſon contrat de mariage, qu'elle doit être vierge, il cherche quelquefois à s'en aſſurer par les marques: en cas que ces preuves manquent, comme la famille de la jeune femme doit s'attendre à la voir renvoyée, le père prend toutes les précautions poſſibles pour ſe juſtifier, & alléguer un accident imprévu & qui ne bleſſe en rien l'innocence, qui a fait perdre à ſa fille les ſignes de la virginité. On me dit à ce ſujet dans *Háleb*, qu'un Arabe avoit fait dreſſer par le Cadi un acte, ſigné par des témoins, portant que ſa fille, étant tombée d'un chameau, avoit eſſuyé ce dommage.

On raconte que les Arabes qui campent entre *Basra* & *Háleb*, ſe font ſéparer de leurs femmes dès qu'ils ne trouvent pas chez elles ce ſigne de leur innocence: mais on n'eſt nulle part plus jaloux ſur ce point, que dans les montagnes d'*Yemen*; car un homme s'y croit tellement déshonoré par ſon mariage avec une fille dont l'état paroît équivoque, qu'il renvoie ſa femme à l'inſtant, & contraint le père à lui rendre ce qu'il a payé pour ſa fille, ou plutôt la dot qu'il a payée pour elle. Quelques-uns même, s'il en faut croire les rapports, ont pouſſé la fureur juſqu'à tuer leurs femmes. Cependant cette cruauté n'a jamais été

autorifée par le magiftrat ; mais comme on n'ouvre point les corps morts parmi les Arabes, & qu'en cas de meurtre ils ne font pas des perquifitions fi exactes qu'on le pratique chez les Européens, ils ne fauroient même découvrir fi le mari n'a point ôté la vie à fa femme en l'étouffant.

Les habitans des villes qui font plus civilifés, trouveroient ridicule qu'un homme voulût déshonorer fon époufe, & toute fa famille, pour une pareille bagatelle. Quand ils ne trouvent pas les affurances qu'ils cherchent, ils en avertiffent ordinairement le beau-père ; & celui-ci tâche d'appaifer le gendre par quelque fomme d'argent, ou s'engage à la reprendre quelque temps après, fans exiger de douaire. Auffi arrive-t-il fi rarement aux Arabes des villes de renvoyer leurs femmes immédiatement après la noce, qu'on ne s'en rappeloit à *Basra* qu'un feul exemple; encore ne s'agiffoit-il que d'un homme du commun *.

* Dans les provinces méridionales de la Pologne & en Ruffie, le mari compte auffi fur cette preuve de virginité, & on y joue peut-être plus de farces à ce fujet qu'en Arabie. Pendant que j'étois à *Kamieniec*, on envoya à mon hôte, après la noce, une affiette de confitures, fur lefquelles il y avoit un petit morceau de ruban rouge, pour marquer que le mari avoit trouvé ce qu'il demandoit. (Queft. de Mich. 56.) Monfieur *Forskål*, pour répondre à cette queftion, obferve ce qui fuit : « Dans l'*Yemen* on fe plaint rarement en juftice
» du manque de ces prétendus fignes de virginité. La plainte doit y être portée
» dans les deux ou trois premiers jours du mariage; plus tard on ne la reçoit
» plus : mais nulle femme n'y eft mife à mort faute de ces preuves, comme du
» temps de Moïse. Le mari peut fe faire féparer de fa femme, en lui payant

Les Mahométans ne parlent pas volontiers de ce qui concerne les femmes ; cependant après avoir fréquenté long-temps quelques-uns d'eux, j'ai fait tomber la converſation ſur ce chapitre, & j'ai remarqué que les Arabes ſenſés ne font pas grand cas de cette preuve, parce qu'ils ſavent combien les femmes ſont habiles à imiter la nature. Ils prétendent auſſi avoir obſervé que la conformation du corps refuſe ce ſigne à quelques filles, & que d'autres l'ont perdu par quelque accident qui n'influe point ſur les mœurs. Enfin ils n'ignorent point le tort que le ſexe ſe fait à cet égard, en ſe procurant des ſenſations par artifice. Quelquefois le mari même ne ſouhaiteroit pas qu'on cherchât ces preuves d'après la première nuit de ſes noces. Il ſavent, par expérience, qu'il y a des filles, ſur-tout parmi les eſclaves de la contrée de *Sennar*, dont il ſeroit difficile de les obtenir d'abord : en ſorte que ce défaut ne ſeroit alors qu'une marque de foibleſſe chez l'homme, & nullement de libertinage chez la femme : le mari

---

» la ſomme que porte le contrat de mariage. S'il ſe conduit mal à l'égard de ſa » femme, elle peut auſſi le faire punir, & demander la ſéparation : alors le » père demeure chargé des enfans. Dans certaines familles, la virginité ſe perd » ſans effuſion de ſang ; les filles qui en ſont, ont, à cet égard, des atteſtations » en bonne forme données par leurs ancêtres. De celles-ci on ne demande pas » ces marques ; mais on exige toujours *arctam vulvam* ».

» M. *Forskål* dit ailleurs, comme l'ayant appris des *Karaïtes*, peut-être de » ceux de *Kâbira*, que ſi le ſang qui doit être un ſigne de virginité, devient » verd après que l'on y a exprimé du jus de limon, il eſt naturel & fait preuve : » mais que tout autre ſang devient noir par cette expérience ».

devroit même ſe féliciter, ſi alors elle employoit quelque ruſe à cacher ſa foibleſſe. Il y a, au reſte, des exemples par leſquels on prétend prouver que de jeunes gens, ſoit par pudeur, ſoit par imagination, ſe ſont trouvés inhabiles les premiers jours de leurs noces. C'eſt alors que le mari doit alléguer pour ſon excuſe, qu'il eſt *Marbûd*, c'eſt-à-dire, qu'on lui a noué l'aiguillette; car ils ſont perſuadés qu'une autre femme qui a eſpéré de l'épouſer, a le pouvoir de le rendre impuiſſant par quelque charme ſecret. Les Chrétiens d'orient m'ont fait mille contes à ce ſujet. Cet accident rend la jeune femme fort triſte, parce qu'elle craint d'être malheureuſe toute ſa vie, & de n'avoir point d'enfans. Quand la mère eſt convaincue de l'innocence de ſa fille, elle force quelquefois le gendre à ſon devoir, afin que ſa femme puiſſe produire le ſigne de ſa chaſteté; ce qui, d'ordinaire, inſpire de la crainte au mari, & le rend moins entreprenant: à la fin, on a recours aux médecins, aux moines ou à de vieilles femmes. Le médecin anglois de *Háleb*, que les Chrétiens du lieu conſultent beaucoup, cherchoit toujours dans ces occaſions à faire gagner du temps à ces pauvres maris, pour diſſiper leur imagination; cependant il falloit abſolument qu'il donnât quelques remédes, faute de quoi on croyoit qu'il étoit impoſſible de guérir. A *Káhira*, mon maître de langue, qui étoit Maronite ou Catholique romain du mont *Liban*, s'adreſſa, en pareille néceſſité, à un moine, qui, après quelques cérémonies préliminaires, dit la meſſe, & lut quelque formule ſur lui pour diſſiper le charme. Les vieilles matrônes, dans ces occaſions, font auſſi des eſſais,

mais qui demandent du temps ; & quand le mari s'eſt trouvé enfin en état de vigueur, la femme va remercier le médecin, le moine, ou la vieille qui, à ce qu'elle croit, ont délivré ſon mari de *Marbûd*.

Les Mahométans d'*Yemen* & des *Indes* diſent qu'il ſeroit très-indécent qu'un homme ſe fît montrer le linge ; que ce n'étoit qu'un objet de la curioſité des femmes, & ſur-tout des plus proches parentes du mari : qu'ils ne pouvoient croire quelqu'un aſſez fol pour le conſerver, & que chez eux on lavoit ces draps, pour s'en ſervir enſuite comme de tout autre linge. Un Juif m'aſſura que la même choſe ſe pratiquoit chez les Juifs & les Mahométans de *Maskát* ; & un Chrétien me proteſta que ceux de ſa croyance, auſſi-bien que les Mahométans d'*Háleb*, ne penſoient pas autrement. Mais on me dit à *Basra*, que, dans ce pays, quelques femmes du peuple conſervoient ce ſigne de leur pureté, pour ſe juſtifier auprès de leurs parens, au cas qu'un mari fût aſſez impudent pour vouloir rendre douteuſe la ſageſſe de leur conduite avant leur mariage. J'appris encore, à cette occaſion, que le mari n'avoit pas le droit de tuer ſa femme, même pour cauſe d'adultère : mais que le père, le frère, ou quelque autre parent pouvoit lui ôter la vie impunément, ou, tout au plus, en payant une petite amende, ſe fondant ſur ce que, par ſa mauvaiſe conduite, elle avoit déshonoré leur famille, & qu'après cette ſatisfaction perſonne n'oſoit leur en faire le moindre reproche. On s'en rappeloit quelques exemples qu'on avoit vus à *Basra* & à *Bagdad*. Dans cette dernière ville, un riche marchand ayant ſurpris un jeune

homme avec ſa parente, non-ſeulement la maſſacra ſur le champ, mais fit ſi bien par témoins & par argent, que le jeune homme, quoique fils d'un bourgeois notable, fut pendu la même nuit par ordre de la Juſtice. Pour prouver qu'un Mahométan n'oſe pas tuer ſa femme, on me raconta à *Káhira* qu'un riche ſeigneur qui avoit poignardé la ſienne, fut pourſuivi pour ce crime par les parens de la femme & par la Juſtice, juſqu'à ce qu'il fût entièrement ruiné.



CHAPITRE IX.

De la propreté des Arabes.

Les Mahométans obſervent, à l'égard de leurs perſonnes, une bien plus grande propreté que les Européens. Non-ſeulement ils ſe lavent, ſe baignent fort ſouvent & ſe tiennent les ongles très-courts; mais ils ſe coupent les poils des oreilles & du nez avec des ciſeaux, ſe raſent ſous les aiſſelles, & s'épilent les autres parties avec une pâte, afin qu'il ne puiſſe leur demeurer aucune impureté ſur le corps. Ils marquent du mépris pour tous ceux qui exercent un métier ſale & une profeſſion mal-propre ; tels ſont les valets des bains, ceux qui appliquent les ventouſes, les bouchers, les barbiers, &c : ces derniers, parce qu'ils nétoient la tête du premier venu, & encore plus parce qu'ils circonciſent les enfans. Dans cette opération, on tire le prépuce qu'on ſerre avec une pincette; le barbier eſt quelquefois obligé de ſouffler avec la bouche dans l'orifice, & il arrive alors que le pauvre enfant, par la crainte de la douleur, laiſſe échapper quelques gouttes d'urine. Cependant on n'exclut pas ces gens-là de toute ſociété, on ne mépriſe que leur profeſſion. Je n'ai pas remarqué non plus que les Mahométans s'imaginent être ſi ſouillés pour avoir touché une charogne, qu'ils ſe croient obligés de ſe ſéparer pour quelques jours de toute ſociété *. Mais quand quelqu'un a touché une

* XCV^e queſt. de M. Michaëlis. Les Mahométanes qui ont les incom-

bête morte ou un cadavre, il se lave; & quand, après cette purification, on n'apperçoit ou on ne sent rien d'impur, personne s'avise de l'éviter *.

---

modités de leur sexe n'osent faire leurs prières accoutumées, c'est-à-dire, les *Hanefites* pendant dix jours, & les *Schafeites* pendant quinze, par le principe qu'il faut être pur quand on paroît devant Dieu. Les payennes des Indes n'osent toucher personne pendant ce temps; & tant que cette infirmité dure, elles sont recluses dans un coin, où on leur porte ce qui leur est nécessaire.

* M. *Forskål* a fait là-dessus l'observation suivante: « Quand quelqu'un » touche avec la main séche un cadavre sec, il ne se souille pas; mais quand » il y a de l'humidité à la main ou au cadavre, il est souillé: cependant dès » qu'on se lave, on est purifié. Quand un Mahométan touche la charogne d'un » chien ou d'un cochon, il est obligé de se laver sept fois; comme il ne se » servira point d'un vase où un chien a bu, sans qu'il ait été rincé sept fois.



CHAPITRE X.

De la conduite des Mahométans envers ceux d'une autre religion.

LES ARABES font plus de politeſſe aux étrangers que les Turcs. Les Européens peuvent preſque s'attendre, dans l'*Yemen*, dans l'*Omán* & en *Perſe*, aux mêmes politeſſes que nous ferions aux Mahométans, s'ils venoient en Europe ; & ſi l'on y voit quelquefois des gens qui leur manquent à cet égard, peut-être y trouvera-t-on auſſi des voyageurs Européens qui en ſont la cauſe, par la vanité de s'eſtimer beaucoup, & de mépriſer les Mahométans, & qui ne veulent ni apprendre ni ſuivre les mœurs du pays. Puiſque dans toutes les villes où j'ai vu des marchands Européens, les Mahométans en exigent une douane plus modérée que des ſujets mêmes, on a lieu de croire que ceux au moins qui ont part au gouvernement de ces lieux recherchent auſſi, en d'autres occaſions, l'amitié des Européens.

Mais pour ce qui concerne les Turcs, je crois avoir remarqué, chez la plupart de ceux que j'ai eu occaſion de connoître, qu'ils haïſſent les Européens ; ſans doute parce qu'ils ſe rappellent les guerres ſanglantes qu'ils ont ſoutenues contre eux. Le nom de Turc ne ſauroit faire autant de peur à nos enfans, que celui d'Européen en cauſe à leur jeuneſſe. Ceux même qui ſervent les Européens regardent leurs maîtres plutôt comme des gens qui ſont ſous leur protection, que comme leurs bienfaiteurs ; ils ſont

méprisés par leurs compatriotes, de ce qu'ils se sont avilis jusqu'à manger le pain des Européens; & à Constantinople on leur donne le sobriquet de gardeurs de cochons. Les Européens sont sur-tout très-détestés à *Damiât* & à *Damásk*, & ne sont guère mieux traités par la populace de *Káhira*. Mais en Arabie & en Perse, où jamais on n'a eu la guerre avec les Européens, le peuple les traite avec beaucoup plus de civilité.

De même les Chrétiens orientaux ne sont pas également bien accueillis des Mahométans. Les Arméniens & les Géorgiens paroissent se trouver assez contens en Perse. Quelquefois ils sont maltraités par la populace, & les Mahométans ne les recherchent pas les premiers. Mais ils peuvent parvenir aux grades supérieurs dans le militaire, sans qu'on les oblige à changer de religion. J'ai même connu à *Schiras*, un *Khân* qui étoit Chrétien de Géorgie, & un capitaine d'artillerie qui étoit Arménien. J'ai aussi vu dans une petite armée de *Wekîl Kerîm Khâm*, quelques bas-officiers Géorgiens, qui étoient Chrétiens. Les Turcs, au contraire, se fient si peu aux Chrétiens, ou les méprisent tellement, qu'ils ne veulent pas seulement les recevoir pour soldats dans l'armée du Sultan. En comparaison de la conduite des autres Mahométans envers les Chrétiens, les Turcs ont, pour ceux-ci, une grossièreté offensante, quand ils sont leurs compatriotes. Les Arabes les nomment *Nassâra* ou *Nusrâni*. Comme ils ne parviennent chez eux à aucune place honorable, & que les plus distingués des Chrétiens qui habitent parmi eux, sont des marchands; on appelle en Égypte tout homme qui est bien mis,

Chauâdsje ou *Basargân*, c'est-à-dire, négociant ; ceux qu'ils croient artisans & non pas marchands, ils les nomment *Moallim*, ou maîtres. Comme je voyageois en habit de Chrétien d'orient, & que, sans vouloir passer pour n'être pas Européen, je prenois un nom oriental, on me nommoit en Égypte, dans l'*Hegiâs* & dans l'*Yemen*, *Chauâdsje Abdállah*. En Perse on nomme les Chrétiens & les Mahométans *Aga*; le titre qu'on m'y donnoit étoit donc *Abdállah Aga*, c'est-à-dire, Monsieur *Abdállah*. On me faisoit le même honneur à *Maskát*, *Basra* & *Bagdad*. Mais en Syrie on ne nomme les marchands chrétiens que *Maallim*, & je n'y étois, par conséquent, qualifié que du nom de *Maître*. En Natolie, où la langue turque est dominante, on diroit que toute politesse, des Mahométans à l'égard des Chrétiens, est bannie, car les Turcs y appellent les Chrétiens d'orient, *Dsjaurler*, ou infidèles ; nom si méprisable parmi eux, que, dans leur colère, ils le donnent aux chevaux & à d'autres animaux. Le voiturier qui m'avoit loué des chevaux pour le voyage d'*Hâleb* à *Kónie*, & que je pouvois regarder comme un homme à mon service, me traitoit de *Dsjaur*. Je lui insinuai d'abord que je n'étois pas un *Dsjaur*, mais un Européen, qu'on nommoit en Turquie, en Arabie & en Perse, un *Franc*, & j'obtins par-là qu'il m'appelât désormais *Franc*, ou *Abdállah*.

Puisque les Turcs donnent aux Chrétiens du pays un nom si injurieux, on s'imaginera facilement que le reste de leurs procédés ne sera pas plus poli envers eux. Non-seulement ils les obligent à porter une certaine marque, par laquelle ils puissent les distin-

guer & leur faire payer la capitation ou *Charadsj* (car les orientaux n'ont point de rôles de capitation) ; mais encore ils exigent quelquefois à Conſtantinople, des Chrétiens qui paſſent, de balayer la rue, d'emporter les boues, ou de leur donner de l'argent pour en être exemptés *. Il y a toute apparence que le gouvernement n'approuve pas cette avanie ; mais comme ces Chrétiens, ſujets du Sultan, n'oſent accuſer un Mahométan pour une pareille bagatelle, il ſe trouve toujours, parmi les janiſſaires, ou parmi les autres Turcs, des gens aſſez impudens pour l'exiger. Dans les fêtes publiques, comme à la naiſſance d'un Prince ou d'une Princeſſe, ces inſolences ſont le plus à redouter; & alors les Juifs & les Chrétiens ne peuvent rien faire de mieux que de ne point paroître dans les rues ces jours-là. Entre pluſieurs

---

* Il paroît que lorſque les Grecs étoient maîtres de Conſtantinople, ils ne traitoient pas non plus avec trop de politeſſe les Juifs qui y vivoient ſous leur domination : *V. Itiner. Benjam. Tudelenſis*, p. 31. » Les Juifs ne demeurent » pas dans la ville même, car ils en ſont ſéparés par un bras de mer, & renfermés entre celui-là & un autre bras de la mer de Sainte Sophie : il ne leur » eſt permis d'entrer dans la ville que pour affaire ou pour le commerce. Aucun » n'oſe aller à cheval que le médecin Impérial, Salomon d'Egypte, qui adoucit » de ſon mieux leur dure captivité ; ils ſont haïs en ville de tous les Grecs, » qui n'ont aucun égard à leur bon ou mauvais caractère ». Les médecins des Pachas, dans les diverſes provinces de l'Empire Ottoman, ſont preſque tous Grecs aujourd'hui, & ils rendent ſouvent aux frères de leur communion d'auſſi importans ſervices que le *Salomon*, cité par *Benjami*, nait pu en rendre aux Juifs.

faits dont j'ai été témoin, & qui montrent l'orgueilleux mépris dont les Turcs accablent les Chrétiens d'orient, je n'en veux rapporter qu'un ſeul. Nous rencontrâmes un Turc dans l'Aſie mineure, au milieu du grand chemin; comme il vouloit monter à cheval, il força un marchand grec de notre caravane, qui ne le connoiſſoit pas, de deſcendre pour lui tenir l'étrier. Un Arabe rougiroit d'une pareille action; du moins un *Schech*, qui nous avoit loué dix-ſept chameaux, m'a-t-il permis pluſieurs fois de monter ſur ſon dos pour me mettre ſur mon chameau. Les Mahométans d'Égypte, ſur-tout ceux qui ſont Turcs d'origine, ou qui ont reçu une éducation ſemblable à celle des Turcs, témoignent auſſi beaucoup de hauteur à l'égard des Chrétiens. Ceux-ci ne ſauroient, à la vérité, ſe plaindre de ce qu'il leur eſt défendu d'aller à cheval dans les rues de *Káhira;* car les ânes y ſont très-beaux, & y ſervent de monture à la plupart des Mahométans, & aux femmes les plus diſtinguées du pays. Mais les Juifs & les Chrétiens, qui, peut-être par crainte ou par reſpect, mettoient au commencement pied à terre quand un Mahométan, ſuivi d'un grand train à cheval, les rencontroit, ſont aujourd'hui contraints de rendre ce devoir à plus de trente des principaux de la ville. Quand ceux-ci paroiſſent en public, ils envoient toujours devant eux un domeſtique pour avertir les Juifs & les Chrétiens, & même les Européens qu'ils rencontrent, de deſcendre au plus vîte de leurs ânes, & il a le pouvoir de les y forcer avec un gros bâton, qu'il porte toujours à la main *.

* Quelques Anglois qui ont été à Batavia, & que j'ai vu dans l'Inde, m'ont

Je n'ai pas connu assez de Chrétiens orientaux, pour que j'ose entreprendre de tracer ici leur caractère; mais je pense qu'ils doivent le plus souvent s'en prendre à eux-mêmes, s'ils sont maltraités par les Turcs. La plupart du moins des petits marchands grecs que j'ai vus dans l'Asie mineure, m'ont paru flatteurs & babillards, sorte de gens qui déplaît toujours à une nation fière & sérieuse. Je les ai vus s'empresser à l'envi pour tenir l'étrier aux gens de distinction, & même à leurs *Katerdsjis*, c'est-à-dire, à leurs loueurs de chevaux ou de mulets. Ils se familiarisoient si fort avec ces *Katerdsjîs*, qu'un d'eux osoit exiger de son marchand qu'il lui gratât le dos. Un domestique Turc qui servoit deux Grecs, nommoit l'un de ses maîtrés Dsjaurler ou Christophelo, & l'autre Papas Ugli; & ils l'appeloient *Bekîr* Aga, M. Bekîr. En présence des Turcs, ils se nommoient eux-mêmes *Dsjaurler*, ou infidèles; & ils donnoient aux Mahométans les titres d'*Aga*, de *Baschâm*, d'*Effendüm*, de *Sultanüm*, d'*Hadsji*, &c. Étoient-ils seuls, ils se montroient d'une fierté insupportable; *Kafr* & *Köpek* étoient les moindres injures qu'ils prodiguoient aux Turcs absens. Pour les Arméniens que j'ai vus, ils étoient, pour la plupart, graves & sincères; ils agissoient avec une cer-

assuré qu'à *Batavia* les *Edle Heeren* contraignent non-seulement les Indiens, mais tous les Européens qu'ils rencontrent, à descendre de cheval, ou de carrosse, pour leur rendre le respect qui leur est dû. Si, étant en Égypte, j'eusse su cette anecdote, je ne me serois pas tant scandalisé de voir les *Edle Heeren* de Kâhira exiger les mêmes actes de respect des Juifs & des Chrétiens.

taine

taine dignité, & il me paroiſſoit que les Turcs les traitoient plus poliment que les Grecs. Ils s'entendoient, à la vérité, appeler infidèles ; mais ils ne le tournoient pas en plaiſanterie, & entre-eux ils ſe nommoient Chrétiens ; auſſi ai-je ſouvent entendu dire, que les Mahométans du commun les appeloient de ce nom.

Dans l'*Yemen* & à *Schirâs* les Juifs paroiſſent pour le moins auſſi mépriſés des Mahométans qu'ils le ſont des Chrétiens en Europe. Il y en a très-peu dans le royaume d'*Omân* ; j'ai parlé à leur *Schech*, ou chef, qui paroiſſoit fort content des Mahométans, & en portoit même l'habit. Il y en a beaucoup dans les villes de Turquie. Ils y exercent toutes ſortes de métiers, comme dans le reſte de l'orient ; &, à cet égard, ils y ont plus de liberté qu'en Europe, où les maîtriſes les empêchent de travailler à aucun métier. Mais comme, pour tirer d'eux la capitation, on les oblige de porter une marque, & qu'ils ſont bafoués par le commun des Turcs & des Chrétiens, ce ſont les plus lâches ſujets que le Sultan ait. Autant que j'ai pu le découvrir, les Arabes ne les nomment que *Jehûdi ;* mais le peuple Turc, & ſouvent les Chrétiens, à leur imitation, les appellent *Tſchefûd*, mot plus mépriſant encore que celui de *Dsjaur.* Quelques-uns d'eux ſont de gros marchands & banquiers, qui, pour leurs richeſſes, ſont conſidérés par le gouvernement turc, & trouvent quelquefois occaſion de venger le tort que l'on fait à leurs frères. Ceux d'orient ſe trouvent fort bien en Égypte ; ils s'y ſont rendus néceſſaires depuis pluſieurs années, ayant pris toutes les douanes à ferme, & obtenu par-là une grande autorité parmi les principaux de *Káira.*

Il n'eſt pas vrai que tous les Mahométans regardent comme impures les perſonnes d'une autre religion. Quoiqu'un Arabe qui n'avoit jamais vu d'Européens, de même que quelques eccléſiaſtiques hypocrites, ne vouluſſent pas manger avec moi, j'ai ſouvent mangé chez des *Sunnites*, & ils ont mangé chez moi. Mais les payens de différentes ſectes dans les Indes, ne mangent point enſemble (bien que les Bramânes ſoient leurs prêtres communs); encore moins mangent-ils avec les gens d'une autre religion. Les Perſans ne mangent du même plat, ni avec des Payens, ni avec des Juifs, ni avec des Chrétiens, pas même avec des *Sunnites*, quoique Mahométans: on ſait que les Juifs en font de même. Quand les *Sunnites* voient cette ſingulière coutume des Indiens, des Perſans & des Juifs, ils en concluent que ces nations regardent toutes les autres comme impures; & comme les Chrétiens ne font aucune difficulté de manger avec eux, c'eſt peut-être une des principales raiſons de la confiance qu'ils ont aux Chrétiens.



CHAPITRE XI.

De l'Hospitalité des Arabes.

De tout temps on a loué l'hospitalité des Arabes, & je crois que ceux d'aujourd'hui n'exercent pas moins cette vertu que leurs ancêtres. Quand quelqu'un est envoyé en ambassade à un *Scehck* distingué, ou à quelque autre Seigneur, il est défrayé suivant la coutume des orientaux, & entretenu pendant son séjour aux frais de la Puissance qui le reçoit; & à son départ il est encore honoré d'un présent. Un simple voyageur qui se rendroit chez un *Schech* considéré du désert, pourroit s'attendre au même accueil. Dans les villes il y a des *Caravanserais*, ou hôtelleries publiques, pour ceux qui voyagent. Il est vrai que dans ce pays, comme en Europe, si un étranger n'est pas connu, personne ne le priera d'entrer. Cependant on trouve dans quelques villages de *Tehâma* des maisons publiques, où les voyageurs peuvent être logés & nourris quelques jours sans payer, lorsqu'ils veulent se contenter de la chère qui s'y fait: elles sont fort fréquentées; nous avons nous-mêmes été pendant deux heures dans une de ces auberges dans le village de *Menejre* en allant de *Loheia* à *Beit el fakih*: on y mit à couvert mes domestiques, mes chameaux, mes ânes, & tout mon train. Le Schech ou Seigneur du village qui tenoit cette auberge, ne se contenta pas de nous venir voir, & de nous faire donner mieux à manger qu'aux autres, il nous pria encore

d'y passer la nuit. Je fis un autre voyage de *Beit el fakíh* à *Tahâte*, accompagné d'un *Fakîh*, c'est-à-dire, d'un lettré d'Arabie; je savois que le *Schech* du village avoit aussi une de ces hôtelleries franches; mais je ne voulus pas lui être à charge: je me logeai avec cet ami qui m'accompagnoit, dans une autre maison où l'on payoit. Quoique mon *Fakîh* ne connût point le *Schech*, il lui rendit ses devoirs en qualité d'étranger: à peine fut-il revenu, que le *Schech* vint lui-même nous prier de loger chez lui. Mais notre dessein étant de voir le lieu, & de ne pas changer de gîte pour une seule nuit, le *Schech* nous envoya un bon souper, qui vint très-à-propos pour suppléer à ce qui manquoit dans un rèduit où je n'aurois eu que le frugal repas que ces Arabes pouvoient donner. Peut-être, qu'avant moi, il n'y avoit jamais eu d'Européen dans ces deux villages. Quoi qu'il en soit, la manière dont je fus reçu prouve, à ce qu'il me semble, que les Arabes ne sont pas moins hospitaliers aujourd'hui qu'ils l'étoient autrefois, & qu'ils le sont autant envers les Chrétiens, qu'envers ceux de leur croyance.

Quand les Arabes sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux, qu'ils soient Chrétiens ou Mahométans, grands ou petits. Dans les caravanes j'ai souvent vu, avec plaisir, qu'un muletier pressoit les passans de partager son repas avec lui; & quoique la plupart s'en excusassent poliment, il donnoit, d'un air content, de son pain & des dattes qu'il avoit à ceux qui vouloient les accepter; & je ne fus pas peu surpris lorsque je vis en Turquie que de riches Turcs se retiroient dans

un coin, pour n'être pas obligés d'inviter ceux qui pourroient les trouver à table *.

On prétend que lorſqu'un chef ou *Schech* des *Bédouins* mange du pain avec les voyageurs, ils peuvent être aſſurés qu'il les protégera de ſon mieux. Ils agiſſent donc avec prudence lorſqu'ils font, de bonne heure, amitié avec leurs conducteurs par ce moyen. Mais il y a lieu de douter que les Arabes des villes, ou les Turcs en général, ſe croyent obligés envers un étranger de ce qu'ils ont mangé ſon pain.

---

* Le Docteur *Shaw* obſerve, dans la préface de ſes voyages, que les Arabes font annoncer à haute voix qu'ils vont prendre leur repas, & que ceux qui voudront, viennent y participer; c'eſt ce que je n'ai entendu en aucun lieu. Peut-être que cela ſe fait chez les grands *Schechs* du déſert. Ils n'ont ni cloches, ni trompettes pour avertir de l'heure où l'on ſe doit mettre à table. Mais quand toute une compagnie d'Arabes, qui accompagne un voyageur européen, mange de ſa cuiſine, comme ils ont coutume de manger à la table de leur grand *Schech*; il peut arriver qu'elle faſſe à l'étranger le même honneur qu'à leur chef, & qu'elle invite au repas & à cri public tous les Arabes du voiſinage.

Jean Wilde a auſſi trouvé en Turquie quelques maiſons où les voyageurs reçoivent *gratis*, pendant trois jours, le couvert & la nourriture; il nomme ces endroits publics *Imareth*. Voyez ſes Voyages, page 190. Dans l'*Yemen* on leur donne le nom de *Menſale*. منزله Dans les Mélanges de Littérature, par Cardonne, Tome I, pages 149, 163, il y a des exemples de l'hoſpitalité des anciens Arabes.



CHAPITRE XII.

De la manière de ſaluer chez les Arabes.

QUAND les Arabes ſe ſaluent, c'eſt ordinairement en ces termes : *Sâlam aleikum*, la paix ſoit avec vous ; en diſant ces paroles, ils portent la main droite ſur le cœur. La réponſe eſt : *Aleikum eſſalâm*, avec vous ſoit la paix. Les gens âgés y joignent volontiers : *& la miſéricorde & la bénédiction de Dieu.* Les Mahométans d'Égypte & de Syrie ne ſaluent jamais un Chrétien de cette manière ; ils ſe contentent de leur dire : *Sebac el chair*, bon jour ; ou *Sáhheb ſalamât*, ami, comment te portes-tu ? Les Arabes de l'Yemen, qui ne voient que rarement des Chrétiens, ne ſont pas aſſez zélés pour ne pas leur donner quelquefois le *Salâm aleikum.* Les gens du commun, & ſur-tout les ſoldats dans les montagnes de l'Yemen, diſent aux perſonnes qu'ils rencontrent : يوم النور *Jaum el nûr*, jour de la lumière ; les autres répondent : يوم القبور *Jaum elkbûr*, jour des tombeaux *.

* Nous avons mis dans le texte, après cette ſalutation, le vrai ſens qu'elle renferme, & que l'Auteur avouoit n'avoir pas pu découvrir. Il ajoutoit qu'il y a des perſonnes délicates qui s'offenſent des termes de cette ſalutation, par laquelle, le premier qui parle, ſouhaite à celui qu'il rencontre, *le jour de la lumière* ; & le ſecond lui doit répondre, en lui ſouhaitant une bonne ſanté juſqu'au jour de ſon décès. Un pareil ſouhait ne plaît pas à tous les Arabes, parce qu'il y a bien des gens qui écoutent avec chagrin ceux qui leur rappellent l'idée de la mort.

Pendant long-temps je prenois la coutume des Mahométans, de ſaluer différemment les Chrétiens, pour un effet de leur orgueil & d'un zèle de religion. Je les ſaluois quelquefois du *Salâm aleïkum*, & je n'eus ſouvent que la réponſe ordinaire. Enfin j'obſervai en Natolie que les Chrétiens eux-mêmes ſont peut-être la cauſe que les Mahométans ne les remercient pas, comme ils remercient ceux de leur foi: car les marchands Grecs avec qui je voyageois dans ces quartiers, ne voyoient pas de bon œil que je ſaluaſſe les Mahométans à la Mahométane. Et quand ils n'étoient pas reconnus pour Chrétiens par les Turcs qu'ils rencontroient en route, (étant permis dans ces cantons aux Chrétiens voyageurs de porter le turban blanc, afin que les voleurs les prennent de loin pour Mahométans & pour gens courageux) ils ne répondoient jamais à ceux qui leur adreſſoient le *Salâm aleïkum.*

On ne ſoupçonneroit peut-être pas qu'il ſe trouvât de nos jours de pareilles coutumes parmi les Européens: mais j'apprends que les Catholiques Romains, dans quelques provinces d'Allemagne, n'adreſſent jamais aux Proteſtans qui vivent parmi eux, le ſalut: *Jeſus-Chriſt ſoit loué;* & que quand cela arriveroit par mégarde, les Proteſtans ne les en remercieroient pas par la réponſe uſitée entre les Catholiques: *En éternité, Amen!*

Quand les Arabes, qui ſe connoiſſent, ſe rencontrent dans le déſert du mont Sinaï, ou en Égypte, ils ſe donnent les mains ſix & dix fois: chacun baiſe ſa propre main, & répéte toujours la demande: comment te portes-tu? &c. Ceux de l'Yemen, qui ſe piquent de ſavoir vivre, ne font pas moins de complimens quand

ils s'abordent. Chacun fait ſemblant de vouloir baiſer la main de l'autre, & chacun la retire, comme s'il refuſoit d'accepter cette marque d'honneur. Mais afin que la diſpute ne dure pas trop long-temps, le plus diſtingué, ou le plus âgé, en hauſſant l'épaule, & retirant un peu la main, permet d'ordinaire que l'autre lui baiſe les doigts. Les gens de conſidération embraſſent leurs égaux, & font toucher leurs joues quand ils ſe viſitent : bref, ils ſe témoignent en pareille occaſion, autant de politeſſe que les Européens.

Les principaux des Arabes ont leurs appartemens ſur le devant de leurs maiſons ; les femmes n'y paroiſſent point, elles ſont logées ſur le derrière du bâtiment. Les autres Arabes, comme négocians, ouvriers, écrivains, &c, ont dans les grandes rues marchandes leurs boutiques, où on les trouve tout le jour. Quand un Arabe conduit quelqu'un dans ſa maiſon, celui-ci eſt obligé d'attendre à la porte, juſqu'à ce que le maître, par le mot *Tarík*, qui ſignifie *place*, ait averti tout ce qu'il y a de femmes chez lui de ſe retirer dans leurs chambres. Un homme ne ſalue jamais les femmes en public ; il commettroit même une indécence, s'il les regardoit fixement. Ainſi, comme toutes les femmes ſont exclues de la ſociété avec les étrangers, je n'ai trouvé aucune occaſion de voir comment elles les reçoivent.

Il paroît que les femmes ont un reſpect extraordinaire pour les hommes. Une dame arabe qui nous rencontra dans une grande vallée du déſert du mont Sinaï, ſortit du chemin, fit conduire ſon chameau par le domeſtique, & continua ſa route

à

à pied jusqu'à ce que nous fussions passés. Une autre qui nous rencontra dans un chemin étroit, & qui étoit à pied, s'assit & nous tourna le dos. Les femmes des Bedouins, sur les frontières de l'*Yemen* & de *l'Hedsjâs*, baisoient, avec beaucoup de respect, les bras des Schechs, & ceux-ci, à leur tour, baisoient le linge dont elles avoient enveloppé leur tête. Comme je me promenois un jour hors de la ville avec le *Schech el Belled* de *Lohéia*, nous rencontrâmes une pauvre femme qui se mit en posture de lui baiser les pieds; il fut assez poli pour s'arrêter & pour lever le genou, qu'elle baisa respectueusement. Mais de tous ces exemples il ne faut pas conclure que les Mahométans méprisent le beau sexe.



CHAPITRE XIII.

De la nourriture des Arabes.

Les Arabes ſont d'une taille médiocre, maigres, & comme deſſéchés par la chaleur; ils ſont fort ſobres dans leur manger & dans leur boire. Les gens du commun ne boivent ordinairement que de l'eau, & ne mangent preſque autre choſe que de mauvais pain frais de *Durra*, ſorte de millet, pétri au lait de chameau, ou à l'huile, au beurre & à la graiſſe. Je le trouvai ſi déſagréable & ſi mauvais, que je lui euſſe volontiers préféré de ſimple pain d'orge; mais ce peuple y eſt accoutumé dès l'enfance, & paroît le manger avec plaiſir; quelquefois même il l'aime mieux que le pain de froment, qu'il trouve trop léger.

Les Arabes ont diverſes manières de cuire leur pain. Sur le vaiſſeau qui nous tranſporta de *Dsjidda* à *Loheia*, un des matelots étoit chargé de prendre chaque après-dîner la quantité de *Durra* néceſſaire pour un jour, & de l'écraſer ſur une pierre dont la ſuperficie étoit un peu creuſe, avec une autre pierre longue & arrondie. (*Voy. la figure* H, *de la première planche.*) Il faiſoit de cette farine une pâte, & enſuite des gâteaux plats. En attendant, on chauffoit le four, qui n'étoit qu'un très-grand pot-à-eau renverſé, haut d'environ trois pieds, ſans fond, enduit tout autour de terre glaiſe, & monté ſur un pied mobile, comme on le

voit à la figure *F*, de la même planche *. Quand ce four étoit ſuffiſamment chaud, on y appliquoit cette pâte ou ces gâteaux en dedans ſur les côtés du pot, ſans ôter les charbons ; on couvroit le tout : après quoi l'on mangeoit tout chaud ce pain, qui, en Europe, auroit à peine paru cuit à demi. Les Arabes du déſert ſe ſervent d'une plaque de fer pour cuire leurs pains ou gâteaux. Quelquefois ils mettent une boule de pâte ſur des charbons de bois allumés, ou ſur du fumier de chameau ſéché ; ils la couvrent avec ſoin de ce feu, afin qu'elle en ſoit pénétrée ; enſuite ils en ôtent les cendres, & la mangent toute chaude. Dans les villes, ils ont des fours comme les nôtres, & du pain de froment, de la figure & de la grandeur de nos omelettes, mais rarement aſſez cuit. Les autres alimens des orientaux conſiſtent en ris, lait, beurre, *Cheimak*, ou crême, & légumes. Ils ne manquent pas de viandes ; mais on en mange peu dans les pays

---

* Le four dans lequel les Turcs de Conſtantinople apprêtent de ſi bons rôtis, (*Kahâb*) a la même figure. Il eſt remarquable, parce qu'il en eſt fait mention dans le Kôran de Sales, au chap. 9, pag. 178, & chap. 23, pag. 282. comme dans les écrits d'autres auteurs orientaux.

On a lieu d'être étonné que les Arabes du commun broient encore leur grain, malgré les occaſions qu'ils ont eues de connoître la conſtruction des moulins & leur commodité ; peut-être trouvent-ils le pain meilleur quand le grain eſt broyé, que quand il eſt moulu. Si cela eſt, ils peuvent avoir raiſon de conſerver leur ancienne méthode. On dit qu'en Amérique les eſclaves Africains, quoiqu'ils aient demeuré pluſieurs années parmi les Européens, broient encore ſur des pierres leur café & leur petit maïs.

chauds, où on les croit mal-saines. Tous leurs mets se cuisent sous un couvercle, ce qui les rend succulens.

La table des orientaux est conforme à leur façon de vivre; comme ils s'asseyent par terre, ils étendent une grande nappe au milieu de la chambre, afin que les morceaux qui tombent ne se perdent pas, & ne gâtent pas le tapis. Sur cette nappe ils placent une petite table de bois haute seulement d'un pied, couverte d'une grande plaque de cuivre, ronde & bien étamée, sur laquelle on pose les mets dressés dans de petits plats de cuivre, toujours bien étamés en dedans & en dehors. Au lieu de serviettes, les Arabes de distinction ont un linge fort long, que ceux qui sont autour de la table étendent sur leurs genoux. Quand on ne donne pas ce grand linge, chacun se sert d'un petit mouchoir, qu'il porte toujours sur soi pour s'essuyer après s'être lavé. Ils ne se servent ni de couteau ni de fourchette. Les Turcs ont quelquefois des cuillers de bois, ou de corne. Mais les Arabes savent si bien se servir de leur main, au lieu de la cuiller, qu'ils y réussissent fort bien, même en mangeant du pain trempé dans du lait, seule espèce de potage que je me souvienne d'avoir vu chez eux.

Les Mahométans se conduisent avec beaucoup d'indécence (par rapport à nos mœurs) quand ils sont à des tables européennes. Un douanier des Dardanelles alla un jour souper chez le consul de France qui y réside. Ce Mahométan, le premier de quelque considération que j'eusse vu prendre son répas, déchiroit sa viande avec les doigts, se mouchoit avec sa serviette, &c. Tout cela

me donna mauvaise opinion des mœurs Turques ; cependant je crois que ce douanier pourroit être excusé ; car, depuis ce temps-là, j'ai souvent observé que les Mahométans ont été fort embarrassés quand ils ont voulu essayer chez moi de manger avec un couteau & une fourchette. Cette complaisance m'a même paru leur avoir donné tant de peine, & les avoir rendu si mal-adroits, que je ne m'étonnai plus de les voir reprendre l'ancien usage de se servir de leurs doigts. Ils font apprêter toutes leurs viandes coupées en petits morceaux ; ils ne mangent qu'avec la main droite, parce que la gauche leur sert à s'essuyer & à se laver le corps. Ils doivent donc être gênés, quand les Européens leur ayant servi un grand morceau de viande, observent la manière dont ils s'y prennent pour le manger. Le douanier pouvoit avoir vu quelqu'un des nôtres se moucher ; il ne lui en fallut pas davantage pour croire l'imiter en employant pour cela sa serviette.

J'avoue qu'il est fort désagréable à un Européen, nouvellement arrivé en Orient, d'être à table avec des gens qui se servent des doigts pour tirer les morceaux des plats ; mais on s'y accoutume dès qu'on connoît mieux leur façon de vivre. Les Mahométans étant obligés par leur loi à de fréquentes ablutions, on peut être persuadé que leurs cuisiniers apprêtent les viandes pour le moins aussi proprement que ceux d'Europe. Ils sont même astreints à se rogner les ongles assez courts pour qu'aucune saleté ne puisse s'amasser dessous, croyant que la moindre mal-propreté corporelle rendroit leurs prières inefficaces. Comme ils ont soin, avant chaque repas, de se laver les mains, la bouche & le visage, &

que, d'ordinaire, ils y employent même du ſavon, il ſemble indifférent qu'ils prennent le manger avec des doigts bien propres, ou avec la fourchette.

Chez les Schechs diſtingués du déſert, qui n'ont que du *Pilau* ou ris bouilli, à leurs repas, on en ſert un plat de bois, autour duquel une troupe s'aſſied ; ils en prennent l'un après l'autre, juſqu'à ce que le plat ſoit vuide, ou qu'ils ſoient tous raſſaſiés. J'ai auſſi vu dans les villes, chez des perſonnes qualifiées, les domeſtiques s'aſſeoir pour achever ce que les maîtres & les officiers de la maiſon avoient laiſſé ſur pluſieurs petits plats placés les uns ſur les autres en forme de pyramide. On ſervoit tout autrement à *Merdîn*, où je mangeai avec ſeize officiers de la cour du *Weiwode*. Un valet ſe tenoit debout entre les convives, & n'avoit d'autre office que d'ôter un plat pour en remettre un autre, apporté par des laquais. A peine le plat fut-il poſé, que j'y vis porter ſeize mains tout-à-la fois, qui firent diſparoître avec tant de promptitude ce qu'il y avoit dedans, qu'on n'y revint guère pour la troiſième fois ; ce qui arrive rarement, ſur-tout quand le plat conſiſte en pâtiſſerie, que les orientaux, qui ſont de grands buveurs d'eau, aiment avec paſſion. On mange très-vîte en Orient ; auſſi vuidâmes-nous, en moins de vingt minutes, plus de quatorze plats dans le repas que nous fîmes à *Merdîn*. Les prières que les Mahométans font aux repas, ſont courtes ; mais on peut dire qu'ils prient Dieu avec dévotion. Avant de ſe mettre à table, ils diſent *Bism allâh errachmân errachhîm :* Au nom du Dieu tout-puiſſant & miſéricordieux. Quand quelqu'un ne veut plus manger, il ſe

lève ſans attendre le reſte de la compagnie, & dit *Elhâmd lillâh*, Dieu ſoit loué *. Ils boivent peu pendant le repas; mais après l'avoir achevé & s'être lavés, ils boivent un bon trait d'eau, & par-deſſus une taſſe de café. Les Arabes ſeptentrionaux & orientaux appellent la boiſſon de ces feves *Káhhwé*, & en ſont autant amateurs que les Turcs. Ils l'apprêtent de même. Ils en brûlent les feves dans une poële ouverte, les pilent dans un mortier de bois ou de pierre, les cuiſent dans un pot de cuivre bien étamé, & le prennent ſans lait & ſans ſucre **. On boit rarement de cette liqueur dans l'*Yemen*, parce qu'on croit qu'elle échauffe le ſang; on lui donne le nom de *Bünn*. Les habitans y compoſent

---

* J'ai lu que les Européens ont ſavamment recherché : *Nùm inter naturalis debiti & conjugalis officii egerium liceat pſallere, orare*, &c. J'ignore ce que les Mahométans ont écrit ſur cette matière; mais on m'a aſſuré qu'accoutumés à commencer toutes leurs occupations par ces mots : *Bism alláh errachmân errachhîm*, ils diſent la même choſe *ante conjugalis officii egerium*, & qu'aucun homme de bien ne néglige cette prière.

** Nous avions un moulin à café en Arabie; mais à la fin nous ne nous en ſervions plus, trouvant une grande différence entre les féves pilées & les moulues. Je n'en ſais pas la raiſon, à moins qu'en les pilant on n'en exprime mieux les particules huileuſes, ce qui leur donne plus de goût.

On trouve dans d'autres Livres pluſieurs deſcriptions détaillées des mœurs & coutumes des orientaux. Ce que j'ai lu de plus précis, de plus circonſtancié, & de plus fidèle ſur cet article, eſt dans *Alex. Ruſſel's natural hiſtory of Aleppo.* Norden & Pocock ont auſſi décrit, avec exactitude, divers meubles de ces peuples.

une boiſſon des coques du café, laquelle, pour le goût & la couleur, reſſemble beaucoup au thé. Ils la croient ſaine & rafraîchiſſante, la nomment *Káhhwé*, ou plus ordinairement *Kiſcher*, & la préparent comme celle que l'on fait des feves *. Ils grillent tant ſoit peu ces coques, les pilent modérément, afin qu'elles ne prennent pas trop de place dans le vaſe, & les font bouillir dans un pot de terre (*fig.* A *de la première planche*). Les Arabes diſtingués de l'*Yemen* ont des taſſes de la Chine, & quelquefois des ſoucoupes pareilles; mais plus ordinairement, leurs ſoucoupes, comme chez les Arabes ſeptentrionaux & chez les Turcs, ſont d'argent ou de léton, & de la figure *B*. Le peuple a des taſſes de terre de potier ſemblables à la fig. *C*.

Quoique toute boiſſon qui enivre ſoit défendue aux Mahométans, quelques-uns d'eux aiment paſſionnément les liqueurs fortes. Notre médecin vit à *Loheia*, chez un riche marchand, tous les uſtenſiles néceſſaires pour diſtiller l'eau-de-vie. Cependant ils craignent extrêmement d'être découverts; auſſi n'en boivent-ils que le ſoir & dans leur maiſon. Les voyageurs trouvent de l'eau-de-vie, & quelquefois du vin, dans les villes qui ſont ſur la frontière d'Arabie, parce qu'il y a ordinairement beaucoup de Juifs

* Les François appellent cette liqueur : café à la Sultane. *Voyage de l'Arabie heureuſe*, *pag.* 244. Je ne ſais pourquoi on lui a donné un nom ſi diſtingué; car le peuple de l'*Yemen* boit de ce *Kiſcher* : & dans les boutiques à café ſi nombreuſes ſur le grand chemin de cette province, on ne trouve guère d'autre boiſſon.

&

& de Chrétiens. Il y avoit à *Dsjidda* un Grec qui brûloit de l'eau-de-vie fort mauvaise. Quelques capitaines de navires anglois apportoient de l'arak des Indes pour le vendre à *Mokha*. Mais ordinairement un étranger ne trouve dans tout l'*Yemen* ni vin, ni eau-de-vie buvables, sinon à *Saná*, où les Juifs ont l'un & l'autre bons & en abondance, & où ils les conservent dans des cruches de grès, comme font les Arméniens en Perse. Il est vrai qu'ils en envoient à ceux de leur nation dans les autres villes de l'*Yemen*; mais ils prennent pour cela des vaisseaux de cuivre, parce qu'ils manquent de futailles, & un Européen en seroit incommodé s'il en buvoit. Au lieu de vin, on nous vendit à *Loheia* une boisson qui n'étoit guère bonne : on la fait, si je ne me trompe, de raisins secs mis dans un pot qu'on enterre, afin qu'ils fermentent. Il y a une autre liqueur blanche & épaisse nommée *Busa* : elle est préparée avec de la farine. J'en goûtai à *Dsjisa*, près de *Káhira*. Elle est connue à *Basra*, & très-commune en Arménie; on l'y garde dans de grands pots qu'on laisse en terre, & on en fait usage en se servant de roseaux pour la sucer *.

* Xénophon parle de cette boisson dans la retraite des dix mille, l. 4, p. 135 de la traduction de Perrot, & au tome II, pag. 78, des Commentaires sur la retraite des dix mille, par le Cointe, en ces termes : « On y trouva (en » Arménie) pour breuvage de la bière, qui étoit bien forte quand on n'y » mettoit point d'eau; mais sembloit douce à ceux qui y étoient accoutumés. » On buvoit avec un chalumeau, dont il y avoit là grand nombre de toute » sorte & sans nœuds, dans les vaisseaux mêmes où étoit la bière, sur laquelle » on voyoit l'orge nager. Mais quand on buvoit à la santé de quelqu'un, il

Comme dans les villes les Arabes du commun aiment aussi avoir *Keif*, c'est-à-dire, de la joie, mais qu'ils ne peuvent pas payer les liqueurs fortes, que souvent même il ne leur est pas possible d'en trouver, ils fument du *Haschîsch* : c'est une sorte d'herbe que M. *Forskál*, & quelques autres qui nous ont précédé en Orient, ont pris pour des feuilles de chanvre *. Ceux qui en sont amateurs assurent qu'elle donne du courage. Nous en vîmes un exemple dans la personne d'un de nos domestiques arabes. Après qu'il eut fumé du *Haschîsch*, il rencontra dans la rue quatre soldats qu'il lui prit fantaisie de chasser : mais un d'eux, après l'avoir bien rossé, le ramena chez nous. Malgré ce petit revers, on ne put le tranquilliser, étant toujours très-persuadé que quatre soldats ne pouvoient lui résister.

Comme les Turcs & les Persans aiment beaucoup l'opium, il est à présumer que quelques Arabes en prennent; je n'oserois les accuser d'en faire excès; car je n'en ai point vu d'exemple.

Quand on se visite, on offre aux étrangers, dès qu'ils sont assis, une pipe de tabac, des confitures, & une tasse de café, ou de *Kischer*. On leur donne encore une belle serviette brodée pour l'étendre sur les genoux. Nous trouvâmes chez les gens

---

» falloit aller au tonneau, & se baisser pour boire ». Le *Busa* paroît avoir quelque rapport avec le *Kislo-schti* ou le *Kwass* des Russes. *Neitzschitz* a aussi trouvé le *Busa* à *Suès*. Voy. Siebenjährige Weltbeschauung, p. 145.

* Kämpferi amœnit. exotic. Fasc. III. Obs. 15. Russel's Natur. Hist. of Aleppo pag. 83. Hérodote IV. 71.

diſtingués des montagnes de l'*Yemen*, pendant les mois de Mai, Juin & Juillet, de petites bottes de *Káad:* ce ſont les bourgeons d'un certain arbre, qu'on mange par amuſement, comme nous prenons du tabac; mais cette friandiſe ne nous plaiſoit point. D'ailleurs, il m'a paru que le *Káad* prive du ſommeil & deſſéche: Cependant tout Arabe, bien élevé, de ce canton doit en faire uſage. Ceux qui ont de bonnes dents, le mâchent tel qu'il vient de l'arbre; mais les vieillards le font écraſer dans un mortier pour en faciliter l'uſage.

Les Arabes ſe ſervent d'une pipe fort longue à la Turque, ou ils fument au travers de l'eau, comme les Perſes. Ils nomment la Perſane *Kiddra*, *Buri*, *Nardsjîl*, *Ankîre* انكيرة *. Le peuple s'en fait une à peu de frais, avec une noix de cocos. Les gens riches la font faire de verre, d'argent & d'or, & lui donnent diverſes figures. Les Orientaux ne coupent pas les feuilles de leur tabac, ils les déchirent avec les doigts. Avant de charger leur pipe, ils humectent beaucoup ce tabac, ce qui, joint à la lenteur avec laquelle ils fument, les oblige à mettre ſouvent un charbon allumé ſur leur pipe. A chaque pipe de tabac ils changent ou renouvellent l'eau de la *Kiddra*. Les gens de condition portent

* Un Arabe, qui nous accompagna juſqu'au mont Sinaï, & qui perdit ſa pipe en chemin, remplit un os de tabac pour y ſuppléer. Nouvelle invention, qui peut ſervir de reſſource en cas de pareil accident. On ſait que dans les Indes orientales la coutume eſt de rouler le tabac dans une feuille, de l'allumer par un bout, & de tirer la fumée par l'autre.

ſur eux une boîte pleine de bois de ſenteur, dont ils mettent un petit morceau dans la pipe de la perſonne qu'ils veulent particulièrement diſtinguer; cela donne bon goût & bonne odeur au tabac. Quand l'étranger ſe lève pour s'en aller, on fait ſigne aux domeſtiques d'apporter de l'eau roſe & du parfum. Le flacon & l'encenſoir ſont quelquefois d'argent & très-bien travaillés. Dans l'*Yemen* le flacon eſt de porcelaine, avec un couvercle d'argent, ſelon la figure *D*. L'encenſoir eſt de bois, & ſon couvercle de jonc natté, & a la forme telle que *E* dans la première planche. Cette cérémonie n'a lieu que dans les cas extraordinaires, ou lorſqu'on veut avertir poliment quelqu'un que le maître de la maiſon a des affaires; car dès qu'on eſt arroſé d'eau roſe, qu'on a parfumé ſa barbe & ſes larges manches, il eſt temps de s'en aller. Dans une viſite ordinaire, on ne préſente que le café, le *Kiſcher*, une pipe de tabac, & du *Káad*. La première fois que nous fûmes reçus avec toutes les cérémonies orientales, ce fut à *Raſchîd*, (Roſette) chez un marchand Grec. Il y eut quelqu'un de notre compagnie qui ne fut pas médiocrement ſurpris lorſqu'un domeſtique ſe plaça devant lui & lui jeta de l'eau tant au viſage que ſur ſes habits. Par bonheur il y avoit parmi nous un Européen qui, connoiſſant déjà les uſages du pays, nous expliqua la choſe en peu de mots, ſans quoi nous aurions ſervi de riſée aux Orientaux qui y étoient préſens.



CHAPITRE XIV.

De la demeure des Arabes.

LES MAISONS des Arabes de marque ne ſont ni magnifiques au-dehors, ni embellies dans les appartemens des hommes, parce qu'ils ne cherchent du luxe que dans les armes, les harnois, les chevaux, & les domeſtiques. De quelque condition qu'ils ſoient, ils couvrent leurs planchers, ne fût-ce que d'une natte de paille, ſur laquelle on ne marche qu'après s'être débotté ou déchauſſé *. On dit que les appartemens des femmes ſont ornés de tapis, de ſofas & de meubles très-riches. Dans un de ces *Harems* que le gouverneur de la province de *Fars* faiſoit bâtir à *Schirâs*, je vis un appartement tout revêtu de petits miroirs; non-ſeulement

* Cette coutume n'a pas toujours été du goût des Européens. Lorsque le domeſtique du Gouverneur de *Mokha* avertit l'Auteur du voyage de l'Arabie heureuſe, que c'étoit la coutume de ſe déchauſſer avant que d'entrer dans la ſalle; celui-ci ſe fâcha, & dit qu'il aimeroit mieux renoncer à l'audience & avoir fait un voyage inutile, que de ſe ſoumettre à cet uſage : les Arabes eurent la politeſſe de ne pas le gêner. Ils penſoient, ſans doute, ce que penſeroit un négociant en Europe, qui, eſpérant de conclure un marché avantageux avec quelque étranger, lui permettroit de marcher ſur ſes chaiſes. Les Européens exigent ſouvent, dans ces pays-là, des prérogatives qui ne leur font pas honneur. Si le François dont nous parlons eût bien fait nettoyer ſes ſouliers à l'entrée de la ſalle d'audience, il auroit apparemment pu les garder ſans aucune difficulté.

le plafond, mais encore les murailles, les portes, & deux petites colonnes en étoient couvertes : le plancher, qui n'étoit pas encore achevé, devoit être garni de beaux tapis & de sofas. L'Imâm de *Saná* avoit dans sa salle d'audience un grand bassin où jaillissoient des fontaines pour rafraîchir l'air ; j'en ai vu plusieurs chez d'autres Orientaux distingués. Autour de ces bassins le plancher étoit couvert de tapis de prix, ou d'un revêtement de marbre. Ainsi, lorsque le Prophète arabe, qui ne savoit ni lire, ni écrire, dit au 27me chap. du *Korán*, que le plancher de la salle d'audience de Salomon étoit couvert de verre, il ne fait que raconter une fable, pareille à celles que l'on entend débiter dans les cafés publics de l'Arabie.

Comme les Orientaux tiennent leur plancher fort propre, ils s'accoutument à cracher peu, même en fumant du tabac pendant des heures entières : cependant ils ne regardent pas comme une impolitesse de cracher quelquefois. J'ai souvent vu chez eux que le maître de la maison avoit à côté de lui un petit crachoir de porcelaine à large bord, & que d'autres crachoient au pied de la muraille, derrière leur coussin, ou hors des fenêtres.

Toutes les maisons Arabes, qui sont de pierres, ont le toit plat en terrasse. Les plus petites dans l'*Hedsjâs* & dans l'*Yemen*, ont des parois fort minces, & un toit en rond couvert d'une certaine herbe. Leur figure se trouve dessinée en petit sur la première planche, à la lettre *I*. Les Arabes du commun qui habitent les bords de l'Euphrate, ont de petites cabanes couvertes de nattes de jonc, soutenues par des branches de dattier, & terminées en

rond par le haut. Je ne ſais leſquelles de ces cabanes on peut le mieux comparer avec les *Mappalia* des Africains que décrit Salluſte. Elles paroiſſent les uns & les autres y avoir plus de rapport que les tentes des Arabes errants, qui ſont comme celles des *Turcomans* & des *Kiurdes* que j'ai vues, compoſées de ſept ou de neuf perches, dont celle du milieu eſt la plus haute; par conſéquent, elles ne ſont point rondes par en haut, mais reſſemblent plutôt à une vieille hutte de nos payſans. M. Baurenfeind deſſina une tente des Arabes qui demeurent dans la contrée des pyramides; mais il ſeroit inutile de la donner ici, puiſqu'elle eſt gravée dans la 65me planche de l'ouvrage de Norden.



CHAPITRE XV.

Des différentes manières dont les Arabes s'asseyent.

LES ARABES ont diverses manières de s'asseoir. Quand ils veulent le faire commodement, ils croisent leurs jambes sous eux : lorsqu'ils sont en présence de gens qu'ils respectent, s'ils sont bien élevés, ils doivent tellement être assis sur les talons, que les genoux se touchent sur le plancher ou le sofa. Comme cette situation prend le moins de place, ils s'y mettent ordinairement pour manger. Je l'ai souvent essayé, mais jamais je n'ai pu m'y accoutumer. La première façon me parut, avec l'habit oriental, plus commode que nos chaises. J'ai souvent vu qu'en rase campagne, où ils ne manquoient pas de place, les Arabes s'asseyoient de sorte qu'ils n'étoient appuyés que sur le bout de leurs pieds, à peu près comme les singes s'accroupissent. On trouve quelquefois dans le *Tehâma* une sorte de canapés, ou chaises longues, comme la figure *G*, *pl. I.*; mais on s'y place les jambes croisées, comme on le fait à terre.



CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

De l'habillement des Arabes.

Les Arabes, comme les Turcs & les Indiens, portent des habits longs; il y a pourtant quelque différence. Dans l'*Yemen* les gens du moyen état ont de larges haut-de-chausses, & par-dessus ils portent, dans le *Tehâma*, une chemise blanche fort ample, qui est bleue & blanche dans les montagnes, & par-tout les manches en sont longues & larges. Autour du corps ils ont un ceinturon de cuir brodé, ou garni d'argent, au milieu duquel, sur le devant, ils passent un couteau large, recourbé & pointu (*Jambea*) dont la pointe est tournée du côté droit. Leur habit de dessus ne descend que deux fois la largeur de la main au-dessous du genou; il a une doublure, mais point de manches. On met sur une épaule un grand linge fin, originairement destiné à les garantir de la pluie & du soleil; mais actuellement ce n'est qu'une parure. Leur coëffure est incommode & dispendieuse. Ils ont jusqu'à 10 ou 15 bonnets les uns sur les autres. Il y en a qui ne sont que de toiles; mais il y en a aussi d'un drap fort (*Fâs*) ou de coton piqué; & celui qui les couvre tous, est souvent richement brodé en or. J'ai toujours vu sur ceux que mes amis m'ont montré, ces paroles : *La alláh illa alláh Mohámmed rassúl alláh*, (il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est l'envoyé de Dieu.) ou quelque autre sentence du *Korán*. Ce n'est pas encore tout le fardeau dont les Arabes chargent leur tête; ils enveloppent cette

multitude de bonnets d'une grande pièce de mousseline nommée *Sasch*, qui a aux deux bouts des franges de soie, & même d'or, qu'ils laissent pendre entre les épaules sur le dos *. Comme il est incommode d'avoir toujours la tête si chargée, ils ôtent chez eux, ou chez leurs amis, tout ce poids, à un ou deux bonnets près, & le placent à côté d'eux, pour le remettre quand ils sortent; & ils ôtent & remettent leur turban avec autant de facilité que nous nos perruques; mais ils ne sauroient, avec décence, se présenter sans turban devant leurs supérieurs. Les Mahométans m'ont paru affecter de prendre un turban de grosseur excessive, quand ils veulent passer pour des savans du premier ordre. Les Arabes du moyen & du bas état n'ont pour souliers que des semelles attachées par une ou deux courroies au-dessus du pied, & par une autre au talon. On peut en voir les figures en *E. F. G.* de la seconde planche. Ces courroies ne sont pas si longues que nos peintres les représentent dans leurs habillemens à l'orientale **.

* La mode de laisser pendre sur le dos les bouts du turban ou du *Sasch*, paroît être très-ancienne; car les anges étoient ainsi coëffés à la bataille de *Bedr*. Voy. le *Korân* de Sales, Chap. III. p. 51. Note 6. Voy. encore Uebersetzung der allgemeinen Welthistorie der neuern Zeiten, Tom. I, §. 80. On dit que les *Scherîfs* de *Hedsjâs* mettent des habits noirs pour le deuil de leurs parens; c'est une coutume que je n'ai vue chez aucun des autres peuples mahométans.

** Cette planche est de M. Baurenfeind, qui y a aussi dessiné, fig. *H.* l'ingénieux soulier des Baniâns: on décrira dans la suite leur habillement. En Natolie, où il fait trop froid pour aller pieds nuds, les habitans enveloppent & pieds & jambes d'étoffes de laine, qu'ils lient avec des courroies ou des cordelettes attachées à la semelle, qui souvent n'est que de cuir cru.

Les Arabes portent dans la maison des pantoufles, qui sont en usage dans tous les bains d'orient, & dont on peut voir les figures en *A. B. C.* Les femmes de condition portent aussi chez elles, en Égypte & en Turquie, la pantoufle *C*, mais qui, ordinairement, est beaucoup plus haute *.

Les Arabes distingués de l'*Yemen* ont les mêmes haut-de-chausses larges, la même chemise, le même *Sasch*, ou gros turban, le même couteau par-devant, le même linge sur une épaule, que les gens du moyen état : ils ont de plus une veste à manches étroites ; un habit à manches fort amples, & des pantoufles jaunes à la Turque, ou des souliers de cuir jaune. *Voy. fig.* D.

L'Arabe du commun ne porte que deux bonnets avec un *Sasch* négligemment troussé ; quelques-uns portent des caleçons & une chemise ; mais la plupart n'ont qu'un linge autour des reins qui pend jusqu'au genou ; un large ceinturon avec le *Jambea* passé par-devant, & un grand morceau de toile sur l'épaule ; du reste ils vont nuds, & ont rarement des souliers ; c'est pourquoi la peau de la plante des pieds leur devient très-dure & très-épaisse. Dans les montagnes où il fait plus froid, le peuple se couvre de peaux de mouton. Les Arabes distingués ont deux poches à leur veste, l'une au côté, & l'autre sur la poitrine : ceux de médiocre & de basse condition mettent leur petite

* Voyez la fig. d'une femme d'Alep dans le recueil de cent estampes, par M. de Ferriol ; le reste des habits de ces femmes a été fort changé depuis.

bourse, leur briquet, mouchoir, &c, dans leur large ceinture. On ne soupçonneroit pas que ce peu de vêtemens compose encore tout le lit d'un Arabe. En déployant sa large ceinture, il a un matelas; avec le linge d'épaule il couvre le corps & la tête, & c'est entre ces draps qu'il dort nud & content. Les montagnards dorment souvent nuds dans de grands sacs, où ils sont chaudement & se garantissent des puces, des moucherons, &c, à peu de frais, en tournant & secouant leur sac.

Dans le royaume de l'Imâm, les hommes de toute condition se font raser la tête. Dans quelques autres contrées de l'*Yemen*, tous les Arabes, jusqu'aux Schechs même, laissent croître leurs cheveux, & ne portent ni bonnets, ni *Sasch;* mais au lieu de cela un mouchoir, dans lequel ils nouent leurs cheveux en arrière. Quelques-uns les laissent flotter sur les épaules, & attachent, au lieu de turban, une cordelette autour de la tête. Les *Bédouins*, sur les frontières de l'*Hedsjâs* & de l'*Yemen*, portent un bonnet de feuilles de dattier, artistement entrelacées. Presque tous les Arabes se lient au-dessus du coude quelques amulettes cousus dans du cuir, ou une pierre enchâssée en argent, & ont à leurs doigts des bagues communes. En général, on ne voit guère un Mahométan porter des bagues d'or ou des pierres de grand prix; on dit qu'ils sont obligés de les ôter, selon leur loi, lorsqu'ils doivent faire leurs prières, qui, sans cela, ne sauroient être exaucées.

Dans l'Arabie occidentale, je n'ai vu porter l'habit nommé *Abba*, qu'à des marchands qui voyageoient; mais à l'Est de cette

presqu'isle, & sur-tout dans la province de *Lachso*, c'est l'habillement commun des hommes & des femmes. Les Schechs arabes sur les frontières de Turquie, s'habillent, pour la plupart, à la Turque, sur-tout quand ils entrent en ville.

Plusieurs Arabes n'ont point de haut-de-chausses, comme je l'ai déjà dit; au contraire, les femmes des montagnes s'en sont emparées. Mais tout le vêtement d'une femme du commun consiste en un caleçon & une chemise fort large, l'un & l'autre d'une toile bleue, brodée de quelques agrémens de diverses couleurs. Les femmes de *Tehâma* portent, au lieu de caleçon, un linge assez large autour des reins. Celles de l'*Hedsjâs*, comme celles d'Égypte, se couvrent le visage d'un linge étroit, qui, au moins, laisse les yeux libres. Dans quelques endroits de l'*Yemen*, elles ont sur la tête un grand voile qu'elles baissent sur le visage lorsqu'elles sortent, & le tiennent de façon qu'à peine on leur voit un œil. A *Saná*, *Taäs* & *Mokha*, elles ont le visage couvert d'une gaze, qui, chez plusieurs de *Saná*, est brodée en or. Elles portent quantité de bagues aux doigts, aux bras, & quelquefois même aux oreilles & au nez, & des rangs de fausses perles autour du col, comme les femmes d'Égypte & près du mont Sinaï. Elles teignent leurs ongles en rouge, les mains & les pieds en jaune brun, avec une herbe nommée *Elhenne*. Elles se peignent jusqu'aux bords des paupières en noir avec la mine de plomb préparée, nommée *Köchhel*. Non-seulement elles élargissent leurs sourcils, mais elles se font encore d'autres ornemens noirs sur le visage & les mains. Pour cet effet, elles se piquent la

peau & y appliquent une poudre, qui s'y insinue si bien, que ces figures ne s'effacent jamais: elles comptent tout cela pour des beautés. Il y a des hommes qui se peignent les yeux de *Köchhel*, sous prétexte de se fortifier la vue; mais ils passent pour petits-maîtres chez les gens sensés. Ceux-ci se teignent aussi les ongles en rouge; & ceux qui vont presque nuds, se frottent tout le corps d'*Elhenne*: peut-être parce que la couleur de chair leur plaît moins que la couleur jaune, ou parce qu'ils veulent faire accroire à d'autres qu'il y a des beautés cachées sous ce fard *. Les femmes Arabes des contrées basses & exposées aux chaleurs, ont naturellement la peau d'un jaune foncé; mais dans les montagnes on trouve de jolis visages, même parmi les paysannes.

J'ai des dessins des habillemens de femmes Arabes du commun, que je ferai graver pour les joindre à la description de mes voyages. Mais, à l'égard des femmes de condition, je n'en ai vu qu'en passant dans la rue; & celles-ci, malgré les chaleurs excessives, étoient couvertes & enveloppées de la tête aux pieds, au point qu'à peine on en découvroit le bout du doigt. Cependant j'en vis à *Loheia* & à *Beit el fakih* qui, se croyant peut-être jolies, faisoient semblant d'avoir oublié de baisser leur voile, & montroient un visage avec ces prétendus ornemens, &, sur-tout, des sourcils larges & noirs.

---

* Les Européens ne trouveront certainement aucune de ces modes jolies. Mais les Arabes sont tout aussi choqués de voir que nos jeunes-gens poudrent leurs cheveux noirs pour les rendre blonds, ou que nos vieillards se rasent & se donnent un air efféminé.

Les Juifs de l'*Yemen* reſſemblent preſque à ceux de Pologne, à cela près qu'ils ont un air plus propre, & qu'ils paroiſſent moins pauvres. Dans cette province ils n'oſent pas porter le *Saſch*, & ils ſe contentent d'un très-petit bonnet. Bien que cela les diſtingue aſſez de toute autre nation, ils laiſſent encore pendre des deux côtés, au-deſſus de l'oreille, une touffe de cheveux. On ne leur permet de porter que la couleur bleue; en ſorte que leurs haut-de-chauſſes, leur chemiſe, leur ceinture, leur robe, tout eſt de toile bleue. Il y a quelques années que les Baniâns de l'*Yemen*, qui s'habilloient tous de blanc, comme dans les Indes, eurent ordre de porter le rouge. Ils payèrent une groſſe ſomme à l'Imâm, & l'ordre fut révoqué. Bientôt un autre édit les obligea à prendre le turban rouge; mais, ne voulant pas payer de nouveaux droits, ils obéirent. Leur habit eſt donc blanc aujourd'hui, & leur turban rouge. On peut voir à la troiſième planche celui d'un jeune Baniân que nous rencontrâmes à *Mokha* *. Pluſieurs ont encore par-deſſus une robe de toile blanche qui leur ſerre le corps & les bras; elle eſt pliſſée ſur les hanches, & ne reſſemble pas mal

---

* Ce deſſin eſt de M. Baurenfeind. Le linge qui ceint les reins, eſt lié par une petite corde, à laquelle eſt attaché, par-devant, un tuyau d'argent bien travaillé. Le Baniân tient dans la main gauche un chapelet, non pour compter ſes prières, mais pour s'en amuſer, comme font les Mahométans dans leurs heures de loiſir. De la main droite il montre une vache, qui, ſelon les régles de la proportion, eſt trop petite, bien que reſſemblante à une vache arabe, en ce qu'elle a les cornes courtes, & un paquet de graiſſe ſur le dos au-deſſus des jambes de devant.

aux habits des paysannes d'Europe. La ceinture appartient à cet habillement Indien; mais les Baniâns & les Juifs de l'*Yemen* n'osent pas porter des armes, ni par conséquent, le grand couteau des Arabes.

Il est permis aux Européens qui arrivent en Arabie, de porter des armes; ils peuvent aussi s'habiller comme il leur plaît; mais ils font bien, pour éviter les regards d'un peuple curieux & importun, de se conformer à la façon du pays, pour n'en être pas remarqués.

Non-seulement les Orientaux ont diverses manières de s'habiller, mais encore de se laisser croître la barbe. Les Juifs, en Turquie, en Arabie & en Perse, conservent leur barbe dès la jeunesse, & elle diffère toujours de celle des Chrétiens & des Mahométans, en ce qu'ils ne la rasent ni aux oreilles, ni aux tempes; au lieu que les derniers la retrécissent en haut. Les Arabes tiennent leur moustache très-courte, quelques-uns la coupent tout-à-fait; mais jamais ils ne se rasent la barbe *. Dans les montagnes de l'*Yemen*, où l'on n'est pas accoutumé à voir des étrangers, c'est une honte de paroître rasé. On y crut que notre domestique Européen, à qui il ne restoit que la moustache, avoit commis quelque crime pour lequel nous lui avions fait couper la barbe. Au contraire,

* Pline dit au Liv. VI. 32. *Arabes mitrati degunt aut intonso crine. Barba abraditur præterquàm in superiore labro. Aliis & hæc intonsa.* Les Arabes portent des bonnets, ou les cheveux non coupés. Ils se rasent la barbe, excepté au-dessus des lèvres; d'autres ne la rasent pas même en cet endroit.

la plupart des Turcs ont une longue moustache, & se rasent la barbe, qui, parmi eux, est une marque d'honneur; les esclaves, & certains domestiques de grands Seigneurs, sont forcés à se la couper, & n'osent garder que la moustache. Les Persans ont de très-longues moustaches, & se coupent la barbe si courte avec des ciseaux, qu'on la croiroit, tout au plus, de quelques semaines; mode qui ne plairoit guère à un étranger. Les *Kiurdes* se rasent la barbe; mais ils laissent la moustache & une suite de poils sur les joues *. Je n'ai vu aucun jeune Arabe, né d'ancêtres Arabes, qui n'eût la barbe noire. Il y a des vieillards qui peignent leur barbe blanche en rouge; mais on dit que c'est pour cacher leur âge: cette coutume est donc plutôt blâmée qu'approuvée. Les Perses noircissent leur barbe, naturellement noire, & continuent vraisemblablement de pratiquer cette méthode jusqu'à la vieillesse, afin de passer plus long-temps pour jeunes. Il ne seroit pas digne de la gravité d'un Turc de se faire noircir la barbe; cependant on prétend que plusieurs des principaux d'entr'eux prennent cette habitude. Cela paroît même nécessaire aux jeunes Seigneurs de cette nation, pour relever leur beauté, parce que les barbes noires ne sont pas aussi communes parmi les Turcs, que parmi les Arabes & les Perses, peuples plus méridionaux.

---

* A Bombay, parmi les soldats Indiens, j'en vis qui ne se rasoient que le menton, & qui laissoient croître la moustache & les poils sur les joues. Ces braves s'imaginoient sans doute se donner par-là un air martial. Mais je ne crois pas que des nations entières ayent jamais porté la barbe de cette façon.

Lorſque les Turcs, qui, dans leur jeuneſſe, ſe ſont raſés, veulent laiſſer croître la barbe, ils récitent un *Fatha*, qui eſt regardé comme un vœu de ne la jamais faire couper. Les Mahométans croient, peut-être, comme le remarquent quelques voyageurs, que les anges habitent dans leur barbe. Il eſt très-certain que quand quelqu'un, après avoir laiſſé croître ſa barbe, ſe la fait raſer, il peut en être très-ſévérement puni; & il devient la riſée de ceux de ſa religion. Je crois qu'à *Básra*, ſelon la loi, il n'y va pas moins que de 300 coups de bâton, ſi l'argent n'appaiſe pas la juſtice. Un Mahométan, qui douze ans avant mon arrivée à *Básra*, s'étoit raſé la barbe dans ſon ivreſſe, avoit pris le parti de s'enfuir ſecrétement aux Indes, & n'oſoit revenir, par la crainte du mépris public, & de la punition du magiſtrat. Il croyoit doublement mériter l'un & l'autre, parce qu'il avoit violé ſon vœu, & parce qu'il l'avoit fait étant ivre.



CHAPITRE XVII.

Du LÉVIRAT, ou mariage avec ſa Belle-Sœur.

JE demandai à un Juif à *Maskát*, dont la famille avoit été établie, depuis plus d'un ſiécle, dans l'*Omân*, ſi les Juifs de la province étoient obligés d'épouſer la veuve de leur frère. Il me répondit que ſi l'aîné dè pluſieurs frères mouroit ſans enfans, le frère qui le ſuivoit en âge, devoit prendre la veuve, lorſqu'elle le requéroit, quand même il ſeroit déjà marié; que cependant elle étoit libre de quitter la famille de ſon mari, & de chercher fortune ailleurs. On dit qu'à *Háleb* il arrive tous les deux ou trois ans, que quelques-unes de ces veuves, en cas de refus, traduiſent les frères de leurs maris par-devant le Rabin, & qu'alors, & en conſéquence des loix de Moïſe, on les y contraint, ou qu'on les punit. Je ne pus rien apprendre de plus détaillé ſur ce ſujet.

Ce même Juif de *Maskát* avoit deux enfans de ſa femme; & comme elle ne lui en avoit plus donné depuis huit ans, il en prit une ſeconde, qui n'en eut point du tout. Il falloit bien que la première n'eût pas conſenti à ſe voir une compagne; puiſque le mari avouoit ſincérement qu'il ne vivoit plus ſi tranquille & ſi heureux avec ces deux femmes, qu'il l'avoit été avec une ſeule; qu'il étoit obligé de tenir deux ménages; que leur jalouſie le tourmentoit ſans ceſſe, & qu'il ne pouvoit ni aſſez diſſimuler, ni donner aſſez pour les engager à vivre en paix. J'appris auſſi

à *Basra*, qu'un Juif, dont la première femme étoit stérile, en avoit épousé une seconde, sans répudier l'autre.

Il arrive bien, chez les Mahométans, qu'un homme épouse la veuve de son frère; mais elle n'a point droit de l'y contraindre. Aucun d'eux n'ose avoir plus de quatre femmes à la fois; mais il lui est permis d'avoir autant d'esclaves qu'il en peut nourrir, & de vivre avec elles. Cependant il doit rendre à ses femmes légitimes le devoir conjugal, ou s'arranger avec elles de manière qu'elles ne le traduisent pas en justice. Il est libre aux *Schiites* de prendre des Mahométanes nées libres, sans les épouser; ce qui est défendu aux *Sunnites*. Personne n'ose prendre deux sœurs à la fois. Pour avoir la seconde, il faut qu'il répudie la première.

La femme n'est point regardée par les parens du mari comme un héritage qui ne puisse point passer en des mains étrangères, ni devenir libre, comme le soupçonne M. Michaëlis dans sa LXme question; mais comme elle garde l'administration de son propre bien du vivant de son mari, les parens de son défunt mari peuvent d'autant moins la tenir comme esclave. Au reste, je ne me suis pas précisément informé si les loix de Mahomet seroient plus sévères à l'égard des esclaves achetées & épousées par le maître, qu'à l'égard des Mahométanes nées libres.



CHAPITRE XVIII.

De la Polygamie des Mahométans.

Il n'eſt pas vraiſemblable que, chez les *Mungales*, pluſieurs frères ſoient réduits à n'avoir entre-eux qu'une ſeule femme, parce que grand nombre de leurs filles paſſent dans d'autres pays où la polygamie règne, comme l'obſerve M. Michaëlis, LXme queſt. d'après Süſſmilch. Car les Turcs, les Perſes, les Arabes & les Indiens, tirent auſſi quantité d'eſclaves mâles des nations qui leur vendent des femmes blanches & noires. Il y reſte donc vraiſemblablement autant de femmes que d'hommes, s'il y naît, comme en Europe, autant d'un ſexe que de l'autre. Il arrive, ſans doute, chez les *Mungales*, comme ailleurs, que quand les voiſins leur enlèvent, ou leur achètent leurs filles, ils prennent auſſi les garçons. D'où je conclus que les hommes qui y reſtent ne doivent pas manquer de femmes. Souvent les eſclaves achetés par les Turcs & par les Arabes, ſe marient; quelques-uns d'entre eux qui parviennent à des poſtes honorables, ou qui amaſſent du bien, prennent même plus d'une femme. Il eſt donc à préſumer que le négoce d'eſclaves ne donne pas plus de femmes aux Mahométans, qu'on n'en trouve dans d'autres pays.

Je ne crois pas non plus qu'il naiſſe parmi les Orientaux, plus de filles que de garçons: quoique quelques médecins & quelques moines d'Europe aient une opinion contraire. Pour dire là-deſſus

quelque chose de certain, il faudroit avoir une liste exacte des enfans qui y naissent chaque année; & comme cette liste ne se trouve ni chez les Chrétiens orientaux, ni chez les Mahométans, je ne puis rien décider sur cette question. Cependant voici quelques petites listes qui m'ont été données par des Moines européens. Par ce moyen, on déterminera aussi, à-peu-près, le nombre des Catholiques-Romains qu'il y a dans ce pays.

Les Capucins de Surât *ont baptisé :*

	garçons.	filles.
De 1676 jusqu'en 1700	140.	118.
De 1701 à 1720	122.	130.
De 1721 à 1748	149.	129.
De 1749 à 1764, mois de Sept. .	94.	82.
Ainsi, en 88 années & 9 mois . .	505.	459.

Ces Pères, entre plusieurs autres choses, avoient remarqué dans les registres de leur église, qu'en 1678, une femme de 12 ans & 3 mois, étoit accouchée à *Surât*. Qu'en 1689, une autre étoit morte en donnant la vie à un enfant qu'elle avoit porté pendant 18 mois; que l'enfant avoit vécu, & qu'on l'avoit baptisé. On ne savoit plus quelles preuves il y avoit eu pour constater cette grossesse de dix-huit mois.

J'ai aussi entendu parler en Perse d'une mère de 13 ans. On y marie les filles dès l'âge de neuf ans; & j'ai connu un homme dont la femme n'avoit que dix ans lorsque le mariage fut con-

ſommé. On dit qu'une femme d'*Abuſchähr* avoit eu un enfant dans ſa cinquantième année; exemple, ſans doute, bien rare, puiſque chez les Orientaux les femmes paſſent pour vieilles dès qu'elles ont plus de trente ans.

Un Carme de l'Égliſe de Saint Michel à Mahîm, *dans l'iſle de Bombay, a baptiſé :*

	garçons.	filles.
En 1758 . . .	55.	48.
1759 . . .	51.	48.
1760 . . .	59.	56.
1761 . . .	48.	54.
1762 . . .	64.	59.
1763 . . .	64.	56.
Fait en ſix ans .	341.	321.

On a baptiſé dans l'Égliſe Signora Eſperanza, hors de la ville de Bombay :

			garçons.	filles.
Depuis 1751	à	1755. . . .	419.	406.
1756	à	1760. . . .	349.	355.
1761 jusqu'en		Oct. 1764. . . .	246.	378.
Ainſi, en 13 ans & neuf mois. . . .			1014.	1039.

Parmi les perſonnes baptiſées à Surât & à Bombay, il y a eu peut-être quelques eſclaves, hommes ou femmes, appartenans

aux Européens, ou aux Portugais qui y demeurent. Les Chrétiens n'ont aucune occaſion de baptiſer des Payens dans les pays Turcs, & ils n'oſent point convertir de Mahométans. De ſorte que ſi on pouvoit avoir pluſieurs liſtes de ceux qui ont été baptiſés en ces lieux, on pourroit dire quelque choſe de plus précis ſur la proportion qu'il y a entre les hommes & les femmes. Je n'en ai pu avoir d'autre notion, ſi ce n'eſt que les Moines européens ont baptiſé à Baſra, depuis le commencement de 1755, juſqu'en Août 1765, cinquante-deux garçons, & cinquante-cinq filles. Et des Moines de Bagdad m'ont communiqué la liſte ſuivante *.

			garçons.	filles.
Depuis 1741	juſqu'en	1745.	13.	28.
1746	à	1750.	14.	21.
1751	à	1755.	21.	20.
1756	à	1760.	32.	34.
1761	à	1765.	39.	48.
Ainſi en 25 ans			119.	151.

Il eſt vrai que, ſuivant quelques-unes de ces liſtes, le nombre des filles ſurpaſſe en Orient celui des garçons; mais on n'en peut

* Comme les Chrétiens d'orient qui ſe ſont réunis avec l'Egliſe Romaine, & qui, dans cette contrée, ſe nomment Chaldéens, n'ont qu'une petite égliſe à Bagdad où il y a deux prêtres qui baptiſent, les liſtes rapportées ci-deſſus ne ſuffiſent pas pour déterminer le nombre des Catholiques-Romains dans cette ville.

rien

rien conclure : &, supposé que cette petite supériorité y existe réellement, elle ne sauroit avoir déterminé les Orientaux à la polygamie.

Cette polygamie même n'est pas si universelle en Orient, qu'on le croit en Europe : car si quelques Mahométans m'ont beaucoup vanté cet usage ; d'autres, assez riches pour avoir plusieurs femmes, m'ont franchement avoué qu'ils n'ont été heureux qu'avec une seule. C'est pourquoi il y a peu d'hommes, d'un état médiocre, qui aient plus d'une femme, & beaucoup de gens distingués s'en tiennent à une pour toute leur vie. Suivant la loi, ils sont obligés d'entretenir décemment toutes celles qu'ils ont, & de voir chacune d'elles, une fois par semaine : devoir trop pénible à bien des Mahométans ; car ou ils se marient jeunes, ou le père achète à son fils une esclave, pour empêcher qu'il ne se livre à des prostituées. La tradition rapporte que Mahomet, qui doit avoir été mauvais physicien, a soutenu que l'homme ressembloit à un puits, qui fournit d'autant plus d'eau, qu'on en puise davantage. Mais les Mahométans abusent tellement de leurs forces dans leur jeunesse, que plusieurs d'entr'eux, dès l'âge de trente ans, se plaignoient à notre médecin d'un entier épuisement.

On accuse en Europe les pères Mahométans de vendre leurs filles ; mais les plus sensés d'entr'eux le font aussi peu que nous. Ils donnent, sans doute, plutôt leur fille à un époux riche & distingué qu'à un pauvre, parce qu'ils en reçoivent davantage ; mais pour peu qu'un Mahométan ait assez de fortune, il accorde à sa fille une dot honnête, qui devient alors son propre. Le

contrat de mariage ſe paſſe devant le *Kádi;* & non-ſeulement on y ſtipule ce que l'époux doit donner d'abord à ſa future, mais encore la ſomme qu'il lui payera, au cas qu'il lui prenne envie de la répudier. Il y a apparence qu'un gendre opulent contentera facilement un père pauvre; mais tous les pères ne marient pas leurs filles pour de l'argent. Souvent un homme aiſé prend un gendre ſans bien, lui fournit même la ſomme néceſſaire pour payer, en préſence du *Kádi* & des témoins, la dot ſtipulée par le contrat; & le gendre promet à ſa femme une ſi groſſe ſomme, en cas de répudiation, qu'elle n'a point ce changement à craindre. D'ailleurs, comme elle n'eſt pas obligée de remettre ſon bien entre les mains de ſon mari, celui-ci dépend ſouvent d'elle. Les Mahométanes riches, ſont quelquefois plus maîtreſſes chez elles que ne le ſont les Chrétiennes en Europe: elles ſont même, en quelque ſorte, plus heureuſes, en ce qu'elles peuvent demander d'être ſéparées, au cas que le mari en agiſſe mal avec elles. Malgré cela, il n'eſt pas rare que les Mahométans répudient leurs femmes; mais ils n'uſent pas de ce droit ſans des raiſons très-fortes; ſoit parce que cette démarche eſt jugée indécente pour un homme ſenſé, ſoit parce qu'ils ne veulent pas déshonorer la femme & ſa famille. Il n'y a que quelques riches voluptueux qui épouſent pluſieurs femmes, & leur conduite eſt blâmée par les Mahométans raiſonnables. D'ordinaire, ces hommes de plaiſir choiſiſſent des femmes de baſſe extraction, qui ſont éblouies de ſe voir tout-d'un-coup ſi élevées & environnées de domeſtiques; mais elles doivent avoir du chagrin quand le mari leur aſſocie

trois autres femmes, qu'il prend plusieurs filles esclaves, & qu'à la fin il les répudie elles-mêmes.

Il y a donc des Mahométans qui ont plus d'une femme. Et le nombre des hommes & des femmes étant à peu-près égal en Orient, un Européen est porté à croire que le pauvre Mahométan ne trouve quelquefois aucune occasion de se marier. Cependant on ne remarque point que les filles soient rares; il paroît même qu'un Mahométan sans fortune entretient une femme à moins de frais qu'un Chrétien pauvre ne peut le faire en Europe. En voici un exemple. Un *Mulla* de *Romahhîe*, ville assez proche de l'Euphrate, avoit pris quatre femmes, pour subvenir à sa subsistance par leur travail. Je ne doute pas que chacune d'elles n'eût facilement trouvé des raisons pour se faire séparer de son mari, si elles avoient su trouver un meilleur parti. Les soldats & les domestiques se marient beaucoup plus en Orient qu'en Europe. Malgré cela, on n'y manque pas de courtisannes, qui, dans quelques grandes villes, ont la liberté d'exercer publiquement leur métier, en payant au magistrat certaines contributions.

Si on demande pourquoi, malgré la polygamie, les Mahométans ne manquent pas de femmes, je n'en trouve la réponse que dans les mœurs & la façon de penser de celles-ci. C'est une honte pour toutes les femmes de l'Orient, lorsqu'on peut les comparer à un arbre stérile, & on inculque aux Mahométanes, dès leur jeunesse, que c'est un déshonneur à une fille nubile & aux jeunes veuves, quand elles ne trouvent point de maris. Aussi n'y a-t-il point de maisons religieuses pour les filles célibataires; chacune

ſe cherche un mari. Eſt-elle répudiée, elle s'occupe d'abord à en trouver un autre : & comme les Mahométanes vivent preſque ignorées, en comparaiſon des Européennes, on ne remarque pas ſi aiſément quand elles ſe méſallient.

Cependant il n'eſt pas douteux que la polygamie ne nuiſe à la population. S'il y a des exemples qu'un homme a eu beaucoup d'enfans de pluſieurs femmes, on a auſſi obſervé que les monogames ont généralement plus d'enfans que les polygames. Je ne doute pas de la vérité de cette obſervation ; car les femmes d'Orient, ſachant qu'elles ont des rivales, cherchent continuellement des moyens de les ſupplanter ; d'où il arrive que la complaiſance & la volupté affoibliſſent bientôt un mari polygame pour le reſte de ſa vie.



CHAPITRE XIX.

De la Circoncision des Orientaux.

IL EST RECONNU que les Mahométans ne font pas circoncis de la même manière que les Juifs. J'ai entendu dire qu'une tribu d'Arabes, qui habite entre les terres des Schérifs d'*Abuarîsch* & de la *Mekke*, circoncit autrement que les *Sunnites*, & il se peut que leur circoncision diffère encore de celle des *Zéidites*, des *Beiâsi* & d'autres. Mais qu'elle soit nécessaire à la santé dans les pays chauds, (Quest. 52me de M. Michaëlis) cela ne me paroît pas prouvé; car les *Parsîs*, c'est-à-dire, les disciples de Zoroastre, qu'on appelle aussi *Guèbres*, ou les adorateurs du feu, les payens des Indes, & quelques nations Káfrs en Afrique, qui vivent tous dans des climats aussi chauds que les Mahométans de l'Arabie, ne se circoncisent point, & se portent aussi-bien que les Juifs, les Mahométans, & quelques nations Káfrs qui se font circoncire. Les Chrétiens Coptes d'Égypte, & ceux de *Hábbesch*, en baptisant leurs enfans mâles, (ce qu'ils font, pour l'ordinaire, quarante jours après leur naissance,) les font circoncire. D'autres le font dans la dixième année, & plus tard; plusieurs ne le font point du tout.

Si Abraham, qui, par l'ordre de Dieu (Gen. XVII, 23,) se circoncit avec toute sa maison, fut le premier qui pratiqua cette cérémonie, ou si d'autres peuples l'avoient pratiquée avant lui,

c'eſt une queſtion que je ne ſaurois décider *. Mais comme tous les deſcendans d'Abraham avoient cet uſage, il y a apparence que les Arabes, les Égyptiens, les Abyſſins le tiennent de lui. Les Mahométans paroiſſent l'avoir conſervé comme une pratique de leurs ancêtres; du moins n'ai-je pas entendu dire que leur religion les y oblige. La circonciſion peut avoir été introduite en Perſe & dans les Indes avec le Mahométiſme, & les Káfrs ſur la côte d'Afrique au Sud-Eſt, peuvent l'avoir priſe des Abyſſins ou des Mahométans qui habitent les mêmes côtes.

Cette pratique étant adoptée par tant de peuples, il ſemble qu'elle doive avoir quelque utilité phyſique, quoique divers Mahométans & Chrétiens orientaux chez leſquels je m'en ſuis informé, n'ayent pu m'en alléguer aucune. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans les pays chauds elle ſert beaucoup à ceux qui ne ſe lavent pas avec ſoin. Le médecin des anglois à *Háleb*, m'aſſura que dans les pays chauds il s'amaſſe plus d'humidité ſous le gland que dans les pays froids; & un de mes amis, qui, dans les chaleurs des Indes, n'avoit obſervé que la propreté Européenne, gagna une tumeur dans cet endroit, qu'il auroit évitée, s'il eût été circoncis. Dès qu'il ſe fut ſoigneuſement lavé cette partie, la tumeur ſe diſſipa. Il eſt donc néceſſaire de ſe laver réguliérement tout le corps, & ſur-tout ces parties, lorſqu'on eſt dans des pays chauds; & voilà ſans doute pourquoi les Légiſlateurs des Juifs, des Mahométans, des Guèbres & des Payens dans les Indes, ont ordonné

(*) *Spencerus de legibus Hebræorum*, page 69.

ces fréquentes ablutions. Les Chrétiens qui habitent parmi ces peuples, ſont obligés à la même propreté, ſoit pour la décence & pour ne pas s'expoſer au mépris des nationaux, ſoit pour conſerver leur ſanté.

Un circoncis ſe lavant avec moins de peine que celui qui ne l'eſt pas, ſur-tout quand il n'oſe (comme les Mahométans) y employer qu'une main, la circonciſion devient une commodité, & ce pourroit être une raiſon pour engager les nations à conſerver ce rite après l'avoir adopté *. Mais l'utilité réelle de la circonciſion, conſiſte en ce qu'elle eſt néceſſaire pour rendre pluſieurs hommes propres au mariage. On trouve en Orient, comme en Europe, des perſonnes auxquelles une eſpèce de circonciſion devient néceſſaire. J'en ai vu un exemple à *Moſul*. Un Chrétien qui avoit déjà vécu quelques années en ſecondes noces, avec une jeune femme, ſans en avoir eu d'enfans, ſe plaignoit des reproches que ſa femme lui faiſoit de ce que c'étoit par ſa faute qu'on l'appeloit un *arbre ſtérile*. Je l'aſſurai que je n'entendois rien à la Médecine, comme il le croyoit, me voyant obſerver les aſtres, & les Aſtronomes mahométans étant médecins en même-temps. Mais comme il perſiſtoit à me demander des remèdes, je lui propoſai de me mener chez lui & de me faire parler à ſa femme. Il n'y conſentit qu'avec peine, craignant que les voiſins ne le viſſent introduire un étranger dans ſa maiſon. Cette femme, qui ne ſe

* Hérodote, L. II, 34, dit que les Égyptiens ſe circonciſent par un principe de propreté.

ſeroit montrée à aucun autre étranger, ne ſe fit point ſcrupule de parler à ſon médecin; car les médecins & les moines d'Europe voient ſans ſoupçon les femmes de l'Orient, pendant que des voyageurs, & d'autres honnêtes-gens, ſont obligés de ſe tenir à la porte, ou de ſe contenter de la compagnie du mari. Elle dit que ſon époux approchoit d'elle rarement. Le mari, pour ſe juſtifier, répondit qu'elle n'exigeroit rien de lui, ſi elle ſentoit les douleurs que ſa complaiſance lui cauſoit. Alors je me rappelai qu'un chirurgien d'Europe avoit, en pareil cas, coupé le lien du gland à un de mes amis. Après l'examen & les queſtions convenables, que je fis avec la mine & la contenance d'un Eſculape, je trouvai qu'il pouvoit être ſoulagé par une pareille opération. Je conclus de-là que s'il avoit été circoncis dans ſa jeuneſſe, probablement ſa femme n'auroit pas eu lieu de ſe plaindre, & que le mari auroit vécu tranquille & auroit eu des enfans. Cependant il n'y fut point remédié, parce que la femme déclara qu'elle ne ſouffriroit jamais qu'on y mît le couteau.

La circonciſion n'eſt pas néceſſaire à tous les Orientaux. Je vis pendant mon voyage de *Bagdad* à *Moſul*, qu'un jeune garçon chrétien qui traverſoit à mes côtés une rivière, avoit le prépuce ſi court, qu'il recouvroit à peine le gland. Je communiquai mes ſoupçons à un vieux Maronite, & je lui dis que ce jeune homme étoit ſans doute circoncis. Le vieillard, au contraire, prétendoit avoir obſervé que cela arrivoit à ceux qui naiſſoient pendant le décours de la lune, & que quelques-uns d'eux n'avoient point du tout de prépuce. Nos médecins ſe ſouviendront vraiſemblablement

blement d'en avoir vu des exemples en Europe ; mais je doute qu'ils en attribuent la cause à la lune. Si donc il n'est pas rare que les garçons naissent sans prépuce, les Orientaux, dont les enfans, jusqu'à un certain âge, vont, pour la plupart, tout nuds, peuvent l'avoir remarqué, & avoir cru que le prépuce étoit inutile; & voyant qu'il devenoit quelquefois un obstacle, ils ont eu recours à la circoncision.

J'ai négligé de demander dans l'*Hedsjâs* & dans l'*Yemen*, si l'on y circoncit les filles *. On assure que cette opération se fait à presque toutes les filles de l'*Omân*, au moins dans la contrée de *Sohâr;* chez la plupart des peuples qui habitent les deux bords du golfe persique & Básra, comme on la fait aux Mahométanes & aux Coptes en Égypte. On dit la même chose des femmes d'*Habbesch* & de *Cambay* près de *Surát*. A *Bagdad* les femmes de race arabe font aussi circoncire leurs filles. Les Turcs n'ont pas cette coutume ; & à mesure qu'on s'éloigne des frontières d'Arabie, on trouve moins de femmes circoncises dans les villes turques. Il y a apparence que les femmes en retirent l'avantage de se laver avec plus de facilité. Un marchand arabe m'en donna cependant encore une autre raison ; savoir, qu'on veut par-là empêcher l'érection du *Clitoris*, nommé *Sünbula* en Arabe : & cet homme pensoit que la décence l'exigeoit. La circoncision des filles a déjà été décrite dans le Dictionnaire de Chambers, & dans d'autres

* M. *Forskål* apprit que la circoncision des filles étoit en usage à *Mokha*, mais non à *Saná*, ni chez les Juifs arabes.

livres. MM. *Forskâl* & *Baurenfeind* témoignèrent à un ſeigneur de *Káhira* (que nous allâmes voir à ſa maiſon de campagne) l'envie qu'ils avoient d'examiner une fille circonciſe. Cet hôte complaiſant ordonna auſſi-tôt qu'on amenât une payſanne de 18 ans, & permit qu'ils obſervaſſent à leur aiſe. Le peintre deſſina tout d'après nature, en préſence de divers domeſtiques turcs; mais il travailloit en tremblant, parce que nous en craignions les ſuites de la part des Mahométans. Néanmoins, comme le maître de la maiſon étoit notre ami, perſonne n'oſa nous blâmer.

Les femmes qui circonciſent les filles à *Káhira*, y ſont auſſi connues que les ſages-femmes le ſont en Europe; on dit même que quand on en a beſoin, on les appelle de la rue; ce qui prouve qu'on n'y apporte pas grande cérémonie. Cette circonciſion ſe fait dans la dixième année.



CHAPITRE XX.

De la Castration des hommes & des animaux.

IL y a des gens qui croient que la loi de Mahomet défend d'ôter à un homme sa virilité. Cependant cela se pratique, quoique rarement, dans quelques grandes villes, & plus souvent dans la haute Égypte. Les religieux se sont lassés de prêcher contre un abus si ancien ; d'autant plus que les personnes de distinction n'en acheteroient pas moins des eunuques, & ne leur assureroient pas moins une subsistance commode. Ce n'est pourtant pas en Arabie que la castration règne le plus, comme le pense M. Michaëlis, quest. 54. On n'y fait point d'eunuques, ou on en fait sûrement moins qu'en Italie ; la plupart de ceux qui sont en Arabie, en Égypte & en Turquie, viennent d'*Hábbesch* & de *Faesan*, lieux situés au milieu de l'Afrique. En général, le nombre n'en paroît pas si grand en Orient, que nous le croyons en Europe. Le Sultan seul en a peut-être plus à Constantinople, que tous les sujets de son vaste empire, & la plupart de ces eunuques lui ont été envoyés en présent. On m'assura à *Káhira* que tous les Beys en avoient. Le Pacha de *Mosul* n'en avoit qu'un, que son père avoit acheté depuis plusieurs années, & qu'il vouloit, par cette considération, entretenir jusqu'à sa mort. Le Pacha d'*Háleb* n'en avoit que deux.

Les eunuques ne haïssent pas le sexe, comme bien des gens le

croient. Celui qui fit avec nous la route de *Suès* à *Jambo*, avoit plusieurs femmes esclaves destinées à ses plaisirs; une d'elles étoit traitée en grande dame. On me parla d'un riche eunuque à *Básra* qui avoit son *Harêm*.

Il paroît moins néceſſaire de châtrer les animaux dans les pays chauds que dans les pays froids, la transpiration continuelle leur diminuant beaucoup le courage. Un officier françois, qui avoit passé plusieurs années sur la côte de Coromandel & en Bengale, me dit que les Européens s'y servent de chevaux entiers pour leur cavalerie, & il crut avoir observé que ces animaux étoient plus indomptables l'hiver que l'été. Les Arabes ne montent que des chevaux entiers, mais des *Hüſsâns*, c'est-à-dire, qui n'ont pas sailli; & rarement des *Haſchâri*, ou des étalons, qui sont plus difficiles à gouverner. Les Arabes du désert se servent ordinairement de *Fárraſi* ou *Cavales*, & vendent les chevaux entiers dans les villes.

Les Arabes n'ont ni chariots, ni charrettes. Les Indiens se servent d'une sorte de carrosses à deux roues, tirés par de grands & beaux bœufs. L'officier dont je viens de parler, disoit qu'on ne coupoit ces bœufs ni sur la côte de Coromandel, ni en Bengale; mais à Bombay on m'assura qu'on leur écrasoit les testicules. On dit que la religion des *Parsîs* défend de châtrer les animaux. Les Juifs qui habitent parmi les Mahométans, ne se font pas scrupule de manger la chair des moutons ou boucs coupés, parce que, vivant parmi des nations étrangères, ils ne peuvent suivre leur loi si exactement, même en plusieurs autres points. Ils ne châ-

trent pas eux-mêmes leurs animaux. Un Juif de *Maskát* me racontoit qu'il avoit ſouvent vendu ſon chevreau, pour le racheter quand d'autres l'auroient coupé.

La chair de brebis eſt la principale nourriture des Mahométans, & en particulier celle des Arabes errans. Moïſe défend pourtant de mutiler les animaux que l'on mange. Je n'en ſais pas la raiſon, à moins que ce ne ſoit pour épargner les femelles qui doivent multiplier les troupeaux. Ainſi on mangeoit pluſieurs mâles, & la viande des plus vieilles bêtes étoit achetée par les pauvres, qui l'avoient à bon marché. C'eſt ſans doute pour la même raiſon qu'on mange en Europe la chair de vieux animaux entiers, comme boucs & taureaux, & nullement parce qu'on la trouve de bon goût.



CHAPITRE XXI.

De la Langue Arabe.

On voit dans les obſervations de Pocock ſur Abul Faraje, page 151, que les anciens Arabes ont eu divers dialectes. Le roi des *Hamjares* à Dhafâr diſoit à un Arabe étranger, *Theb*, voulant lui dire de s'aſſeoir. Mais comme ce mot emportoit dans la langue de celui-ci, autant que *ſautez*, il ſauta d'un endroit élevé, & ſe bleſſa. Dès qu'on eut expliqué au Roi le ſujet de la mépriſe, il répondit : Que l'Arabe qui vient à Dhafâr apprenne le *dialecte Hamjâre.* Arrien remarque auſſi que non-ſeulement les Arabes ont eu divers dialectes, mais qu'ils ont eu divers langages *. Il n'y a peut-être point de langue où l'on trouve aujourd'hui tant de dialectes que dans l'Arabe. Non-ſeulement on parle tout autrement dans les montagnes du petit diſtrict que gouverne l'Imâm de l'*Yemen*, que dans le *Tehâma ;* mais les gens diſtingués ont une prononciation différente, &, pour exprimer pluſieurs choſes, d'autres mots que les payſans : ces dialectes n'ont guère de rapport avec celui des Bédouins. La différence eſt encore plus grande dans les provinces éloignées. Comme il y a eu depuis fort long-temps, dans diverſes provinces de l'Arabie, pluſieurs

* Navigationi & Viaggi racolte da Ramuſio, fol. 284. Periplus maris Erythræi, pag. 12.

dialectes en usage, & que la langue Arabe a fait oublier à leurs voisins des langues dont on a vraisemblablement adopté & conservé plusieurs mots dans la langue d'aujourd'hui, il n'est pas étonnant qu'elle soit plus riche qu'aucune autre. D'abord la prononciation de certaines lettres diffère beaucoup : par exemple le ق & ك, dont les Arabes du Nord & de l'Ouest se servent comme d'un *K* ou d'un *Q*, se prononce à *Maskât* & près du golfe persique, comme *tsch*. Voilà pourquoi on dit, en quelques contrées, *Bukkra*, *Kiâb*, pendant qu'on dit en d'autres *Bâtscher*, *Tschiâb*, & ainsi du reste. La prononciation des Arabes du Sud & de l'Est me parut plus facile à un gosier européen, que celle des Arabes en Égypte & en Syrie. Cette diversité de dialectes ne se rencontre pas moins dans la langue turque. Un marchand Italien qui l'avoit apprise à Básra, où les gens de distinction la parlent, parce qu'étant sous la dépendance des Turcs, ils ont souvent à faire à eux, m'assura que le dialecte auquel il s'étoit appliqué, différoit beaucoup de celui qui étoit en usage à Constantinople ; & je remarquai dans notre voyage d'*Abuschähr* à *Schirâs*, que quelquefois il ne comprenoit pas les Turcmans qui parcourent la Perse.

Comme les Arabes se disent de la religion mahométane, ils croyent que la langue dans laquelle est écrit le livre de leur loi ou le Korân, &, par conséquent, le dialecte en usage à la Mekke du temps de Mahomet, est ce qu'il y a de plus pur. Ce dialecte diffère tellement du moderne, qu'on enseigne à la Mekke même, & seulement dans les Colléges, la langue du Korân, comme on enseigne le Latin à Rome. Et comme le dialecte usité dans l'*Yemen*

il y a 1100 ans, différoit alors de celui de la Mekke, & s'est encore altéré par le commerce avec les étrangers & par la succession des temps, on y enseigne aussi la langue du Korân comme une langue savante. On peut donc dire que l'ancienne langue Arabe est en Orient ce qu'est le Latin en Europe. L'Arabe moderne qu'on parle dans l'*Hedsjâs*, est à l'ancien Arabe, à peu-près, ce qu'est la langue de l'Italie à l'ancienne langue Latine. Les divers dialectes d'Arabie ressemblent à ceux d'Italie ; & hors de l'Arabie on y remarque le même rapport qu'ont entr'eux le Provençal, l'Espagnol, le Portugais, &c. La langue des Arabes qui habitent les montagnes frontières de l'*Yemen* & de l'*Hedsjâs*, & qui n'ont presque pas eu de commerce avec les étrangers, s'est, dit-on, le moins altérée, & diffère moins que toutes les autres de celle du *Korân*. Quelqu'un, par conséquent, qui voudroit faire des observations sur l'ancien Arabe, devroit aller dans ces contrées-là *.

x rien n'est plus faux. La langue du Coran n'est pas enseignée comme une langue morte, mais comme la source et le modèle du langage que doivent parler tous les gens instruits. Les dialectes des différentes provinces où l'on parle l'arabe ~~ne sont~~ que des patois, ou plutôt un arabe populaire [illegible] que les personnes qui ont reçu de l'éducation le parlent quelquefois, ce n'est que pour se mettre à la portée du vulgaire ignorant, et encore ne sauraient-ils traiter un sujet tant soit peu relevé sans être forcés de revenir au litteral. Ce qui prouve d'ailleurs que l'arabe vulgaire n'est pas très dissemblable du litteral, c'est que à part [illegible] mots ~~[illegible]~~ que le commerce ou les guerres ont introduit dans le langage, tous les mots ont conservé leur ancienne forme. Je ne parle pas de la désinence ~~grammaticale~~ finale des substantifs, car je ne suis pas bien persuadé qu'elle ait jamais existé que dans les ouvrages des poètes, où le besoin [illegible]

* J'ai trouvé dans les papiers de M. *Forskål* une liste de mots tels que les Arabes les prononcent à *Káhira* & dans le *Tehâma* ; & comme elle prouve évidemment la grande diversité des dialectes dans l'Arabe, je la rapporterai ici :

Dans l'*Yemen.*	A *Káhira.*
Afchkal	*Achsan*, *acheir*, mieux.
Fænn, (chez les paysans à Môr)	*Taiib*, bon, excellent.
Fên tebuch / *Fên tidschi* / *Fên tesír* / *Fên tisrah* . .	*Fên terúch*, où vas-tu ?

Edjlis

Le Copte, ou l'ancienne langue des Égyptiens, appartient aux langues qui ont été, en quelque ſorte, expulſées par les Arabes. Elle eſt tellement morte, que peu de Coptes entendent leurs livres d'Égliſe; c'eſt beaucoup lorſqu'ils ſavent les lire. On le

Dans *l'Yemen.*	A *Káhira.*
Edjlis	*Okod*, aſſieds-toi.
Dachel	*Djûa*, là-dedans.
Charedj	*Barra*, là-dehors.
Æjna	*Schikl*, *Djins*, eſpèce, genre.
Chæjl	*Hösân*, un cheval.
Ghodua, *báquer* . . .	*Búkra*, demain.
Eftehamlak	*Fahímt*, entends-tu ?
Sâa ſâa	*Bad el aukât*, quelquefois.
Bel márra, *márra* . .	*Ala báadu*, tout-à-fait.
Máchtar tani	*Ghæjr marra*, une autrefois.
Nimſi henâk	*Nebát benâk*, nous y reſterons.
Delhín	*Dilvákt*, à préſent.
Hâcki, *Hâckak* . . .	*Betâi*, *betâk*, mien, tien.
Sántu	*Fiſſa*, vîte.
Haja eljoum (avant-midi) / *Haja ellæjl* (après-midi)	*Fiſa*, dépêche-toi.
Schæídji	*Idji*, il viendra.
Makân	*Oda*, une chambre.
Modad	*Dáva*, de l'encre.
Ibil / *Djemmel*	*Djemmel*, un chameau.
Râged	*Najem*, il dort.

une pensée dans un certain nombre de syllabes, a donc les façons à se servir de quelques signes pour déterminer le rôle de chaque mot.) Ensuite la différence est dans le mauvais emploi des mots, l'usage de ~~[illegible]~~ des verbes ~~[illegible]~~ à des formes inusitées, le changement de leurs régimes, et l'addition régulière, dans quelques cas, de particules insignifiantes, comme [illegible] au lieu de [illegible] (égyptien)

comprendra ſans peine, ſi l'on conſidère qu'ils ſont gouvernés, depuis près de 2000 ans, par des nations étrangères. Suivant l'opinion des Coptes de *Kahîra*, les Grecs, qui regardoient leurs ſujets Égyptiens comme des hérétiques, & qui employoient tous

---

Dans *l'Yemen.*	À *Káhira.*
Ma ragadt noum fillæjlæ .	*Manymt ſchi di llæjl*, je n'ai pas dormi du tout cette nuit.
Eſtekin . . .	*Usbur*, arrête-toi, attends.
Fok elbâb . .	*Eſtah elbâb*, ouvre la porte.
Kân	*Sædd*, ſoit.
Mafîſch chalâf (à Gidda) }	
Ma alæjh } dans l'Yemen. }	*Ma fîſch dur ûra*, cela ne fait rien, il n'importe.
Ma ichâlef }	
Adu	*Léſſa*, pas encore.
Ad bo minhu . . .	*Léſſa fi*, reſte-t-il encore quelque choſe?
Djîb	*Taâli*, viens ici.
Ma ædri }	
Mani dâri } . .	*Ma arefûſch*, je ne ſais pas.
Zâjid . . .	*Aktar*, plus.
Nâkis . . .	*Akall*, moins.
Kalîl . . .	*Schoijæ*, peu.
Má ſahiha .	*Môjæ tajibæ*, de bonne eau.
Meſterihîn }	*Tajibîn* } te portes-tu bien?
Keif éntom }	*Aiſch hálkom* }
Jéfal dachel elkîs . . .	*Jóhött djua elkîs*, il le met dans une bourſe.
Kân, chalas . . .	*Hader*, cela eſt fait, ou prêt.
Djâhel . . .	*Válad*, un garçon, un jeune homme.

les moyens imaginables pour les réunir avec leur église, leur ont défendu, ſous peine de mort, de parler l'ancien Copte, & leur ont même ordonné de ſe ſervir de l'alphabet grec. Cependant on leur a permis, dit-on, de conſerver ſept lettres de leur alphabet,

---

Dans *l'Yemen.*	A *Káhira.*
Djohâl . . .	*Aulad*, des garçons, de jeunes hommes.
Ettaâm djâhel âdu . .	*Ed dûrra leſſa djedîd ſ. ſughájar*, le millet (*Holcus*) eſt encore petit.
Harîm . . .	*Nisvân*, des femmes.
Horma . . .	*Mara*, une femme.
Ubaadæjn . .	*Ubáadu*, & après.
Ma teſchâ / *Ma tiſchtehi* / *Ma terid*	*Æiſch tötloh*, / *Æiſch byddak*, — que veux-tu?
Hâkede . . .	*Kidi*, ainſi.
Hâda / *Hadäk, hadik*	*Di* / *Dak, dík* — celui-ci, celle-ci.
Deír / *Karja*	*Bæled*, un village.
Namûs . . .	*Karâmœ*, honneur.
Nâmes . . .	*Namus*, un moucheron.
Márhaba . .	*Bismilli*, volontiers.
Kúmal . . .	*Barghut*, une puce.
Tæjr didjâdj . .	*Fârcha*, une poule.
Hack eddidjadj . .	*Bejd*, des œufs.
Halîb . . .	*Læben*, du lait.
Schærka . . .	*Láhm*, de la viande.

parce que le Grec n'avoit pas toutes celles dont ils avoient besoin pour s'exprimer distinctement dans leur ancienne langue. Cet alphabet grec-copte a été appelé le copte moderne. On dit aussi que, sous le gouvernement des Mahométans, un Roi d'Égypte

Dans *l'Yemen.*	A *Káhira.*
Láhm (chez les paysans de Môr.)	*Héna*, *min héne*, ici.
Jémanæ . .	*Ibrík*, cafetière, pot-à-café.
Háda tâni }	*Di ghair schi* } c'est une autre chose.
Hada chalaf }	*Di baschka* }
Báschka . .	*Djemíl*, beau.
Sani . . .	*Dóghri*, droit devant vous.
Tarík . . .	*Andak*, place.
Næffæs (tetire-toi de côté)	*Jeminak*, *schemâlak*, à droite, à gauche.
Kám lo . . .	*Zamân*, combien de temps ?
Báadi, *chálfi* . . .	*Min varai*, après moi.
Adjihæ! }	*Ja! bélaman!* cri d'admiration.
Hakede! }	
La, bass! }	
Izáuvidj . . .	*Igauvis*, il s'est marié.
Uchâber jitbaka hel Arabi .	*Ujarif jitkallem bel Arabi*, & il sait parler Arabe
Ma kal . .	*Aisch kal*, qu'a-t-il dit ?
Min auval . . .	*Káhle*, anciennement.
Chabír . . .	*Refík*, un compagnon.
Zobun . . .	*Ghâli*, cher, qui coûte beaucoup.
Bünn . . .	*Káhvæ*, du café.
Hedam	*Hasír*, une couverture.
Todroh min schani . .	*Tödróbni*, me bas-tu?

a défendu, sous peine de la vie, de parler la langue mêlée de grec & de copte; & dès-lors la langue arabe est devenue universelle en Égypte. Cependant on lit encore dans les églises les évangiles, & quelques prières, en grec-copte; mais on les répéte d'abord en arabe *. Les autres Arabes qui ont fait des conquêtes

---

Dans *l'Yemen*.	A *Káhira*.
Ana chaddam hackak fi (à Mokha)	*Ana chaddamak*, je suis votre serviteur.
Ja vuléda / *Ja bynia* . . .	*Ja bint* / *Ja mara* } une fille, une femme.
Safi	*Chámr*, du vin.
Ras bákar . . .	*Bákara*, *bakar vahid*, un bœuf.
Bûr	*Kámh*, du froment.
Ma isyd . . .	*Ma ikefísch*, ce n'est pas assez.

* M. *Forskâl* a laissé les remarques suivantes sur les Coptes; j'espère qu'elles feront plaisir aux savans d'Europe.

» Les Coptes croient qu'ils tirent leur nom de leur premier Roi Égyptien, » appellé Copt. J'ai demandé s'ils n'avoient pas dans leurs livres quelques ex» plications des hiéroglyphes, & on m'a répondu qu'ils n'en ont pas plus la » clef que les autres nations. Je demandai au Patriarche Copte, qui se dit » Patriarche d'Alexandrie, & qui, avec le Patriarche grec de Káhira, prétend » être le vrai possesseur de l'ancien siège d'Alexandrie, si Saint Athanase étoit » Copte ou Grec. Il me répondit qu'Athanase avoit été Copte. Ils appellent S. » Marc l'évangéliste, dont on montre le tombeau dans une église d'Alexan» drie, leur premier Patriarche: & ils ont une liste de tous les Patriarches » depuis Saint Marc jusqu'à présent ». (M. *Kall*, Conseiller d'état, m'en a montré des listes imprimées).

en Afrique, c'eſt-à-dire, au Sud de la Méditerranée, depuis l'Égypte juſqu'au détroit de Gibraltar, & de-là au Cap de Bonne-Eſpérance, du côté de l'iſle de Madagaſcar, & à l'occident du golfe d'Arabie, ont auſſi introduit leur langue dans la plupart de ces pays. Mais pluſieurs de leurs ſujets parlent encore leur ancien

---

» En 1762, le 31 Juillet, le Patriarche Markos, ou Marc, diſoit que les » Coptes reconnoiſſoient en Jeſus-Chriſt deux natures, celle de vrai Dieu & » celle de vrai homme; & qu'Eutyche & Neſtorius étoient excommuniés chez » eux.

» Le Patriarche me fit montrer les livres de l'égliſe Patriarchale, par un » prêtre nommé *Abunatadrus;* c'étoient des liturgies & des bibles en Copte » & en Arabe. Il me dit que la plupart des livres Coptes ſe trouvent dans les » couvents de moines (*Dijur* en Arabe), principalement à *Deir Antonius* en » Said; (en Schærk.) à *Deir Amhabulæ*, deux journées plus loin; à *Deir Am-* » *habe sjoj*, dans la contrée de Damiette; à *Deir Eſſeijede Beſſurian*, près de » Tevrane, & à *Deir Makarias*, en la même contrée.

» J'allai enſuite voir un homme qui écrivoit des livres coptes, & qui peignoit » des images de Saints; il ſe nommoit *Ibrahim Ennaſch:* c'étoit un des plus » ſavans Coptes de *Káhira*, & il étoit très-poli: j'appris de lui ce qui ſuit: » Lorſque les Mahométans vinrent en Égypte, on comptoit 70 évêques coptes: » il n'en reſte plus aujourd'hui que 13. 1° à *Jéruſalem.* 2° à *Bahneſa.* 3° à » *Adsjmunein.* 4° à *Menûf.* 5° à *Abutidj* en *Saïd.* 6° à *Girge* en *Saïd.* 7° à *Aſiur.* » 8° à *Monfalut.* 9° à *Abnub el hammam* en *Saïd.* 10° à *Eſna* en *Saïd.* 11° à » *Armint* en *Saïd.* 12° dans l'*Habbeſch.* 13° dans le *Fajoum.* Il y avoit auſſi » autrefois un évêque à *Káhira;* mais depuis que le Patriarche même y réſide, » l'évêché a été ſupprimé.

langage, ce qui doit avoir bien corrompu le véritable Arabe. Il eſt vrai qu'un voyageur n'entend parler qu'Arabe dans la Paleſtine & dans la Syrie; cependant on ne peut pas compter la langue Syriaque parmi les langues mortes: car, ſuivant ce que j'ai appris à Damask, il y a encore dans la province du Pacha

» Cet *Ibrahim Ennaſch* copioit des évangiles & des livres coptes avec » la verſion arabe à côté. On lui donnoit un demi-écu, ou 43 paras pour un » cahier de dix feuilles *in-quarto* royal, ou petit *in-folio*, qu'il copioit en trois » jours. Entre les Dictionnaires de cet homme, il y en avoit un qui méritoit » d'être remarqué: il étoit diviſé en trois colonnes. Dans la première étoient » les mots, en partie grecs, qui ont été reçus dans la langue copte. Dans la » ſeconde étoit la ſignification de ces mêmes mots en véritable copte ancien, » qu'on appelle *Liſan Faraoun*, ou langue de Pharaon. Dans la troiſième on » trouvoit l'explication en arabe. Ce ſavant Copte diſoit que le Roi Ptolomée, » qui avoit régné en Égypte après la mort d'Alexandre le Grand, avoit voulu » rendre la langue grecque générale dans ce pays, de la même manière que le » Sultan *Barkûk* avoit voulu faire de l'arabe. Ainſi Ptolomée auroit condamné » celui qui auroit parlé la langue de Pharaon, & le Sultan *Barkûk* auroit défendu » de parler le copte. Actuellement beaucoup de prêtres n'entendent point les » livres qu'ils doivent lire. Après que les Évangiles & les rituels ont été lus en » copte dans les égliſes, on les lit en arabe, afin que le peuple les entende. Il » dit de plus qu'on écrivoit le copte en lettres grecques; mais qu'outre cela on » ſe ſervoit des lettres de l'alphabet de Pharaon. L'ancienne langue de Pharaon » avoit, ſelon lui, ſept lettres capitales, dont chacune avoit trois figures, & ſe » prononçoit en trois différentes manières. Lors donc qu'on joignit le copte » avec l'alphabet grec, on réunit les trois traits de chaque lettre, & on n'en fit » qu'une figure ». (M. *Forskâl* a copié dans un autre endroit les lettres originales

de ce Gouvernement, quelques villages où les payſans ne parlent que Syriac. Dans pluſieurs hameaux, aux environs de *Merdin* & de *Moſul*, les Chrétiens parlent encore Chaldéen; (d'autres diſent Syriac) on aſſure même que les hommes & les femmes qui ne vont pas dans les villes, n'entendent que cette langue, qui leur eſt maternelle. Moi-même j'ai été dans quelques-uns de ces villages, entre *Arbîl* & *Moſul*.

---

coptes; mais ce ſont les huit dernières lettres de l'alphabet copte déjà imprimé).
» J'appris auſſi de lui qu'il avoit vu dans les couvents coptes des livres écrits en
» langue de Pharaon, & indéchiffrables à ceux de leur propre nation.

» C'eſt dommage que de pareils livres y ſoient comme enſevelis. On trouve
» quelquefois ſur les momies & ſur les anciennes ſtatues, des lignes tracées
» parmi les hiéroglyphes, qui ne ſont pas des hiéroglyphes, mais qui paroiſ-
» ſent n'être que des lettres. Il ne ſeroit peut-être pas difficile de déchiffrer ces
» livres ſi inintelligibles: ſi les Savans ſe rendoient la langue de Pharaon fami-
» lière, on pourroit vraiſemblablement expliquer pluſieurs inſcriptions égyp-
» tiennes d'une haute antiquité. On trouve à Rome des occaſions d'apprendre
» l'Égyptien moderne, c'eſt-à-dire, l'arabe. On peut même être inſtruit dans le
» copte au collège *de propagandâ fide*, par des Coptes nés. On a dans le même
» collége, & dans la bibliothéque du Vatican, pluſieurs manuſcrits coptes,
» qui y ont été apportés peu-à-peu d'Égypte. On y a même déjà imprimé plu-
» ſieurs livres coptes. Quelqu'un donc qui auroit, au préalable, bien appris à
» Rome l'Arabe & le Copte, pourroit enſuite voir avec beaucoup de fruit,
» les cloîtres d'Égypte. Il obtiendroit facilement, & à peu de frais, l'entrée
» d'un de ces couvents, où les religieux Coptes, qui ſont fort pauvres, lui
» montreroient leurs livres, & ſe contenteroient d'une petite marque de recon-
» noiſſance. Ils craignent les Catholiques, ſachant que leur égliſe ſe donne

Je ne puis pas juger de la pureté avec laquelle on parle cette langue; mais il y a apparence que ne s'étant conservée, depuis plusieurs siécles, que parmi les paysans, elle ne doit pas être fort cultivée. Les Prêtres de *Mosul* m'assurèrent aussi, que le nouveau Chaldéen différoit de l'ancien, comme l'Arabe moderne différe de celui qu'on parloit du temps de Mahomet. Cependant ils reconnoissoient quelques mots dans les Questions de M. Michaëlis; & je ne doute pas qu'un Savant qui se résoudroit à passer une

---

» toutes les peines imaginables, par ses Missionnaires, pour faire des prosélytes en Égypte, & pour y ruiner la religion Copte. On n'auroit peut-être pas seulement besoin de la protection du Patriarche; car ceux qui environnent ce Prélat, paroissent plus soupçonneux que les autres Moines ou Prêtres. Les Coptes de la maison du Patriarche, me dirent que je cherchois sans doute des livres chez eux pour les falsifier & les faire imprimer en Europe, comme les Catholiques avoient coutume de faire. Si quelqu'un, par conséquent, entendoit l'arabe, & pouvoit leur prouver qu'il n'est point du parti du Pape, il gagneroit peut-être leur confiance. Ils sont polis & très-hospitaliers; ils vivent dans l'oppression, comme tous les Chrétiens d'Égypte, aussi sont-ils doux & serviables. On pourroit, selon toute apparence, acheter dans ces couvents des livres, ou les faire copier par des Moines, & fournir ainsi à l'Europe des productions inconnues.

» Ce même prêtre *Abunatadrus*, m'apprit qu'il n'y avoit actuellement chez le Patriarche que des livres d'église; mais qu'il pourroit très-facilement obliger les couvents à lui en envoyer d'autres. Je lui demandai si l'on trouvoit dans les couvents Coptes, quelques éclaircissemens sur les hiéroglyphes. Il me répondit qu'il ne le croyoit pas, cette science & cet art étant des choses qui appartenoient à *Hermès*.

année parmi les moines d'un pauvre couvent, à *Elkôſch*, par exemple, où réſide le Patriarche des Neſtoriens, ne fît beaucoup de découvertes dans cette langue. Les Chrétiens nés dans les villes de *Moſul* & de *Merdîn*, ne parlent point du tout le Chaldéen, du moins n'eſt-ce pas leur langue maternelle. Cependant ils écrivent *Karſchûni*, c'eſt-à-dire, l'Arabe, avec des lettres Chaldaïques, comme les Maronites du Mont Liban écrivent l'Arabe avec des lettres Syriaques; comme les Grecs en Natolie, (ou du moins dans la contrée de *Kónie*) écrivent le Turc avec des lettres Grecques, & comme les Juifs en Aſie, en Afrique, en Europe, écrivent toutes ſortes de langues avec des caractères Hébreux. Peut-être les Chrétiens d'Orient, connoiſſant peu ou point du tout leurs anciennes langues, n'écrivent-ils pas en caractères Arabes ou Turcs, afin que les Mahométans ne liſent pas leurs livres & leurs lettres; ou de peur que leurs religieux ou autres, qui ſe ſoutiennent par le ſeul métier de copiſtes, ne prennent la réſolution de ſe faire Mahométans; car, pour gagner leur vie chez ceux-ci, il leur faudroit apprendre à écrire en Arabe ou en Turc.

La plupart des Grecs nés à *Káhira* & en *Syrie*, peut-être auſſi les Arméniens, ne parlent qu'Arabe : & voilà pourquoi le culte divin ſe fait chez eux en Grec & en Arabe. Les Arméniens & les Grecs, dans la plupart des villes de Natolie, parlent toujours entre eux leurs propres langues, & ont diverſes dialectes. Un Marchand grec de l'iſle de *Scío*, m'aſſura à *Zille*, petite ville grecque, près de *Kónie*, qu'il avoit eu de la peine, en y arrivant, à entendre la langue des habitans. Conf. Hérodote I. 134. Le

dialecte diffère même entre les Grecques de Constantinople & celles de Péra. Un Pacha de *Kaisar*, où les Chrétiens parloient toujours leur langue en présence des Turcs, ordonna, dit-on, à tous ses sujets, sous peine de la vie, de ne parler que Turc. Les enfans Chrétiens n'y apprirent donc depuis que le Turc; de sorte qu'un Chrétien né à *Kaisar*, sait rarement le Grec ou l'Arménien. Les Chrétiens d'*Angür* (Angora) n'entendent aussi que le Turc; cependant on assure qu'à *Angür* & à *Kaisar*, les Grecs & les Arméniens font le service divin en leur langue.

Je doute, comme M. Michaëlis semble le croire dans sa 80me Quest. que les habitans de l'isle de Chypre parlassent encore le Syriac il n'y a pas long-temps. Je n'ai rien entendu dire en cette langue à *Larneca*. Le Grec est encore la principale langue dans cette isle, & elle y est si généralement reçue, que non-seulement ceux qui ont embrassé le Mahométisme, la parlent toujours avec les Chrétiens; mais que dans les villages, plusieurs Mahométans n'entendent pas d'autre langue que cette ancienne langue du pays. Dans d'autres contrées de la Turquie que j'ai parcourues, les Renégats ne parlent pas volontiers leur langue maternelle, & leurs enfans ne l'apprennent jamais.

Les *Kiurdes* ont conservé leur langage jusqu'à présent; & l'on trouve encore dans le *Kiurdestan* trois dialectes principaux & différens, selon que les provinces sont voisines de l'Arabie, de la Perse, ou des villages où on parle le Chaldéen. Quelques-unes des tribus *Kiurdes*, qui errent sous des tentes & sortent hors de leur patrie, ont, sans doute, adopté plusieurs mots de leurs

voisins les *Turcomans* ; & un Juif de *Mosul* prétendoit avoir trouvé beaucoup de mots hébreux dans la langue des *Kiurdes* de cette contrée. On dit que les Sabéens, ou soi-disants Chrétiens de S. Jean, qui sont aux environs de *Básra*, parlent & écrivent encore entr'eux leur ancienne langue. Il n'y en a que fort peu dans cette ville, & le moins ignorant parmi eux étoit un maréchal ferrant : J'engageai ce bon-homme à m'écrire son alphabet ; mais il en peignit fort mal les lettres.



CHAPITRE XXII.

Des monumens d'ancienne écriture Arabe.

JE n'ai pas eu le bonheur de voir dans l'*Yémen*, des monumens qui portaſſent quelque inſcription du temps des *Hamjâres*. Mais on me dit, que dans les ruines de la fameuſe ville *Dhafâr*, environ deux lieues au Sud-Oueſt de *Jerîm*, de même que ſur une muraille dans le village de *Hoddâfa*, ſur le chemin de *Damar* à *Sanà*, on trouvoit d'anciennes inſcriptions qui ne pouvoient être lues ni par les Juifs, ni par les Mahométans. Elles ſont vraiſemblablement gravées en lettres que Pocock appelle *Hamjâres* dans ſes *Obſervat. ſur Abulfaradsje, p.* 155, & qu'il diſtingue expreſſément de l'écriture arabe. Un Hollandois, devenu Mahométan, me montra, peu de temps avant mon départ de *Mokha*, une inſcription en lettres inconnues, qu'il avoit copiée, ſi je ne me trompe, dans un village du diſtrict de *Bellâd ânes*. Ainſi je ne doute nullement qu'on ne trouve encore à préſent des inſcriptions en lettres *Hamjâres* dans les montagnes de l'*Yémen*, & ſur-tout entre *Taæs, Sanà* & *Tehâma*. Une fièvre ardente qui me tourmentoit le jour que cette copie me fut préſentée, ne me permit pas de la tranſcrire, étant alors plus occupé de la penſée de l'éternité, que du deſir de raſſembler des inſcriptions inconnues. Je me ſouviens ſeulement que toutes les lettres de cet écrit étoient des lignes droites ; & ſi cela eſt, il ſe peut fort bien que les *Hamjâres* aient pris pour leur alphabet d'inſcriptions, celui des

Tobbàs, leurs vainqueurs. Ces derniers peuples étant de *Samarcand*, & adorateurs du feu, avoient vraiſemblablement les caractères que nous appelons *Perſépolitains*, parce qu'on n'en a trouvé juſqu'à préſent que dans les ruines de *Perſépolis*.

Aux caractères *Hamjâres*, ſuccédèrent les *Kufiques* dont on ſe ſert encore de temps en temps dans quelques endroits de l'Orient*. J'ai vu un livre écrit à *Tunis*, dans ces derniers temps, où tous les titres étoient en lettres *Kufiques*; & je préſume que ces caractères ſont encore auſſi uſités en Barbarie, que les anciennes lettres Allemandes le ſont en Angleterre. On ſe ſert encore quelquefois à *Bagdad*, d'un alphabet *Kufique* pour les inſcriptions, dont toutes les lettres ſont quarrées. Je ne joindrai ici que les plus anciennes écritures *Kufiques* qui me ſoient parvenues; & je laiſſe aux connoiſſeurs mêmes de l'ancien arabe, le ſoin d'en former les divers alphabets, & d'y faire leurs remarques.

---

* Pocock dit dans ſes obſervations ſur *Abulfaradsje*, page 156, que quand le *Korân* parut, il n'y avoit pas une ſeule perſonne dans tout l'*Yémen* qui ſût lire ou écrire l'arabe. Mais je ne puis conclure de-là, avec l'Auteur de la queſtion touchant l'arabe, dans le mémoire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, que l'*Yémen* fût alors plongé dans une profonde ignorance, ni que les peuples de l'Arabie heureuſe (qui ont toujours demeuré dans des villages & dans des villes, & cultivé non-ſeulement l'agriculture, mais encore le commerce avec les étrangers) euſſent alors perdu l'uſage de leur ancienne écriture. Mais peut-être que les lettres *Kufiques* dont le *Korân* étoit écrit, leur étoient encore inconnues.

On voit ſur la *IV*e & la *V*e planche, une feuille copiée d'un *Korán*, qui eſt écrit ſur du parchemin, & conſervé comme un grand tréſor dans la collection de livres faite par l'Académie *Dsjámea el áshar* à *Káhira*, parce qu'on croit que le Calife *Omar* l'a écrit de ſa propre main. Mais quand *Omar* ne l'auroit pas écrit, cette feuille étant très-ancienne, eſt un monument curieux. Les lettres en ſont noires ; les points marqués dans l'imprimé, comme de petits cercles, ſont rouges, & paroiſſent avoir été mis ſans ordre parmi l'écriture. La ligne de ſéparation, de même que les deux ornemens ronds entre l'écriture, ſont brun & or. Je m'imagine que la ligne de ſéparation marque le commencement d'un nouveau chapitre. Si cela eſt, on pourroit chercher cet endroit dans le *Korân*, & y lire toute la feuille. M. de *Haven* ne put acquérir cette feuille qu'avec beaucoup de peine, & à beaux deniers comptans, de ſon maître de langue, qui avoit la permiſſion d'entrer dans cette bibliothèque. Pocock allégue dans ſes remarques ſur *Abulfaradsje, page* 158, un ſemblable échantillon de lettres *Kufiques*. Chardin a fait graver une feuille qui reſſemble à celle-ci, ſans être ſi belle, dans ſes 71me & 72me planches.

J'ai vu & copié dans l'*Yémen*, les écrits *Kufiques* qui ſuivent, ceux de la VIme planche à *Beit el fakíh*, & ceux de la VIIme & VIIIme à *Ghalef'ca*. Ceci n'enrichira pas l'hiſtoire du pays, & on ne ſauroit l'attendre des inſcriptions éparſes ſur quelques petites pierres ſépulcrales. Cependant ces caractères ſont non-ſeulement de divers temps, mais différens ſur toutes les planches,

& peut-être remarquables par cette raiſon. Aucun des Savans de l'*Yémen*, que je connoiſſois aſſez pour leur demander l'explication de ces monumens, ne pouvoit les lire mieux que moi. Quelqu'un de *Bagdad* m'en écrivit deux en caractères Arabes modernes. Il feroit ſuperflu de les ajouter ici, les Savans d'Europe connoiſſant, à ce que je crois, mieux les lettres Kufiques anciennes, que les Arabes d'aujourd'hui. Je puis du moins aſſurer qu'elles ſont plus familières au Docteur Reiske, qu'à la plupart des Lettrés du pays où elles ont été écrites.

On voit dans la IX planche, la fin d'une grande inſcription que j'ai trouvée ſur une ancienne moſquée à *Thöbad* près de *Taæs*; elle a été faite l'an 540 de l'*Hégire*, c'eſt-à-dire, 1145 de l'ère Chrétienne. Ainſi il paroît qu'alors les anciens caractères Kufiques n'étoient plus en uſage dans l'*Yémen*.

Les inſcriptions qui ſont dans le déſert au chemin de *Suès*, vers le mont *Sinaï*, ne répondent pas à l'idée qu'on s'en eſt formée. Je n'ai point vu de rochers couverts de caractères pendant une demi-lieue de chemin; mais ſeulement diverſes inſcriptions que *Pocock* a copiées avant moi, & M. de *Montagu* après moi. Comme elles ſont toutes gravées ſur des ſurfaces fort inégales & raboteuſes, mes copies n'ont pu être plus diſtinctes que celles que ces voyageurs en ont données. Elles ne m'ont paru être que les noms de ceux qui ont paſſé par ces lieux : cependant, puiſqu'elles ſont inconnues en Europe, j'en donnerai quelques-unes dans la relation de mes voyages, avec divers hiéroglyphes bien écrits que j'ai trouvés dans ce déſert. J'entendis aſſurer par un Maronite du

mont

mont Liban, qu'on trouvoit autour & au-dessus du mont *Kisrvân*, des ruines de grottes antiques, d'édifices, de forteresses, le tout chargé d'inscriptions très-anciennes & entièrement inconnues. Peut-être sont-elles Phéniciennes ou Palmyriennes, & méritent-elles l'attention des voyageurs.

Les monnoie antiques appartiennent aussi aux monumens d'ancienne écriture: les voyageurs en demandent inutilement en Arabie; car quand les habitans y trouvent de la monnoie d'or ou d'argent, ils la portent d'abord chez l'orfévre, qui la fond, ne lui connoissant point d'autre utilité. Mais dans le *Kiurdestân* il y a une si grande quantité de monnoie romaine, grecque & persanne, qu'elle a cours aux marchés de quelques villes, parce que dans ces pays écartés, on manque de petite monnoie. On voit assez de pièces romaines & grecques dans les collections des Européens, & je ne crois pas qu'il s'en trouve d'inconnues parmi le peu dont j'ai fait acquisition en Égypte, en Syrie, & dans les villes situées à l'Est de l'Arabie, où les habitans ont coutume de les vendre aux marchands & aux moines Européens qui y demeurent. Mais entre les monnoies Kufiques ou arabes antiques que je possède, celles-ci me paroissent mériter quelque attention.

Au n° 1er de la Xme planche, on voit une pièce d'or au bas de laquelle je lis le mot *Bagdad*, ce qui me fait conjecturer qu'elle a été frappée dans cette ville. Si on la compare avec les ducats danois de deux écus la pièce, elle vaut six écus & trois schillings lubs. François-Henri Müller, ci-devant essayeur de monnoie de la banque de Copenhague, a examiné cette pièce avec exactitude,

& m'en a donné le résultat ſuivant : Cette monnoie d'or pèſe, au poids du denier de modèle, 2330 parties. Le marc cru tient d'or fin 23 carats $10\frac{1}{4}$ de grains. Sa valeur, comparée aux ducats danois, dont il y a 75 au marc cru, contenant 21 carats d'or fin chaque ducat à 2 écus danois, eſt 6 écus $7\frac{599731}{3719168}$ ſchillings danois : mais comparée avec les ducats de Hollande, dont il y a 67 au marc, contenant 23 carats 6 grains d'or fin à 2 écus $\frac{1}{2}$ de Danemarc pièce, cette valeur eſt 6 écus ou Rigsdalers $4\frac{962245}{2310144}$ ſchillings danois.

Le n° 2 eſt auſſi une monnoie d'or dont la valeur intrinſéque eſt 4 écus 9 ſchillings lubs. M. Müller a auſſi examiné cette pièce ; il dit qu'elle pèſe, poids ſuſdit, 1736 parties. Le marc cru tient 21 carats $9\frac{3}{4}$ grains d'or fin : elle vaut contre des ducats courants ſuſdits 4 rigsdalers 1 marc $2\frac{347865}{1076042}$ ſchillings, & contre des ducats de Hollande 4 rigsdalers 1 marc $1\frac{21243}{1138697}$ ſchillings. Le poids du denier de modèle eſt, comme on ſait, le poids du marc de Cologne diviſé en 65536 parties ; ſon titre eſt celui des vieux ducats eſpèces de 1760 à 1763 ; les neufs tiennent rarement au-deſſus de 23 carats 5 grains, & ſouvent moins. Seize ſchill. danois font un marc danois & 96 ſchill. un écu.

Je ne ſais laquelle des deux a été appelée *Dinâr*, ou ſi ce nom n'appartient à aucune d'elles. Comme les amendes ordonnées, ſuivant les anciennes loix des Mahométans pour certaines fautes, ſont fixées en *Dirhem*, ou en *Dinâr* : s'il en faut croire un Savant de *Básra*, le *Mufti* & le *Kádi* de cette ville, eſtiment chaque *Dirhem* un *Mohammedîe* d'argent (monnoie perſanne ayant cours

à *Básra*, qui vaut la 5me partie d'une roupie, c'est-à-dire, la 40me partie d'une livre sterling, ou à peu-près 6 schillings lubs) & un *Dinâr* n'est évalué que 7 *Metkal* ou 10 *Dirhem*, qui font le quart d'une livre sterling, ou un & un quart d'écu. Mais je ne crois pas que mon *Mulla* fût bien instruit de la valeur de l'ancien *Dinâr*, parce que les auteurs Européens qui ont pris leurs lumières des livres arabes, le mettent à 20 *Dirhem* *.

Je n'ai point eu dans mon voyage de monnoies d'argent avec des inscriptions *Kusiques*. On en trouve quelquefois en Jutlande, dans l'isle de Bornholm, & en quelques autres endroits de la mer Baltique; de sorte qu'elles ne sont pas rares dans les cabinets des curieux.

Les Monnoies depuis les nº 3 jusques au nº 16 de la Xme & XIme planches, sont toutes de cuivre. Je n'y ai mis la première que parce que l'inscription en est très-distincte; les autres me paroissent remarquables par les figures que l'on ne trouve pas d'ordinaire sur les monnoies des Mahométans. D'un côté de la pièce 4me paroît une croix, quoique l'inscription prouve qu'elle a été frappée par les Mahométans. Les 5me & 6me sont vraisemblablement celles que décrit Bircherodius dans sa dissertation *de prisco septentrionalium in Alexandria mercatu*, pag. 41. La 13me, je la copiai à Schiras. La 16me est une monnoie moderne des Persans.

---

* Dans la première partie de l'Histoire universelle moderne, traduction Allemande, je trouve dans la remarque pag. 179, que dans la collection Bodleiane il y a neuf *Dinârs*, & un dans celle de M. Brown, qui pèsent, valeur de monnoie angloise, 13 schillings 6 pence, c'est-à-dire, un peu plus de 3 écus

Je n'ai vu aucune de ces anciennes monnoies arabes ſur leſquelles on ne trouve que ces mots : *Dieu eſt éternel* *. J'en ai quelques-unes diverſement figurées, ſur leſquelles on lit ſeulement : *Il n'y a point de Dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophète.* Elles ne ſont ni rares, ni remarquables. Il n'y a communément ſur les monnoies modernes turques & arabes, que le nom du Prince avec ſes titres, & non leur deviſe ordinaire : *Il n'y a point de Dieu*, &c. Car ſuivant l'opinion d'un *Mulla* de *Básra*, les Mahométans ne voient pas de bon œil que les Chrétiens, les Juifs & les Payens touchent de leurs mains profanes des mots ſi ſacrés. Cependant je doute que le Sultan de Conſtantinople & l'Iman de *Sanà*, ſoient réellement auſſi conſciencieux en ce point que ce Religieux le croyoit. Ils ſuppriment peut-être cette ſentence du Korân, afin qu'il y ait de la place pour y mettre leur titre.

On verra à la XIme & XIIme planche, depuis le n° 17 juſqu'au 28, les anciennes monnoies perſanes & parthes que j'ai pu raſſembler dans mon voyage à *Básra*, *Moſul* & *Merdîn.* Les trois dernières, n° 29, 30, 31, qui ſont de la même ſorte, viennent de la collection de M. *Suhm*, Conſeiller de Conférences. Les inſcriptions en ſont de deux alphabets très-différens ; peut-être ont-ils tous deux quelque conformité avec ceux que l'on trouve à Perſépolis & dans ſes environs. On voit déjà l'empreinte de quelques monnoies antiques perſanes & parthes, deſſinée dans *Notitia numiſmatum Froelichii ; Hiſtoria Arſacidarum ;* Supplément aux ſix volumes de recueils de Médailles, &c.

---

* Mémoire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

CHAPITRE XXIII.

Nouvelle Écriture des Mahométans.

SUIVANT l'opinion des Arabes modernes, les nouveaux caractères qui sont en usage chez les Mahométans, ont été inventés par un Visir nommé *Ibn Mokla*, & rendus publics par deux de ses esclaves: *Jakout* a introduit en Perse le *Ta-alîk*, & *Rihân* l'aphabet *Nes-khi* en Arabie. Voilà pourquoi les Arabes & les Turcs écrivent encore tous leurs livres avec le *Nes-khi*, & les Perses avec le *Ta-alîk*, du moins à l'ordinaire. Il faut avouer que les orientaux ont poussé fort loin l'art de la belle écriture *. Outre les deux façons d'écrire dont je viens de parler, les Mahométans en ont plusieurs autres. Celle qu'ils appellent *Dtült* ou *Rihâni*, est en grosses lettres: on s'en sert pour les inscriptions sur le bois ou sur la pierre, & pour les titres des livres: ils lient souvent ces lettres par des ornemens ingénieux; elles sont plus grandes & plus remplies, mais d'ailleurs peu différentes du *Nes-khi* **. L'écriture courante des Turcs

* Un Mulla me disoit à *Bâsra*, que les Sunnites observent toujours dans les livres qu'ils écrivent, de mettre dans chaque page un nombre impair de lignes, au lieu que les Schiites prennent le nombre pair. J'ignore si cette règle est générale.

** On appelle *Ssulluss* & non *Stihâni*, les lettres majuscules & le gros caractère.

& des Arabes, c'eſt-à-dire, celle qu'on emploie communément pour des lettres particulières & pour des comptes, ſe nomme *Rokai.* On ne ſe donne pas la peine de la faire belle & liſible; on n'ajoute preſque jamais les voyelles, & rarement les points diſtinctifs au-deſſus & au-deſſous des lettres. Meninski nomme les caractères *Rokai*, *Kyrmæ.* (voyez *Inſtitutiones linguæ Turcicæ*, pag. 32)*. Le *Divâni* eſt une autre ſorte d'écriture dont les *Osmánli*, c'eſt-à-dire, les principaux des Turcs, ſe ſervent dans leurs chancelleries, leurs lettres & leurs diplômes. Je me fis donner à *Bagdad* un échantillon de toutes ces écritures; & comme on y verra beaucoup plus facilement la différence que dans de prolixes deſcriptions, ou différents alphabets, (quand même on y montreroit avec ſoin comment une lettre ſe forme au milieu, au commencement & à la fin) j'ai fait graver cet échantillon dans la XIIIme planche, pour l'uſage de ceux qui ne ſont pas verſés dans la connoiſſance des manuſcrits orientaux. Le *Yacouſi* eſt un caractère ou forme de lettres qui porte ce nom, peut-être de *Iacout* ſon inventeur. Le *Ta-alik* eſt particulier aux Perſans; le *Nes-khi* eſt le caractère le plus commun & le plus en uſage chez les Arabes & chez les Turcs. Le *Reïhani* eſt un caractère approchant du *Nes-khi*, dont les Arabes d'Égypte ont fait le plus communément uſage dans leurs livres.

L'écriture courante dont les Arabes de l'*Yemen* ſe ſervent

---

* Le *Rokai* & le *Kirmæ* ſont employés dans la finance & dans toutes ſortes de comptes.

pour leurs lettres, n'eſt pas non plus fort liſible, comme le prouvent les deux exemples de la XIVme planche. *A*, eſt une petite lettre que nous écrivit l'Emir *Farhân*, lorſque nous fûmes arrivés à *Loheia*, & *B*, en eſt une autre dont la ſuſcription eſt de la main même de l'*Imâm*, & que nous reçûmes à *Sanà*. Je parlerai enſuite de la monnoie *C* qui ſe trouve dans la même planche.

L'*Imam*, les *Kádis*, & les autres Savans Arabes, écrivent, le plus ſouvent, leurs noms avec des lettres entrelacées en chiffres, afin qu'on n'imite pas leur ſignature. Ceux qui ne ſavent pas écrire font ſigner leur nom par d'autres, & impriment enſuite avec de l'encre, leur nom ou leur deviſe au bas du papier, & quelquefois ſur le revers, à l'endroit qui répond à leur nom. Ils portent ordinairement leur nom ou leur deviſe au doigt, gravée ſur une pierre. Un homme de la *Mekke* m'aſſura que quand le Schérif régnant vouloit que quelqu'un comparût devant lui pour procès, ou pour toute autre affaire, il lui envoyoit ſeulement un officier de juſtice avec un bâton dans lequel il y avoit trois entaillures. Les *Oſmánli* ou Turcs, envoient leurs lettres à leurs égaux dans de longues bourſes de ſoie. Les Arabes les roulent & les applatiſſent de la largeur d'un pouce, & en collent le bout, au lieu de le cacheter. On ſe ſert de cire d'Eſpagne dans les provinces tempérées de la Perſe. Dans les pays chauds, la cire d'Eſpagne s'amollit & pert ſon empreinte.

Les Janiſſaires ſe ſervent dans leurs livres de comptes, d'une écriture toute particulière, qu'ils appellent *Siâ-cat*, dont les lettres différent en partie, & les chiffres entiérement, de ceux

qui sont en usage chez les autres Mahométans. C'est sans doute afin que tout le monde ne puisse pas connoître l'état de leurs affaires. Comme cette sorte d'écriture n'est pas connue des Européens, je m'en suis fait donner l'échantillon, qui est gravé sur la XIII[me] planche, par un homme qui, pendant plusieurs années, avoit été écrivain du corps des Jannissaires : il suffira pour en donner une idée.

J'ai vu plus d'une fois de savans Arabes, qui vantoient le secret d'écrire à un ami, sans qu'un tiers puisse le lire; & un habitant de la *Mekke*, à qui je montrai des inscriptions de Persépolis, croyoit qu'il y avoit dans *le Hidgiâz* des gens qui se servoient de pareilles lettres pour leurs correspondances secrettes. Mais les orientaux sont trop inventifs pour se contenter d'écrire leurs lettres importantes avec d'anciens caractères. J'ai connu à *Schiraz* une famille distinguée de négocians nés Persans, qui, non-seulement se servoient dans leurs livres de compte de signes connus d'eux seuls, mais qui avoient même entr'eux une langue particulière : du moins avoient-ils donné à plusieurs choses des noms de leur invention; de sorte qu'ils pouvoient parler devant d'autres sans que ceux-ci les entendissent. Le cuisinier d'un marchand Anglois à *Háleb*, tenoit les comptes de dépense pour son maître, & ne savoit que former des chiffres ordinaires. Son registre ne contenoit que des hiéroglyphes : un cercle désignoit un *Pudding*: une ligne spirale, un pâté, une ligne droite traversée par de plus petites, désignoit de petits oiseaux. Les chasseurs, les artisans, les manœuvres, avoient tous leurs marques, qui, n'étant connues

nues que de lui, l'obligeoient de lire ſes comptes tous les ſamedis, ou tous les quinze jours à l'écrivain, & de les faire mettre au net. Je lui demandai copie de cette écriture figurée; mais le bonhomme crut que je me moquois de lui, & ne voulut plus me montrer ſon livre: ce cuiſinier étoit Arménien.

Je crois avoir lu dans quelque relation, que les Orientaux ont une méthode particulière de conclure un marché devant pluſieurs perſonnes, ſans qu'aucune d'elles ſache le prix ſtipulé. Ils ſe ſervent encore très-ſouvent de cet art. Je permettois avec peine qu'on fît pour moi quelque emplette en uſant d'une pareille pratique, parce qu'elle donne occaſion au courtier ou au commiſſionnaire de tromper ſon commettant, même en ſa préſence. Les deux parties font connoître, l'une ce qu'elle demande, l'autre ce qu'elle veut payer, en ſe touchant les doigts, ou les jointures de la main, qui, marquent 100, 50, 10, &c. On ne fait pas un myſtère de cet art qui, ſi c'étoit un ſecret, ne ſeroit pas d'une grande utilité; mais à cauſe des aſſiſtans, on ſe couvre la main du pan de ſa robe.



CHAPITRE XXIV.

Sciences des Mahométans.

ARTICLE PREMIER.

Des Études en général.

LES PRINCES Arabes ne font pas tant de dépenſes que ceux d'Europe pour ſoutenir les ſciences ; auſſi trouve-t-on en Orient peu de perſonnes qui méritent le nom de Savans. Cependant la jeuneſſe Mahométane n'eſt pas, en général, ſi négligée qu'on le croit parmi nous. Dans les villes, pluſieurs perſonnes du peuple ſavent lire & écrire ; j'en ai trouvé auſſi de la même condition avec les mêmes talens, parmi les *Schechs* dans le déſert du mont Sinaï & en Égypte. Les perſonnes diſtinguées ont dans leurs maiſons des précepteurs pour leurs enfans & pour les jeunes eſclaves, ceux de ces derniers qui montrent de l'eſprit ſont ſouvent élevés comme leurs propres enfans. On trouve preſque à chaque moſquée une école (*Médreſſé*), où, tant les maîtres que les enfans des pauvres, ſont entretenus par des fondations. D'ailleurs, il y a encore, dans les grandes villes, beaucoup d'autres écoles, où les gens d'un état médiocre envoient leurs enfans pour être inſtruits dans la religion Mahométane, & pour y apprendre à lire, à écrire, & l'arithmétique. J'ai ſouvent vu de ces écoles dans le *Sûk*, ou les rues des marchés. Pour l'ordinaire elles ſont, comme

les boutiques, ouvertes du côté de la rue. Le bruit d'un grand nombre de paſſans ne paroît point diſtraire les écoliers ; & tous ceux qui liſent ou apprennent par cœur ſont aſſis, ayant devant eux leurs livres ſur un petit pupitre, prononçant tous les mots à haute voix, & ſe balançant comme font les Juifs dans leurs ſynagogues. On n'y trouve point de filles ; des femmes les inſtruiſent ſéparément. Outre ces petites écoles, il y en a encore de plus conſidérables dans quelques grandes villes de l'Arabie : ce ſont des eſpèces de colléges où l'on cultive diverſes ſciences, comme l'aſtronomie, l'aſtrologie, la philoſophie, la médecine, &c. Dans ces ſciences ils ſont bien inférieurs aux Européens ; non faute de diſpoſition naturelle & de capacité, mais parce qu'ils manquent de livres & d'inſtruction. Dans le ſeul petit royaume d'*Yémen*, il y a actuellement, & depuis pluſieurs années, deux académies ou univerſités célébres ; l'une à *Zebîd* pour les *Sunnites*, l'autre à *Damâr* pour les *Zeïdites*. En paſſant par ces deux villes, je n'eus pas le temps de faire connoiſſance avec les gens de lettres, & de m'inſtruire au ſujet de leurs écoles. Je crois qu'on y enſeigne les ſciences comme dans les colléges de *Dgiami-el-âzhar* au *Caire*. L'interprétation du *Korân*, à laquelle ſe joint l'hiſtoire des Mahométans du temps de Mahomet & des premiers Califes, fait la principale étude de leurs gens lettrés ; étude très-étendue chez les Arabes, qui, s'ils veulent ſe faire une réputation, ſont obligés non-ſeulement d'apprendre l'ancien Arabe comme une langue morte, mais de ſe rendre encore familiers les principaux commentateurs du *Korân*, dont le nombre eſt conſidérable

On assuroit que les gens de Lettres devoient être examinés en public avant d'obtenir quelque poste important, soit ecclésiastique, soit civil; mais en cela on n'agit peut-être pas sans partialité. Bien des gens connus pour peu habiles, se sont avancés à des emplois lucratifs, pendant que des gens de mérite passent leurs jours à être copistes, ou maîtres d'école.



ARTICLE II.

Des Poëtes & Orateurs Arabes.

Il paroît que les Arabes ſont encore aujourd'hui de grands rimeurs, & que leurs vers obtiennent quelquefois des récompenſes ; mais je n'oſerois dire que pour cela il y ait parmi eux de grands poëtes. On aſſuroit cependant dans l'*Yémen*, qu'il n'étoit pas rare d'en trouver chez les Arabes errans dans le pays de *Dsjôf*. Il y a quelques années qu'un *Schech* de ces Arabes étant en priſon à *Sanà*, vit, par haſard, ſur un toit vis-à-vis de lui un oiſeau, & ſe ſouvint que les dévots Mahométans croient faire une œuvre agréable à Dieu, quand ils rendent la liberté à un oiſeau mis en cage. Il crut avoir autant de droit à la liberté qu'un oiſeau ; & fit à ce ſujet une piéce de poéſie, qui fut d'abord appriſe par ſes gardes, enſuite répandue au point qu'elle parvint enfin juſqu'à l'Imam, qui la trouva ſi belle, qu'il pardonna au Schech qu'il avoit fait arrêter pour ſes brigandages. Les Arabes chantent encore quelquefois les hauts faits de leurs Schechs. Ainſi après une victoire que la tribu *Chaſaël* avoit remportée il y a quelque temps ſur *Ali*, Pacha de *Bagdad*, ils firent d'abord une chanſon pour célébrer les exploits de chaque chef. L'année ſuivante la fortune les ayant abandonnés, & les Turcs les ayant défaits, un poëte de *Bagdad* ne manqua pas de dire le contraire des Schechs arabes, en exaltant les vertus héroïques du Pacha & de ſes officiers. Mais ſon poëme n'étoit qu'une parodie du premier.

Dans le temps que j'étois en Arabie, on chantoit encore celui des Arabes aussi-bien dans le domaine de la tribu *Chasaël* qu'à *Bagdad*. J'ai négligé de copier ce poëme, & celui du Schech de *Dsjôf*.

Un Maronite, nommé *Abûd ibn Schedîd*, qui en 1771 se donnoit, à Copenhague, pour un Prince du mont Liban, me dit que quand le Sultan fit assassiner *Ass'ad Pacha*, qui avoit conduit, pendant plusieurs années, la caravane des pélerins, & qui étoit chéri des Arabes, les Bédouins firent une élégie qui fut chantée publiquement dans toutes les villes de Syrie. Je me fis donner le couplet suivant de cette espèce de chanson. C'est une sorte de dialogue entre les Arabes, la fille du Schech de la tribu *Harb*, & *Hassan* le *Kichja* d'*Ass'ad Pacha*.

* نزلنالدار اسعد باشا لبسنا جوخ و القماشا
ياحربا وين اسعد باشا اخذونو باول الليله
ياحسن ويله وهدو بلنوا حيلي
نزلنالدار عمتنا شباب المرد حاطتنا
ياحربا طفيو شمعتنا طفوها باول الليلي
يااسعد ويلي وهدو بلنوا حيلي

---

* Cette prétendue Élégie est destituée de tout sens ; tous les mots en sont tronqués, défigurés ou estropiés ; & il n'a pas été possible de la traduire. Au reste, *Ass'ad*, Pacha, n'a point été assassiné. D'Alep il passa à la dignité de Pacha de *Siwâs* ou *Sébaste*, où étant arrivé, il fut étranglé dans le bain par ordre du grand Seigneur, qui en vouloit à ses biens.

حبايب مصعب الفرقا اسعد باشا طول
الغيبب ياحربا شوفي ايمتا قتلوه اول اليله
يااسعد ويلي وهلو بلنوا حيلي
نزلنلدار هل مغدي وصيوان العدا محنيب
يامغدي قوم اشرع وفدي علي طواو الغيبب
يااسعد ويلي وهدو بلنوا حيلي.

Le même Maronite me dit, que les Poëtes arabes de Syrie envoient leurs vers aux Savans de *Dsjámiâ el ázhar* (la mosquée fleurie) à *Káhira*, & qu'ils ne font chanter publiquement leurs poëmes dans les cafés, que quand ils en sont revenus munis d'un certain cachet.

On trouve à *Káhira*, à *Damásk*, à *Háleb*, à *Mosul*, à *Bagdad* & à *Básra* quelques grands cafés qu'on illumine quelquefois le soir par une grande quantité de lampes. Au reste, on n'y voit pas d'autres ornemens que des nattes de paille étendues par terre, ou sur des banquettes de maçonnerie. Sur le bord de la cheminée, il y a des pots à café de cuivre bien étamés en dedans & en dehors, avec bon nombre de tasses. On ne sert pas d'autres rafraîchissemens dans ces cabarets orientaux, qu'une pipe de tabac à la turque, ou à la Persanne, & du café sans lait ni sucre. Ainsi on n'y a aucune occasion de faire de la dépense, ni de s'enivrer, les Arabes étant aussi sobres dans ces tavernes, qu'ils l'étoient anciennement lorsqu'ils ne buvoient que de l'eau. Ils ont divers

jeux, & entr'autres, ils excellent dans celui des échecs; cependant ils ne s'y amuſent pas le ſoir au café; & d'ailleurs, ils ne jouent jamais d'argent. Il n'aiment pas plus la promenade, & ils reſtent ſouvent des heures entières à la place qu'ils ont d'abord priſe, ſans dire un mot à leurs voiſins. Ils s'aſſemblent quelquefois par centaines dans ces cafés, & ils n'y paſſeroient pas agréablement leur temps, ſi leurs lecteurs, ou leurs orateurs, ne tâchoient de les déſennuyer. Ce ſont d'ordinaire de pauvres Savans (*Mollâs*) qui s'y rendent à des heures fixes. Ils liſent dans ces aſſemblées, & choiſiſſent pour leur ſujet, tantôt l'hiſtoire d'*Antar*, héros Arabe, qui vivoit avant Mahomet, tantôt les actions illuſtres de *Ruſtam zâl*, héros Perſan, ou de *Bibars*, roi d'Égypte ou des *Ajubites*, qui ont auſſi régné dans ce pays *, ou du *Bâhlul-dâne*, bouffon de la cour du Calife *Harûn er Raſchîd.* Ce dernier livre contient de bonnes morales. Quelques-uns, aſſez éloquens, racontent leurs fables en ſe promenant çà & là, & d'une manière analogue à leur goût. Dès que l'orateur a fini, il fait la quête pour obtenir de ſes auditeurs une rétribution volontaire : quel-

---

* Les titres de ces livres ſont :

كتاب عنتريه قصة عنتر: كتاب رستم زال
كتاب ظاهريه صالح ايوب.

C'eſt-à-dire : » Le livre de l'hiſtoire d'un fameux héros Arabe, appelé *Antar*: » Livre contenant l'hiſtoire du héros Perſan, appelé *Ruſtem-Zâl* : Le livre des » faits mémorables de la famille de *Zahir Bibars*, & d'*Eïyoub Es Salihi* ».

que

que modique qu'elle ſoit, elle encourage ces *Mollâs* pauvres à apprendre des fables, à les réciter décemment, & même à compoſer des diſcours & des fables. Ces aſſemblées Arabes reſſemblent beaucoup à celles qu'on appeloit anciennement *Macamât.* J'appris à *Háleb* que depuis peu un homme conſidéré qui étudioit pour ſon plaiſir, avoit fait le tour des cafés pour y prononcer des diſcours de morale. Puiſqu'on trouve des orateurs dans leurs tavernes, les Arabes ont peut-être raiſon de dire qu'ils en entendent de très-éloquens dans leurs moſquées. Je dirai encore quelque choſe, dans la relation de mes voyages, touchant la muſique inſtrumentale & vocale, la lanterne magique, les marionettes & autres divertiſſemens très-ordinaires dans les cafés: mais tout cela eſt trop peu de choſe pour plaire à un Européen.

Je ne me ſuis pas informé dans *l'Yémen* du paſſe-temps des Arabes dans leurs cafés; cependant je crois que les orateurs & les poëtes ne manquent point dans ces aſſemblées, ſur-tout à *Sanà.* J'avoue que j'ai peu fréquenté ces maiſons. Les marchands d'Europe qui ſéjournent dans les villes d'orient n'y vont jamais. Les autres voyageurs aiment encore moins à reſter immobiles dans une même place pendant des ſoirées entières, ſur-tout quand ils n'eſpèrent pas d'entendre quelque choſe qui les amuſe. J'avois encore une autre raiſon de ne pas les fréquenter. Comme je cherchois à lever le plan de toutes les villes, je devois éviter, autant qu'il étoit poſſible, les grandes aſſemblées, afin d'être moins obſervé.

On défend à Conſtantinople, pour des raiſons politiques,

toute assemblée dans les maisons où on vend le café, & l'on ne trouve par conséquent dans cette ville que des salles à café. Il paroît aussi que les Turcs, en général, n'aiment pas ces orateurs de taverne; car je n'en entendis point parler à *Búrsa*, à *Kutáhja*, à *Kônie* & à *Adene* : on dit aussi qu'il n'y en a pas non plus à *Ismîr* & à *Kaisar*.



ARTICLE III.

De la Chronologie des Orientaux.

LES ARABES partagent leur jour en 24 heures, qu'ils comptent depuis un ſoleil couchant juſqu'à l'autre. Comme il y en a peu parmi eux qui ſachent ce que c'eſt qu'une montre, & qu'ils ſe figurent imparfaitement la durée d'une heure, ils déterminent le temps à peu-près comme lorſque nous diſons: cela eſt arrivé vers le midi, ſur le ſoir, &c. Le moment où le ſoleil ſe couche, s'appelle chez eux *Mággrib;* deux heures environ plus tard, il ſe nomme *Eláſcha*, deux heures après, on dit *Elmárſa.* Minuit, *Nusfel lejl.* Le commencement de l'aurore, *Elfédsjer.* Le lever du ſoleil, *Es ſúbhh.* Ils mangent environ à neuf heures du matin, & ce repas ſe nomme *Elghádda.* Le midi, *Eddúkhr.* Les trois heures après-midi, *El ásr.* De toutes ces diviſions du temps, il n'y a que le midi & minuit de bien fixes; ils tombent l'un & l'autre ſur la douzième heure: toutes les autres ſe trouvent un peu plutôt ou plus tard, ſuivant que les jours ſont courts ou longs. Les cinq heures fixées pour la prière ſont *Mággrib*, *Nusfel lejl*, *Elfédsjer*, *Dúhhr* & *Elásr*, & des gens établis à cet effet les annoncent du haut des minarets des moſquées.

Les Mahométans comptent leurs mois ſelon le cours de la lune; le premier ſoir où ils voient la nouvelle lune, eſt le premier jour du mois. Quand le ſoir où elle doit paroître, le temps eſt couvert, ils ne s'embarraſſent pas de commencer le mois un jour plus tard.

Voici les noms de leurs mois :

1 *Muhárrem.*	2 *Sáffar.*	3 *Rábea el aúal*
4 *Rábea el acher.*	5 *Dsjummâda el aúal.*	6 *Dsjummâda el acher.*
7 *Radsjéb.*	8 *Schabân.*	9 *Ramadân* ou *Ramaſan.*
10 *Schauâl.*	11 *Dsulkâde.*	12 *Dſulhádsje.*

Comme une année lunaire eſt d'onze jours plus courte qu'une année ſolaire, & que le commencement de *Muhárrem* tombe ainſi ſucceſſivement dans toutes les ſaiſons, ces mois deviennent fort impropres à déterminer au juſte le temps ; auſſi les Savans comptent-ils par les mois ſuivans :

تشرين اول	*Teſchrîn el aúal*	a –	31 jours.
تشرين ثاني	*Teſchrîn tâni*	a –	30 jours.
كانون اول	*Kanûn aúal*	a –	31 jours.
كانون ثاني	*Kanûn tâni*	a –	31 jours.
شبط	*Schubâd*	a 28 ou	29 jours.
اذار	*Adâr*	a –	31 jours.
نيسان	*Nejsân*	a –	30 jours.
ايار	*Ajâr*	a –	31 jours.
حزيران	*Huſejrân*	a –	30 jours.
تموز	*Tamûs*	a –	31 jours.
اب	*Ab*	a –	31 jours.
ايلول	*Ailûl*	a –	30 jours.

Pour comparer cette manière de compter avec la nôtre, j'observerai que le 11 de Juillet 1763, étoit le 1 de *Muhárrem* 1177 de l'Hégire, & le 2 du mois *Tamûs*. Le 1 Juillet 1764, étoit le 1 de *Múharrem* 1178.

Les Mahométans n'ont que deux grandes fêtes, qui pourroient être comparées à notre Noël & à nos Pâques. 1°. La fête des offrandes, nommée *Arafa*, *Kurbân*, ou le petit *Beiram*, tombe sur le 10 du mois *Dſulhádsje:* elle fut célébrée à *Káhira* le 2 Juillet 1762; dans l'*Yémen*, le 21 Juin 1763; dans les Indes, le 10 Juin 1764. 2°. Le grand *Beiram* ſe célèbre les deux ou trois premiers jours du mois *Schauâl*, d'abord après le *Ramadân*. On ſait que le *Ramadân* eſt un mois de jeûne, & que les Mahométans ne jeûnent pas comme les Chrétiens; car ils n'oſent rien prendre depuis l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil. Cela eſt aſſurément très-dur pour ceux qui ſont obligés de gagner leur pain journellement. Ce jeûne eſt moins pénible pour les riches en Arabie, où le jour n'eſt pas beaucoup plus long en été qu'en hiver, parce qu'ils dorment le jour. Les peuples du Nord ſont heureux que la religion mahométane ne ſe ſoit pas étendue juſqu'à eux; car quand le *Ramadân* tomberoit en été, leur dévotion les feroit mourir de faim.

On compte auſſi à Maskát & en Perſe par mois lunaires; cependant on a en même-temps une autre façon de ſupputer, ſuivant laquelle l'année commence le jour de l'équinoxe: ce jour ſe nomme *Naurûs*. A cette occaſion on célébra une fête dans les villages des environs de Perſépolis le 20 Mars 1765, & le 25 du *Ramadân:* c'eſt-à-dire, que ce jour les payſans s'abſtinrent de travailler, & ſe vêtirent mieux qu'à l'ordinaire. La fête de *Naurûs*

ſe célèbre dans l'*Omân* le 15 de Septembre, & on dit que les vaiſſeaux de tel ou tel port ont coutume d'arriver à *Maskát*, ou d'en partir tant de jours après le *Naurûs*. Les Arabes d'*Yémen* ont auſſi un nom particulier pour marquer le temps auquel on croit qu'il ne peut plus partir de vaiſſeaux du golfe d'Arabie pour les Indes, & ils comptent depuis ce jour juſqu'à l'année ſuivante 365 jours. J'ai négligé de m'en informer plus en détail.

Les Chrétiens Coptes d'Égypte comptent 5500 ans depuis la création du monde juſqu'à la naiſſance de Jéſus-Chriſt, & 276 ans depuis Jéſus-Chriſt juſqu'à l'ère Dioclétienne. Voilà pourquoi en 1762 ils ne trouvoient depuis l'ère Dioclétienne, que 1478 ans & 1754 depuis Jéſus-Chriſt. Tous leurs mois ſont égaux & ont chacun 30 jours; mais à la fin de chaque année ils ajoutent cinq jours, & chaque quatrième année ſix jours; ce qui fait tomber leurs fêtes dans le même-temps annuel *. Je crois que l'année Copte commence vers la fin de Septembre. Voici les noms des mois Coptes.

توت	1. *Tut.*	بابه	2. *Babe.*
هاتور	3. *Hatûr.*	كيهك	4. *Kiiahk.*
طوبه	5. *Tube.*	امشير	6. *Amſchîr.*
برمهات	7. *Baramhad.*	برموده	8. *Barmude.*
بشنش	9. *Beſchanſch.*	باونه	10. *Bavne.*
أبيب	11. *Abîb.*	مسري	12. *Mesre.*

* Les anciens Égyptiens ſupputoient auſſi de même. *Hérodote*, *liv.* 2. 4.

Les Nestoriens ont aussi deux manières de compter. Je vis dans une de leurs églises neuves à *Mosul* une inscription qui portoit que cet édifice avoit été construit en 1744, depuis la naissance de Jésus-Christ, & l'an 2055 après le règne d'Alexandre. J'obtins des Chrétiens du lieu cet éclaircissement; mais je crois que cette façon de compter est l'ère *des Seleucides*. On m'assura que tous les Chrétiens d'Orient s'en servoient dans leurs documens d'importance, & la commençoient 311 années avant Jésus-Christ. *Teschrîn el aûal*, ou le mois d'Octobre, est aussi chez eux le premier de l'année.



ARTICLE IV.

De l'Aſtronomie des Arabes.

IL n'eſt preſque point de demi-Savant Arabe qui ne ſache nommer ſur ſes doigts les douze ſignes du zodiaque, & qui n'ait entendu parler des maiſons de la lune : mais peu d'entr'eux connoiſſent les étoiles, & comment pourroit-on s'y attendre ? malgré cela quelques aſtrologues Mahométans n'ignorent pas tout-à-fait l'état du ciel, & ils peuvent ſuffiſamment s'en inſtruire dans le livre صور الكواكب لعبد عبد الرحمن الصوفي *Sour el kauâkeb labad Abdrachman el Sofi*, qui renferme preſque toutes les conſtellations deſſinées dans le même ordre qu'elles le ſont dans l'*Ouranométrie* de Bayer. J'ai envoyé ce livre de *Káhira*, & on peut le voir dans la grande Bibliothéque du Roi à Copenhague. Il eſt vrai que les figures y ſont toutes mauvaiſes, & quelquefois autrement deſſinées qu'on ne les trouve chez Bayer ; mais elles y ſont pourtant aſſez bien pour que l'adjoint du grand aſtronome de l'académie *Dejámea el áshar* à *Káhira*, & *Antoine Beitar*, premier interprête de M. *van Maſſeyk*, conſul Hollandois à *Háleb*, reconnuſſent beaucoup de ces figures dans l'Ouranométrie de Bayer. Pour les autres il nous fallut recourir aux noms Arabes que Bayer allègue. Ils appeloient l'étoile polaire, جدي *Dsjudde*; le Syrius, *Suhhêl* سهيل *Suhhêl el Jemanîe*, *Eſſchîra el Jemanîe*, *Elabûr*; le Procyon, *Eſſchîra es ſchamîe*; Aquila,

Aquila, *Nisr et Tair;* Lyra, *Nisr el Wâky;* Cygnus, *Dedsjadje;* c'est-à-dire, la poule. Serpentarius, *Elhaui;* Cassiopea, *Saat el Kursi;* Orion, *Edsjeuse, Dsjâbbar;* Balteus Orionis, *Mentâket Edsjeuse;* Corona, *Elphecca;* Bootes, *Arâmâhh;* Fumahaut, *Füm el Haut*, la bouche du poisson; Libra, *Elmaklîl* المكليل *Misân;* Coma Berenices, *El Hüsme*, c'est-à-dire, la gerbe; Via lactea, *Náhr el Mudsjérra;* Pleïades, الثريا *Et torrije.* Il est vrai, qu'on appelle l'œil du taureau *Aldebarân;* mais on entend proprement par ce mot les étoiles $\alpha\,\gamma\,\varepsilon$ du taureau. On nomme les comètes à *Háleb :* الكواكب المذنبه *El kauâkeb el Mussénnabe*, ou ذوات الاذناب *Sauâd el asnâb*, ou ذوات اللحي. *Sauâd el láhha*, ou ذوات الذوايب *Sauâd es sauaïb*, & ainsi de suite. الكواكب المتحيره *El kauâkeb el Mutheire*, les planètes. الكواكب الثابته *El kauâkeb et tabita*, les étoiles fixes.

Comme les Arabes dorment en plein air, on pourroit croire que cela seul leur a donné occasion d'étudier le ciel, pour passer le temps de l'insomnie & de l'ennui : cependant la nécessité & le défaut de montres ont aussi enseigné parmi eux aux gens du commun, comme à nos paysans d'Europe, à observer le cours des étoiles. Leurs Savans & ceux qui, parmi eux, ne sont pas lettrés, ne donnent pas les mêmes noms aux constellations, ainsi qu'il arrive chez nous : & comme on trouve peu d'Européens qui se soucient de savoir les noms des étoiles, il en est de même en

Arabie. J'en ai pourtant vu quelques-uns qui connoiſſoient diverſes étoiles, & ceux-ci nommoient la grande ourſe, *âſch*, *Nâſch* ou *Benât Nâſch*; les pléïades, *Torije*; la ceinture d'Orion, *Misân*, c'eſt-à-dire, la balance. Un autre appeloit δ ε ζ d'Orion, *Misân el hak*, & θ d k de cette même conſtellation, *Misân el bâtel.* L'étoile polaire étoit appelée par les uns *Kuttub*; par les autres *Dsjudde.* Les deux grandes étoiles de la petite ourſe ont chez les matelots du golfe Perſique, le nom de *Heiſsên*, & la Caſſiopea celui de *Jáhhi.* La *Vénus* que nous voyons le ſoir, après le coucher du ſoleil, eſt appelée *Marébi*, ou l'étoile du ſoir. L'aldébaran, *Soik et Torije.* Mais je ne ſuis pas ſûr que les Arabes n'aient pas entendu par-là Saturne, qui n'étoit pas loin d'Aldébaran; enſuite ils appelèrent Jupiter qui ſe leva plus tard, *Soik el lejl.* Tous les Arabes du golfe Perſique, & peut-être de l'Arabie entière connoiſſent le Sirius ſous le nom de *Suhhêl*: c'eſt à cette étoile qu'ils font le plus d'attention quand elle ſort aſſez des rayons du ſoleil pour qu'ils puiſſent la voir le matin; parce qu'alors la grande chaleur commence à diminuer. Au bord du golfe perſique on apperçut le Sirius dans les derniers jours de Juillet, ce qui n'y cauſa pas une petite joie. Le peuple arabe nomme la voie lactée *Derb et tubbenîe*, c'eſt-à-dire, le chemin des porteurs de paille coupée. Une comète s'appelle chez les Arabes de *Láchſa*, *Abu Sübble*, *Abu Dénneb*, c'eſt-à-dire, l'étoile à queue, & *Abu Seif*, l'étoile à épée.

Les Arabes ne connoiſſent point en leur langue les noms des conſtellations qui ont rapport aux noms hébreux dont il eſt fait

mention dans Job, IX. 9. & dont (outre la question 86me de M. Michaëlis) le Doct. John Collet avoit demandé une explication dans une lettre adressée à notre société. J'interrogeai sur ce sujet des Astrologues Juifs à *Káhira;* mais chaque Juif me fit une réponse différente, & aucun d'eux ne connoissoit ni les constellations, en regardant le ciel, ni les figures de l'Ouranométrie de Bayer & de l'ouvrage d'*Abdrachman es Sofi.* Ils ne faisoient leurs calculs astrologiques que d'après leurs livres, qui leur viennent de Venise & d'Amsterdam. Un Juif à *Sanà* qui vouloit aussi faire l'Astrologue, mais qui ne connoissoit pas les étoiles, convoqua une assemblée, où lui & ses savans confrères devoient se consulter sur les noms en question; à son issue il me donna la réponse suivante : *âsch* signifie en langue Arabe une constellation, *Om en nâsch* : les Arabes nomment le *Kimeh, Toríje,* & le *Ksîl, Shejl. Hadret Temân* signifie l'exposition au Sud. J'eus ensuite occasion à *Bagdad* de faire connoissance avec un homme que les Juifs disoient grand astrologue : Il nommoit *âsch* les quatre grandes étoiles de la constellation *Nâsch; Kimeh, Toríje* & *Ksil, Sihhél.*

La constellation *Om en Nâsch* des Juifs à Sanà est vraisemblablement la même que le *Nâsch* des Juifs de Bagdad & des Arabes aux bords du golfe persique. *Toríje* est un nom si connu dans tout l'orient, qu'on ne sauroit douter qu'ils n'aient entendu par ce mot la même étoile. Quoique, suivant la prononciation du Juif de *Sanà*, j'aie écrit *Schejl*, & selon celle du Juif de Bagdad, *Sihhél;* il paroît néanmoins qu'ils entendoient tous l'étoile que

les Arabes nomment *Suhhél*. Par conséquent עש *âsch* signifie la grande ourse, que le peuple nomme en Allemagne le grand chariot, ou le chariot de guerre. כימה *Kimeh*, Pleïades, qu'on appelle aussi en Allemagne la poule qui glousse. כסיל *Ksil*, *Sirius*, ou le grand chien *.

---

* Après avoir rassemblé ce qui est ci-dessus des remarques faites pendant mon voyage, je reçois l'ouvrage suivant: *Tabulæ long. & lat. Stellar fixar. ex observatione Ulugh Beighi*, avec l'ample commentaire du savant *Thom. Hyde*. J'y trouve quantité de choses que je n'ai su qu'avec une peine infinie par des relations faites de vive voix; par exemple, il donne à la page XX de la préface, Édition de *Greg Sharpe* 1767, une description complette de l'ouvrage d'*Abdrachman Sofi*, & montre qu'*Ulugb Beigh* s'en est servi comme lui. Th. Hyde appelle dans son commentaire, page 2, les comètes, *Caucab madanneb* كوكب مذنب & *negm du duaba* نجم ذو ذوائب Les étoiles fixes *Thawâbit* ثوابت Le même Savant continue, page 11. « *Kuttub* » *Shemali* est Polus arcticus & aliquando pro ipsâ stellâ polari usurpatur. p. 13. » Stella borealis arabicè appellatur جدي *Gjedi* ».

Dans les tables d'*Ulugh Beigh*, α β γ δ de la grande ourse se nomment *El nâsch* & ε ζ η *el Benâth*. Ainsi *nâsch* ou *Benât nâsch* (que les Juifs à Sanâ & à Bagdad, comme les Arabes du golfe persique, appelloient aussi *âsch*) est la grande ourse. C'est ce qu'écrit aussi le Juif *Aben Ezra*. « *Asch* est plaustrum, quod » dicitur Ursus, estque polo arctico vicinum ». *Hyde* crut d'abord, pages 14 & 27, qu'*âsch* & *aisch* (Capella, i. e. α Aurigæ) étoient une même chose: Mais il avoue s'être trompé, & voici comment il se dédit dans le supplément à ses commentaires. « *Ash* & *Aish* non sunt idem, prout me seduxerat Rabbi

Quoique les Arabes aient des tables astronomiques & des desseins des constellations, qui les aident à connoître toutes les grandes étoiles, aucun d'eux ne s'est exercé à l'astronomie pratique ; les instrumens pour cela leur manquent absolument, cependant quelques-uns d'eux aimeroient à observer. L'adjoint de l'astronome de *Káhira*, dont j'ai parlé ci-dessus, passoit la moitié des nuits avec moi lorsque je contemplois les étoiles. Le Pacha même & le Kichja de *Dsjidda* avoient la patience d'être présens quand je prenois la hauteur du soleil. Un de leurs Savans

---

» Isaac Israël ». S'il avoit donc encore assez vécu pour voir une nouvelle édition de ses Oeuvres, il n'auroit pas, selon toute apparence, soutenu qu'*ásch*, dans l'écriture sainte est *Capella*. Dans les tables d'*Ulugb Beigh* & dans les constellations dessinées par *Abdrachman Sôfi*, Arcturus s'appelle *Simâk el Ramih*. C'est pour cela qu'on me nomma toute la constellation *Bootes*, *Aramâchh* : Bayer a le même nom.

Je ne trouve ni dans les tables d'*Ulugb Beigh*, ni chez *Abdrachman Sôfi*, coma Berenices, qu'on nommoit à *Káhira*, *el Hüsme* : mais *Scaliger* dans ses notes sur l'astronomicon de Manilius, page 475, l'appelle *Husme arramâhh*, pour la distinguer d'avec *Hüsme el Hasal*, ou *Spica Virginis* : Bayer les nomme *Hazimet*.

Dans les tables d'*Ulug Beig*, Corona porte aussi le nom de *Phecca* : α Lyræ, *Nesr el Wáki*. Cygnus, Degjagje : Cassiopea, *Dât el Cursa* : α Aquilæ, *Nesr el Tair*. α θ γ δ ε Tauri, *Aldebarân* & les Pléïades, *al Thuraija*. *Hyde*, page 30, appelle la voie lactée, *Magjerra*, tractrix, vel trahendi locus ; & encore *Tarik al Tibn* طريق التبن page 41. *Aben Ezra* dit : « Les Anciens » ont assuré que les sept petites étoiles à la queue du bélier composoient le

devant calculer la hauteur du pole, d'après mon obſervation, je remarquai qu'ils connoiſſoient fort bien les dénominations techniques de l'aſtronomie. Le premier inſtrument d'un aſtronome mahométan eſt un globe céleſte dont ils ſavent très-bien ſe ſervir. J'ai vu chez l'aſtrologue de *Káhira* un globe céleſte de cuivre avec les étoiles & les noms en or, fait à la *Mekke*, qui avoit coûté deux cents écus. Ils ont auſſi un aſtrolabe de léton & un petit quart de cercle de bois, proprement travaillé, pour prendre la hauteur du pole, & déterminer l'heure de leurs prières.

Les Aſtronomes du Sultan de Conſtantinople font toutes les années un Almanach, qu'ils portent roulé ſur eux. Le premier

---

» Chima ». Le Rabbin Iſraël dit en termes exprès : « *Chima* eſt en arabe, » *Thuraija*, c'eſt-à-dire, les Pléïades ». A la page *60* le cingulum ou balteus Orionis (ceinture d'Orion) s'appelle *Mintáka al Gjauſa :* Canis major p. *66*. eſt *al Shira al Jemanija*, & Canis minor p. *69*. *al Shira al Shamija*. Les deux Sirii (*al Shiraijan*) y ont le nom d'*Uçhta Soheil*, c'eſt-à-dire, les deux ſœurs *Soheil*.

Hyde croyoit, dans la première édition de ſon commentaire, que par *Soheil* on entendoit ſurtout *Canope;* mais il remarque dans ſes additions, p. 75 de la nouvelle édition, ce qui ſuit : « Albéric Veſputius vit pluſieurs Canopes au » ciel auſtral, c'eſt-à-dire, pluſieurs *Soheil ;* car c'eſt de ce nom général qu'il » appelle les plus groſſes étoiles de la première grandeur ». Comme donc le *Canope* ne monte que très-peu au-deſſus de l'horizon dans les parties ſeptentrionales de l'Arabie, & n'y eſt pas auſſi viſible que le *Sirius*, il eſt très-vraiſemblable que les Arabes entendent principalement le *Sirius* par le mot *Soheil*, comme me l'aſſurèrent les deux aſtronomes de *Káhira* & de *Háleb*, & les gens de mer du golfe perſique. Ce que Phiruzabadius, *de heliaco ortu Soheili*, dit

interprete de Sa Hauteſſe me donna un de ces calendriers de poche. Je n'ai point vu d'almanach chez les Arabes. En Égypte & dans l'*Yémen* on ſe ſoucie ſi peu de faire connoître les ſaiſons au Public, que le Peuple ne ſait pas au juſte, vingt-quatre heures d'avance, le jour d'une grande fête. En 1762 le peuple de *Káhira* crut que la nouvelle lune paroîtroit le 25 de Mars, & que le *Ramadân* commenceroit ce ſoir-là : mais, comme on ne le publia point, ſelon la coutume, en tirant le canon de la citadelle, une foule d'habitans vint de nuit, & en proceſſion, demander au Kádi s'ils devoient commencer le jeûne : Le Kádi les aſſura que la nouvelle lune ne paroîtroit que le ſoir du 26 : malgré cela pluſieurs jeûnèrent dès-lors, aimant mieux faire trop que trop peu. En effet, dès qu'ils apperçurent la lune le ſoir marqué, le canon

---

pag. 78, qu'au lever du Soleil les fruits mûriſſent, & qu'alors les plus grandes chaleurs ſont paſſées, s'accorde avec ma remarque.

Dans l'ouvrage d'*Abdrachman es Sôfi*, toutes les conſtellations ont à-peu-près les mêmes noms, & ſe ſuivent dans le même ordre que dans les tables d'*Ulugh Beigh* : les figures y ſont deſſinées de deux manières différentes : l'une montre les étoiles comme elles paroiſſent ſur le globe ; l'autre les préſente comme elles ſe voient au ciel. Mais il y manque la *Corona auſtralis*. Au contraire, on y trouve, entre *Andromède* & le *triangle*, trois autres conſtellations, qui ne ſont ni dans les tables d'*Ulugh Beigh*, ni dans l'Ouranométrie de Bayer : *Andromède* avec un poiſſon au-devant d'elle, la même debout ſur un autre poiſſon, & un cheval. Cet ouvrage décrit non-ſeulement chaque conſtellation, mais de plus chaque étoile en particulier, avec une détermination de ſa longitude & de ſa latitude. Il comprend 126 feuilles *in-folio*.

de la citadelle annonça le commencement du *Ramadân*. M. *Forskâl* fit alors le voyage par terre de *Káhira* à *Alexandrie*, & on lui demandoit à chaque village quand le *Ramadán* avoit commencé à *Káhira*. En quelques endroits on avoit jeûné un jour plus tôt, en d'autres un jour plus tard; de ſorte que le commencement de ce mois remarquable varioit de deux jours entiers dans des villages peu diſtants les uns des autres. En 1763 la fête *Arafa*, ou des offrandes, ne fut pas non plus célébrée le même jour dans le petit royaume d'*Yémen*. A *Taas* on vouloit la célébrer le 21 Juin, &, en conſéquence, les habitans achetèrent leurs proviſions la veille. Un peu avant le coucher du ſoleil, on reçut de *Sanà* un avertiſſement qui portoit que la nouvelle lune y ayant paru un jour plus tard, la fête étoit renvoyée au 22. Cependant les payſans des villages voiſins, & de tout le *Tehâma*, célébrèrent la fête le 21. Ainſi, quand les hiſtoriens d'Europe ſavent avec certitude qu'un fait eſt arrivé en Arabie dans deux ou trois jours déterminés, ils peuvent s'épargner des recherches ultérieures pour le déterminer avec plus de préciſion.

Les Mahométans, ne connoiſſant pas d'autre langue que la leur, ignorent nos belles découvertes modernes dans l'aſtronomie, & nos corrections dans les calculs qui appartiennent à cette ſcience. On voit cependant par-ci par-là dans les grandes villes d'Orient, quelques Lettrés, qui, d'après les tables d'*Ulugh Beigh*, déterminent une éclipſe de ſoleil ou de lune. Les *Parsis*, autrement dit les adorateurs du feu, qui, après avoir été chaſſés de leur patrie par les Mahométans, ſe ſont établis à *Surát* & dans d'autres

d'autres contrées des Indes, se servent aussi des tables d'*Ulugh Beigh.* On prétend que les *Bramânes* ont poussé plus loin l'astronomie que les *Parsîs* & les *Mahométans.* Un Anglois m'assura qu'un *Bramâne* lui avoit prédit en 1761, & avec assez d'exactitude, le temps du passage de Vénus devant le soleil. Les Anglois voulurent aussi me persuader, que les Bramânes leur avoient prédit des choses étonnantes; par exemple, le sort de certaines personnes, ou le succès des voyages de certains vaisseaux. J'ai connu un *Bramâne* à *Bombay*, & un *Parsî* à *Surât*, tous deux astrologues. Mais comme j'étois obligé de leur parler par un Interprete, qui n'entendoit en aucune langue les termes de l'art, je ne pus avoir avec eux que de courts entretiens. Le *Bramâne* me montra ses instrumens, d'après lesquels je ne le jugeai pas grand astronome praticien. Sa montre étoit un gobelet de cuivre, rond par en bas, & percé, qui se met sur l'eau. Je parlerai ensuite plus au long de cette montre nommée *Garri*, & de la manière dont les Indiens s'en servent pour mesurer le temps. Il avoit aussi un anneau solaire mal travaillé, d'environ trois pouces de diamètre, & un cône d'ivoire arrondi, mais non pointu par le bout supérieur, haut d'environ cinq pouces, & ayant plusieurs cercles horizontaux. On ne me donna pas une idée nette de la manière dont ils emploient cet instrument. L'astronome appelloit *Grala go*, le principal livre d'après lequel il faisoit ses calculs, & l'auteur de ce livre *Gunnis.*

Les astrologues & tous les mahométans sensés, sont persuadés que l'ombre de la terre cause une éclipse de lune, & que la lune,

ſituée entre le ſoleil & la terre, cauſe une éclipſe de ſoleil. Pour le peuple, il croit encore que quand les corps céleſtes s'obſcurciſſent, un grand poiſſon les pourſuit. Alors les femmes & les enfans portent vîte, au haut de leurs maiſons, leurs chauderons & baſſins de métal, & font le charivari, pour chaſſer le poiſſon. Je les ai vu fort contentes pendant tout ce temps-là; & je crois qu'elles prennent plaiſir à une muſique ſi étrange, ou, ce qui me paroît plus vraiſemblable, qu'elles veulent inviter par-là leurs voiſins à remarquer l'éclipſe. On prétend trouver l'origine de ce charivari dans l'hiſtoire ſuivante. Un aſtronome arabe, nommé *Naſer Ettûſi*, avoit calculé une éclipſe de lune, & eſpéroit être bien récompenſé en découvrant au Calife, ou, ſelon d'autres, au Sultan de Perſe, le temps précis où elle arriveroit: mais les Courtiſans ſe moquèrent de lui, ne croyant point que ces ſortes d'événemens puſſent être prédits; ils l'accusèrent même de vouloir faire le Prophete. Sa ſcience ne trouvant donc aucun crédit chez le Prince, il ſongea à profiter de la ſuperſtition du peuple, & répandit parmi la multitude que l'on feroit une œuvre fort agréable à Dieu, ſi, par un grand bruit de chauderons & de baſſins, on épouvantoit le poiſſon, qui, pendant l'éclipſe, alloit pourſuivre la lune. L'éclipſe qu'il avoit calculée arriva fort avant dans la nuit, à une heure où il ne pouvoit eſpérer que le Prince remarquât le phénomène. Il donna lui-même le ſignal: dès que ſes voiſins, qui, ſuivant la coutume du pays, dormoient ſur les toits, l'entendirent, ils frappèrent auſſi ſur leurs chauderons, & dans peu ce tintamarre s'étendit juſqu'au Palais du Calife, qui

s'éveilla & reconnut que le calcul de *Naſer Ettûſi* étoit juſte. Pendant mon ſéjour à *Bâsra* nous eûmes une éclipſe de lune, dont le peuple parut être inſtruit d'avance, car on s'attendoit à la voir vingt-quatre jours plus tôt. La lune ſe trouvant alors couverte d'un nuage épais, & quelques-uns croyant que c'étoit l'éclipſe, firent réſonner, en peu de minutes, plus de cinquante chauderons. Cependant le bruit ne dura pas long-temps; peut-être les enfans qui faiſoient le charivari, apprirent-ils de leurs parens que ce n'étoit qu'un nuage qui cachoit la lune, & qu'elle n'étoit pas encore pourſuivie par le cruel poiſſon. A l'occaſion d'une éclipſe de lune qui arriva à *Dsjidda*, je n'entendis aucun charivari.

Il paroît que tous les Arabes qui ont quelques notions d'Aſtronomie, ne l'apprennent que pour s'appliquer avec plus de ſuccès à l'Aſtrologie, fort eſtimée & récompenſée chez les Mahométans; pendant que l'Aſtronomie ne procure aucun avantage. Je fis obſerver au plus fameux aſtronome de *Káhira*, combien peu l'Aſtrologie étoit eſtimée en Europe. Il me répondit que c'étoit une ſcience preſque divine, & que les hommes ne pouvoient parfaitement approfondir; il avouoit pourtant qu'il ne pouvoit pas trop ſe fier à ſes calculs : mais comme il gagnoit beaucoup d'argent à ce métier, il crut ſuffiſamment ſe juſtifier en diſant : » Ces gens-là ne veulent que ſavoir la réponſe à leurs demandes, » ſelon les calculs que je fais d'après mes livres, & je la leur montre » avec franchiſe ». On dit même que quelques célèbres Interpretes du *Korán* regardent l'Aſtrologie comme une ſcience criminelle.

Mahomet ayant expreſſément défendu de conſulter le ſort par des fleches, on ne trouve plus chez les Arabes cette ancienne coutume *. Cependant les Mahométans en général ſont encore très-ſuperſtitieux, & les *Schiites* paroiſſent en cela ſurpaſſer de beaucoup les *Sunnites*. Les premiers n'entreprennent rien de conſidérable, &, par exemple, ne font aucun contrat important, ſans avoir auparavant compté les boutons de leur habit, ou les grains de leur chapelet, ce qui les rend plus aiſément dupes des marchands ruſés. Les Perſes ne ſont pas tous également ſuperſtitieux; on diſoit que *Kerîm Khân*, gouverneur actuel de la Perſe, ne commençoit point de guerre & ne livroit point de bataille, ſans conſulter les aſtrologues; mais qu'il faiſoit toujours communiquer d'avance au principal d'entr'eux ce qu'il avoit réſolu de faire.

---

* Korân de Sales, Ch. V. pag. 94.



ARTICLE V.

Des Sciences occultes des Arabes.

Les Arabes ont diverſes ſciences occultes, que perſonne n'oſe pratiquer ſans lettres-patentes d'un de ces grands maîtres de l'art, devant lequel, pendant un certain temps, il a étendu le tapis pour y faire ſes prières; c'eſt-à-dire, que l'on croit qu'un homme ne peut exercer ſon art, ſans y être autoriſé par ſon maître. On compte parmi ces myſtères.

1° L'*Ism alláh*, c'eſt-à-dire, la ſcience du nom de Dieu: On prétend que Dieu eſt la ſerrure de cette ſcience, & Mahomet la clé; que, par conſéquent, les ſeuls Mahométans peuvent l'apprendre; qu'elle découvre ce qui ſe paſſe dans des pays fort éloignés; qu'elle familiariſe avec des génies qui ſont aux ordres de ſes initiés & qui les inſtruiſent; qu'elle diſpoſe à ſon gré des vents & des ſaiſons; qu'elle guérit la morſure des ſerpens, les eſtropiés, les boiteux, les aveugles. On dit que quelques-uns des plus grands ſaints Mahométans, comme *Abdulkádir Cheilâni*, demeurant à *Bagdad* & à *Ibn alwân* dans la partie méridionale de l'*Yémen*, y ont été ſi avancés par leur dévotion, qu'ils ont fait chaque jour à midi leurs prières dans le *Kába* de la *Mekke*, ſans ſortir de leurs maiſons le reſte de la journée. Un marchand de la *Mekke*, qui avoit appris cette ſcience, dans toutes les règles, de *Mohámmed el Dsjanâdsjeni* (aujourd'hui ſi fameux à la *Mekke*) prétendit que lui-même, étant en danger de périr ſur mer, avoit

attaché un billet au mât avec les cérémonies ordinaires, & qu'aussitôt la tempête avoit cessé. Il me montra à *Bombay*, quoique de loin, un livre qui contenoit toutes sortes de figures & de tables mathématiques, avec une instruction sur la manière d'arranger les billets & sur les prières convenables dans chaque cas ; mais il ne me permit ni de toucher le livre ni d'en copier le titre. Le nom & le titre entier de son maître étoit *Schech Mohámmed el Dsjanâdsjeni, sáhheb sudsjâda hac Abdulkàdir Cheilâni elli fi Bagdad*, c'est-à-dire, le Schech Mahomet de la famille d'un Dsjanâdsjeni, qui a servi l'*Abdulkádir* de *Bagdad*, ayant eu soin du tapis sur lequel il prioit. Il y a quelquefois des Mahométans qui, sans manger & sans boire, s'enferment dans un endroit sombre pendant long-temps, y prononcent & répétent, à voix haute, de petites prières, jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Quand ils reviennent à eux, ils prétendent avoir vu, non-seulement une foule d'Esprits, mais Dieu même & le diable. Mais les vrais initiés dans la science d'*Ism Alláh* ne cherchent pas ces apparitions. Le secret de trouver les trésors cachés appartient aussi, si je ne me trompe, à l'*Ism Alláh*. On dit que les *Maggrebins*, ou Arabes de Barbarie, y excellent.

2°. *Simia*, science que nous appellerions jeu de gobelets, ou magie naturelle. Elle enseigne, outre plusieurs autres secrets, celui de manger, sans risque, du feu, des serpens, & choses pareilles ; de commander à la petite fontaine de couler ou de s'arrêter ; de changer, par un tour de gobelet, l'œuf en poulet, ou la poussière en fruits ; de jeter du sable dans un plat plein

d'eau, & le faire ſortir ſec du fond, &c. Quoique les eccléſiaſtiques mahométans déſapprouvent fort cette ſcience, certains ordres de *Derviches* s'en ſervent pour en impoſer au peuple: quelques-uns même prétendent prouver par ces ſortes de preſtiges, la vérité de leur religion, & la ſainteté du fondateur de leur ordre. Ces ſecrets ne s'exercent nulle part avec plus de liberté qu'à *Básra.* Là chaque ſoir du jeudi, que les Mahométans appellent le ſoir du vendredi, une troupe de *Derviches* de l'ordre du *Schech Bedr eddîn* paſſe par les rues de la ville, en battant le tambour, chantant & faiſant des tours de paſſe-paſſe; entr'autres celui de ſe jeter avec violence dans l'œil, & d'en arracher enſuite, ſans ſe faire de mal, un fer pointu par un bout, & gros comme le poing par l'autre. Après la proceſſion les *Derviches* ſe rendent dans la maiſon du *Nakîb eſſcheraf*, c'eſt-à-dire, du chef des deſcendans de Mahomet en cette ville, pour lire ou entendre lire un chapitre du *Korân.* Comme le *Nakîb* donne un ſouper à ces gens-là, il ſe trouve, dans cette compagnie de *Derviches*, quelques pauvres *Mullâs*, qui prennent avec eux leur Korán, pour être du nombre des convives.

Les *Derviches* de l'ordre de *Bedr eddîn* célèbrent, la douzième nuit de *Rabea el aual*, une grande fête en l'honneur de la naiſſance de Mahomet. Comme j'avois en cette ville un ami parmi les *Mullâs*, auquel je pouvois me confier, je m'habillai parfaitement à la Mahométane, & j'entrai avec lui la nuit du 29 au 30 d'Août 1765, dans le parvis de la moſquée, où les Derviches alloient jouer leur ſcène. Tout ſe paſſa en plein air, & au milieu de cette

grande place il n'y avoit que trois bougies allumées. Les *Schechs* & quelques hommes diſtingués étoient aſſis ſur une ligne au premier rang, & parmi eux on remarquoit ſur-tout le *Schech* ſuprême de l'ordre. Tous les *Derviches* à genoux lui baiſoient la main en dedans & en dehors, & ſe la mettoient ſur leur tête, comme pour en recevoir la bénédiction. A ſes deux côtés étoient aſſis pluſieurs *Derviches* & *Mullâs*, qui étoient en partie acteurs & en partie ſpectateurs. Je m'aſſis derrière eux près de la porte. Quelques-uns liſoient, ou plutôt chantoient alternativement des paſſages du *Korân*, juſqu'à ce qu'il y eût une foule de ſpectateurs. Enſuite on vit paroître quelques domeſtiques en habits bigarrés, qui marchoient çà & là ſur la place, faiſant des contorſions ridicules, & criant de toutes leurs forces aux aſſiſtans de craindre Dieu & de ſe ſouvenir du Prophete. Devant le premier Schech on avoit planté à terre beaucoup de ces fers dont j'ai déjà parlé, courts & peſans, nommés *Dabûs*, *Derbas* ou *Dubba*, avec quantité d'autres fers longs de deux pouces & demi, mais plus minces. Plus de vingt *Derviches* ſe levèrent avec précipitation & prirent chacun gravement un *Dabûs*. Une foule de *Mullâs* & d'autres prêtres frappoient ſur de petits tambours, & chantoient pour animer les acteurs, ou plutôt pour étourdir les ſpectateurs. Les *Derviches* couroient pêle-mêle au milieu de la place, & chacun ſe jetoit aux yeux, & dans la poitrine, le fer peſant & pointu, le lançant de toute ſa force, & feignant de le retirer avec beaucoup de peine, pendant que perſonne ne s'étoit fait le moindre mal.

Le

Le premier Schech auroit dû jouer le principal rôle ; mais le trouvant peut-être trop pénible, il mit un de ses disciples à sa place. Ce représentant se jeta à genoux devant son Schech, faisant une longue prière, dans laquelle il paroissoit implorer le secours de son maître. Après cela lui baisant la main, & se levant en sursaut, il jeta son turban par terre & laissa flotter ses cheveux dénoués. Il faisoit toutes sortes de soubresauts comme un inspiré, ou plutôt comme un fou. De temps en temps il devenoit tranquille & indiquoit aux musiciens les airs ou les tons capables d'augmenter son inspiration. Enfin il saisit dix ou douze de ces fers longs & minces, & parcourut toute la place. Le tumulte me fit perdre un moment de vue l'acteur, & pendant ce peu de temps, il paroissoit s'être percé d'outre en outre de quatre ou cinq de ces fers. La musique continuoit toujours, & les Derviches firent mille singeries avec leurs *Dabûs*. Quelques-uns se couchant par terre, se faisoient enfoncer le fer dans le corps par un autre à grands coups de maillet. Bientôt ils firent place au principal acteur, qui se perça devant nous d'une infinité de fers, dont quelques-uns avoient des poignées de bois. Il tournoyoit souvent sans rester à la même place. Enfin il monta sur le toit d'une maison fort basse, où l'on avoit mis une perche garnie de fer par le haut. Il s'empala avec ce fer, de façon que la pointe lui sortit entre les épaules assez avant pour qu'il pût la prendre de la main, & il se laissa porter ainsi embroché sur la place.

Ce moment de la scène auroit mérité d'être peint : cependant on peut assez bien se représenter l'impression que devoit faire le

ſpectacle d'un homme maigre, porté en l'air ſur une perche de douze à ſeize pieds, par laquelle il étoit embroché de bas en haut, avec la barbe longue, les cheveux épars & le corps percé d'un grand nombre de lances. Il faut obſerver que dans les villes turques nul Mahométan ne laiſſe croître ſes cheveux, excepté les *Derviches* de certains ordres, & peut-être les *Santons*, ou les fols en Égypte. Si l'on vouloit conclure de ces cérémonies des moines de l'ordre *Bedr eddîn*, qui ſont haïs des gens ſenſés, que tel eſt le ſervice divin chez tous les autres Mahométans, on ſe tromperoit fort : cependant on ne juge que trop ſouvent de la religion des peuples ſur de pareilles apparences. J'aurois volontiers aſſiſté plus long-temps à ce ſpectacle; mais remarquant que quelques-uns des principaux me fixoient avec beaucoup d'attention, je me hâtai, avec mon ami, de quitter une aſſemblée, qui, tenue dans l'enceinte d'une moſquée, auroit fort bien pu me faire des propoſitions très-ſérieuſes d'embraſſer le Mahométiſme, ſi j'y euſſe été reconnu.

Mon eccléſiaſtique mahométan n'approuvoit point que le Korân fût lu au milieu de toutes ces folies; cependant il croyoit que cette lecture ſeule, jointe à une fervente prière, donnoit aux *Derviches* le pouvoir de faire leurs preſtiges. Lorſque je lui dis que ces gens-là ne ſe jettoient point leurs *Dabûs* dans les yeux, mais qu'ils ſe frappoient la tête avec la main, & ne faiſoient entrer & paſſer la pointe du fer que dans le creux de l'œil; que le grand joueur avoit ſous ſon ample haut-de-chauſſe, & ſous ſa large chemiſe, une ceinture bourrée qui recevoit les fers, ſans qu'ils touchaſſent

au corps ; il avoua ſincérement qu'il y ſoupçonnoit bien quelque tricherie, mais qu'il n'oſeroit le dire en public, de peur de s'attirer la haine de tout l'ordre. Il me raconta que depuis peu un Mulla avoit eſſuyé mille chagrins, pour s'être expliqué trop librement ſur la ſcience de ces *Derviches*.

J'appris que le même *Derviche* qui avoit joué le principal rôle dans cette fête, montroit ſon ſavoir faire pour de l'argent, dans les maiſons des Mahométans diſtingués. En conſéquence je lui fis offrir par mon ami, quelques jours après, deux ducats, s'il vouloit ſe percer chez moi le corps d'un ſeul fer. Il accepta l'offre, vint chez moi, & il avoit plus l'air d'un joueur de gobelets que d'un eccléſiaſtique. Je crus qu'il convenoit de n'avoir pour témoins que mon Mulla & mes deux domeſtiques, dont l'un étoit de *Básra* & *Sunnite*, l'autre Perſan & *Schiite*. Le *Derviche* me parla de ſes tours avec tant de hardieſſe, que je crus preſque qu'il alloit tenir parole. Je le priai de ſe hâter & de me faire voir ſon habileté ; là-deſſus il fit ſa prière : après l'avoir achevée, il ſe perça la langue & les joues avec quelques aiguilles, ſans qu'il en ſortît de ſang. Il fit mettre à genoux mon domeſtique Perſan, lui fit boire un verre d'eau, prononça une prière ſur lui, & lui perça de même la langue & les joues. Je l'aſſurai que j'avois vu faire la même choſe en Europe, le priant d'en venir à ce qu'il m'avoit promis. Il me montra d'abord pluſieurs cicatrices qu'il avoit ſur le corps ; & après une nouvelle & longue prière, il mit la pointe du fer contre ſon corps, & l'autre bout contre la muraille, puis, d'une voix ſi glapiſſante, & avec des contorſions ſi

étranges, il appela à ſon ſecours Dieu & le Schech *Bedr eddîn*, fondateur de ſon ordre, que je craignis preſque qu'il ne ſe perçât véritablement le corps : mais examinant de plus près la plaie, j'apperçus qu'il n'avoit percé que la peau du côté gauche de quatre ou cinq doigts en largeur. Il donna pour excuſe qu'il ne pouvoit enfoncer le fer dans le milieu du corps, ſans la prière d'une grande aſſemblée. Il retira promptement ce fer mince & pointu, & la plaie ne ſaigna point. A propos de quoi il nous fit faire quelques remarques à l'honneur du fondateur de ſon ordre.

Il ne me parut pas à propos de faire aucune objection contre la ſainteté, ſoit du fondateur, ſoit des membres actuels de cette confrèrie ; mais je ne pus m'empêcher de lui dire que les Européens pourroient de même ſe percer la peau d'un fer mince, ſans faire ſaigner une plaie, qui ſe fermeroit d'abord d'elle-même. Comme il s'apperçut que ce tour ne me ſatisfaiſoit point, il m'offrit de ſe percer la tête. Je le pris au mot ; mais il ne ſe perça encore que la peau de deux doigts en largeur ſur le derrière de la tête. Je prolongeai le diſcours à deſſein, & le ſang lui coula le long du dos, parce que le fer étant long, & par conſéquent peſant par en haut, tenoit la plaie d'en bas ouverte. Enfin, mon ami l'eccléſiaſtique Mahométan fut convaincu que ce *Derviche* n'étoit qu'un impoſteur, & nullement un ſaint ; cependant je le payai, & je ne doute pas qu'il n'ait aſſez ſouffert pour ſes deux ducats.

Je crois que la ſcience *Kurra* eſt une partie de la *Simia* : la première enſeigne à faire des billets qui garantiſſent contre toute

ſorte de faſcination, & contre mille autres accidens. On porte ces billets dans des ſachets de peau, attachés ſur le bonnet, ſur le bras, ou ſur la poitrine, & on en fait des colliers qu'on met autour du col des chevaux, mulets, & ânes de prix; les uns devant empêcher que l'animal ne s'échauffe, & d'autres lui donner de l'appétit. On avoit ſuſpendu à *Meſched Höſſejn* un de ces ſachets contre les faſcinations aux branches d'un arbre près de l'entrée d'un jardin. Il y en avoit un autre dans la citadelle à *Diarbkr* contre le croaſſement des grenouilles; & on vouloit ſérieuſement me perſuader, que depuis qu'il y étoit ſuſpendu, on n'entendoit pas un ſeul de ces animaux. Le chef d'une certaine famille d'*Háleb* choiſit un jour fixé dans l'année pour diſtribuer *gratis* quantité de ces billets, dont la vertu conſiſtoit à chaſſer toutes les mouches & les moucherons de la chambre, dont la fenêtre étoit garnie; mais il falloit, pour que ce taliſman conſervât ſa vertu, qu'il fût pris à certain jour avant le lever du ſoleil; que le meſſager reſtât à jeun ſans boire ni manger, & qu'il n'ouvrît pas la bouche pour dire un mot juſqu'à ſon retour. On entend rarement dire que les chambres où ces billets ſont attachés aux fenêtres, aient moins de mouches & de moucherons que les autres. La plupart de ceux qui cherchent ce remède, ſont de vieilles femmes, qui d'ordinaire ſont aſſez ſimples pour croire qu'elles ont négligé quelques formalités preſcrites, quand il n'opère pas. De-là vient que chaque année, au jour marqué, on demande de ces billets avec empreſſement. Il n'eſt pas néceſſaire qu'ils ſoient écrits par des Mahométans; on recherche, avec la même avidité, ceux qui ſont faits

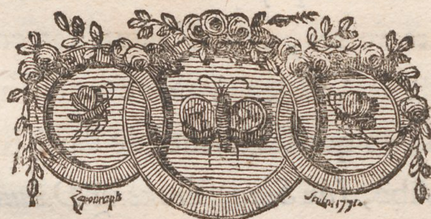
par des Chrétiens & par des Juifs. On m'en a ſouvent demandé, parce que l'obſervation des aſtres me faiſoit paſſer pour fort ſavant. Une payſanne des environs de *Perſépolis* portoit au col une petite pièce d'argent où étoient gravées quelques lettres hébraïques, tréſor qu'elle eſtimoit beaucoup, croyant qu'il la garantiſſoit de la haine & de l'envie.

La ſcience *Ramle* appartient, ſi je ne me trompe, encore à la *Simia*. Par elle on prétend prédire à quelqu'un ſa deſtinée, moyennant qu'il donne ſon nom & celui de ſa mère. Un Juif à *Káhira* s'en mêloit. Si l'on tombe malade, un Mulla doit d'abord feuilleter ſon livre, pour ſavoir ſi l'on en reviendra ou non, & on lui donne pour récompenſe un coq, ou une brebis. La pratique des ſciences *Kurra* & *Ramle* eſt regardée comme criminelle par les principaux docteurs Sunnites; car ils ſavent très-bien que par leur moyen on vole l'argent du peuple. En attendant on n'empêche pas les pauvres écrivains de gagner ainſi leur vie: & la plupart des Mahométans étant avares, bien des ſavans qui n'en ont pas beſoin, ſe prévalent de cette liberté.

Les Mahométans parlent beaucoup des jours heureux & malheureux. Selon la règle générale, ſi je m'en ſouviens bien, les lundis, les jeudis, & les ſamedis ſont regardés comme des jours heureux pour ſe mettre en voyage.

3°. La ſcience *Sihhr* eſt, ſelon l'idée qu'on m'en a donnée, le ſortilège. On eſt perſuadé qu'on ne peut l'employer qu'au détriment du prochain; c'eſt pourquoi ceux qui s'y appliquent ſont haïs & maudits par tout Arabe honnête-homme. A *Maskát* un

homme qui avoit vu par hasard dans la rue la femme d'un habitant distingué de cette ville, & qui en étoit devenu amoureux, écrivit, dit-on, un billet selon les règles de la science *Sihhr*, & le suspendit à sa porte: aussi-tôt la femme, qui même ne le connoissoit pas, sortit des bras de son mari, & se jeta dans ceux de l'étranger. On dit que quelques Arabes cultivent en secret cette science abominable; mais en aucun lieu autant que dans l'*Omân*. C'est ce qu'on affirmoit à *Básra* & à *Maskât*. On en conclura sans doute que les Arabes de l'*Omân* sont les plus superstitieux. Je m'informai si ces sorciers ne tenoient pas des assemblées nocturnes à des temps marqués; s'ils se rendoient au sabbat montés sur des manches à balai; s'ils surnageoient, &c, tous faits imaginaires que le peuple attribue à nos sorciers; mais rien de tout cela ne leur étoit connu.



ARTICLE VI.

De la Médecine des Arabes.

Les Mahométans en général vivent d'une façon si régulière, qu'ils sont rarement malades; & quand ils ont besoin d'un médecin, ils le récompensent rarement de sa peine, la plupart ne lui payant que la somme qu'il a avancée pour les remèdes. Si le malade meurt, le médecin obtient difficilement un juste salaire; & s'il se rétablit, il oublie bientôt sa maladie & les services du médecin. Voilà pourquoi la plupart des médecins orientaux sont obligés de recourir à la ruse pour gagner de quoi vivre. Ils savent que le malade est porté à la reconnoissance lorsqu'il sent quelque soulagement, & qu'il lui importe alors de ménager le médecin; aussi saisissent-ils cette occasion pour lui demander, sous divers prétextes, autant d'argent qu'ils en peuvent espérer de sa fortune, se faisant ainsi payer leur cure d'avance. Pour cette raison, & plusieurs autres, on ne peut s'attendre à trouver de grands médecins en Arabie; à peine y en a-t-il un qui sache quelque chose de plus que les termes de l'art, tels qu'ils sont dans l'*Avicenna* (en Arabe, *Ibn Sina*) *Teskeret Dauud*, & dans d'autres anciens livres Arabes & Grecs qui en traitent; quelquefois peut-être ajoutera-t-il à ces lumières la connoissance des vertus médicinales des plantes que ces Auteurs ont décrites. Je n'ai pas connu en Arabie de célèbres médecins; j'en ai vu quelques-uns dans l'*Yémen*, qui étoient en même-temps chymistes, apothicaires,

chirurgiens

chirurgiens & médecins de chevaux, & qui, avec toutes ces ſciences, gagnoient a peine de quoi ſubſiſter.

Les Arabes ont beaucoup de remèdes domeſtiques, & s'en ſervent avec ſuccès. Je me ſouviens d'avoir vu dans les montagnes de l'*Yémen* un payſan frapper un certain arbre ſpongieux, en recueillir une liqueur blanche comme du lait, qui découloit de l'inciſion, & en avaler quelques gouttes comme purgatif, n'ignorant pas qu'une doſe plus forte étoit mortelle. Un Arabe ayant été bleſſé par un autre à coups de ſabre dans une caravane, entre *Háleb* & *Básra*, on tua, dit-on, un chameau, & la bleſſure fut guérie par l'application d'un morceau de la chair crue de cet animal. Je vais rapporter encore ici un autre fait, mais dont je ne garantis pas non plus la vérité. La femme d'un Turcoman étoit tombée de deſſus un chameau, & s'étoit demis la jambe. Son mari la garrota ſur un mulet affamé, donna d'abord à cet animal beaucoup d'orge séche, enſuite le fit boire à diſcrétion. Bientôt l'orge s'enfla, le corps du mulet groſſit, & la jambe de la femme fut tendue au point que le mari pût remettre l'os dans ſon emboîture. Sur le vaiſſeau qui nous conduiſit de *Dsjidda* à *Loheia*, un mouſſe ſe plaignit de tranchées: ſon maître, le capitaine du vaiſſeau, fit d'abord mettre un fer au feu, & en brûla ſi vivement le malade, que ce pauvre malheureux ne ſe plaignit plus de colique; ſans doute parce que les dernières douleurs étoient plus vives que les premières.

On a dit, dans l'état de l'Arabie par *Salmon & van Goth*, que les Arabes préfèrent la mort à un lavement; mais je me ſouviens que notre médecin en fit prendre à des perſonnes diſtinguées de

Káhira, & je ne crois pas qu'aujourd'hui tous les Arabes aient de l'averſion pour ce remède. Cependant un autre habitant de *Káhira* parut fort offenſé de ce que notre médecin vouloit ordonner un lavement à ſa femme. On ſait que les Mahométans ouvrent quelquefois la veine au malade; un *Baniân* à *Mokha* ſaigna avec beaucoup d'adreſſe M. de Haven. Les ventouſes s'appliquent communément en Arabie; mais les inſtrumens employés à cet effet ſont très-mauvais. Les gens du commun à *Básra*, ſur-tout les *Hamâls*, ou porte-faix, ſe ſcarifient le gras de la jambe, juſqu'à ce que le ſang en découle tout le long du pied, croyant devenir par-là plus robuſtes.

Les Arabes de l'*Yémen* prétendent que l'onction fortifie le corps, & le garantit de la chaleur du ſoleil, à laquelle ils ſont très-expoſés, étant preſque nuds. J'ai auſſi vu ſouvent que les matelots du vaiſſeau qui nous tranſporta de *Dsjidda* à *Loheia*, auſſi-bien que les Arabes du commun dans le *Tehâma*, s'oignoient tout le corps de la plus mauvaiſe huile; les derniers le faiſoient ſur-tout la veille de leurs grandes fêtes, peut-être y trouvoient-ils une ſorte de beauté *. On ne donne l'Extrême-onction aux Chrétiens orientaux que lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance de guériſon. Un prêtre grec, dans l'eſpace de vingt-années, n'avoit employé qu'un petit flacon de ces huiles ſaintes; car comme lui & ſes confrères l'achetent très-cher de leurs Evêques, ou de leurs

---

* Un Juif de *Mokha* aſſuroit M. *Forskâl*, qu'à *Sanà* pluſieurs Juifs & Mahométans ſe frottoient tout le corps d'huile dès qu'ils tomboient malades.

Patriarches, ils en usent avec grande économie, y trempant une petite aiguille d'argent, pour en faire tomber une seule goutte sur l'endroit qui doit être oint selon leur rit ecclésiastique. *Michaëlis*, 17me *Question*.

Le mal de dents semble être plus rare chez les Mahométans que chez les Européens, sans doute parce que les Orientaux se lavent plus souvent la bouche. Il mangent à peine du fruit, & moins encore d'autres alimens, sans se la rincer. Cependant les Arabes connoissent ce mal, sur-tout ceux qui habitent dans les villes. On croit que la mauvaise odeur des latrines, qui ne sont pas tenues fort propres, est contraire aux dents. Ces lieux ne sont peut-être en aucune ville d'Orient si incommodes, à cause de la chaleur, qu'à *Básra ;* aussi est-ce là que j'entendis se plaindre le plus des maux de dents. Je logeois sur un marché au milieu de la ville, & je voyois souvent des gens arrêter un barbier qu'ils rencontroient, pour se faire arracher quelque dent en pleine rue. Il faut donc que ce mal soit commun dans cette ville, sans quoi les barbiers n'y porteroient pas toujours leurs instrumens sur eux. Il paroît que ce mal n'a pas été si rare dans les pays orientaux, même avant l'usage du café, comme le croit M. Michaëlis ; car Hérodote dit, dans son 2d livre, ch. 78, qu'en Égypte chaque maladie avoit son médecin, & qu'il y avoit aussi des médecins dentistes. *Jean Wilde* assure dans la relation de ses voyages, page 217, qu'en Égypte on a les dents mauvaises & cariées, parce qu'on y mange beaucoup de sucre cru. Les Arabes prétendent avoir trouvé des vers dans les dents. Un *Mulla* me ra-

contoit à *Bâsra* que quelqu'un ayant mis un fer rouge sur un pot rempli d'eau, & jeté sur ce fer بزر كراث *Bisser Kurrâd*, la semence d'une herbe nommée *Kurrâd*, dont il dirigea la fumée jusqu'à la dent creuse qui lui faisoit mal, il en étoit tombé des vers dans l'eau, où ils avoient donné encore signe de vie.

Par rapport à la 68me Question de M. Michaëlis, où il demande, si la loi du Talion œil pour œil, dent pour dent, &c, est la même chez les Arabes que chez les Juifs, on me dit à *Básra* que, d'après la décision des plus habiles Jurisconsultes Mahométans, cette loi étoit la même; mais on y ajoutoit qu'elle étoit rarement observée, & qu'on y pouvoit satisfaire par argent sous le gouvernement Turc.

Le ver des nerfs (*vena medinensis*) est fort commun dans l'*Yémen*, dans la presqu'isle de l'Inde & à *Gambrôn*, ou *Bender Abbas* en Perse. On l'appeloit à *Loheia* عرق *Ark* & à *Háleb*, *Ark el insil*. Un marchand de la *Mekke*, avec qui je fis connoissance à *Bombay*, l'appelloit فرنتيت *Farantît* & à *Abuschähhr*; près du golfe persique, on le nommoit بيوه *Péju* & نارو *Naru*. Peut-être ces trois derniers mots ne sont-ils pas Arabes, mais Persans, ou même indiens. (Michaël. 50e Quest.) On croit dans l'*Yémen* que ce ver s'engendre de l'eau croupissante qu'on est obligé de boire dans un grand nombre de contrées : c'est pour cela que plusieurs Arabes ont coutume de passer par un linge l'eau qu'ils ne connoissent pas. Quand on a avalé de ces insectes, ou de leur semence, on ne s'en apperçoit pas, jusqu'à ce qu'ils

commencent à tâcher de percer la peau, ce qui cause une légère démangeaison. Ce ver est délié comme un fil, mais long de deux à trois pieds. Lorsqu'il est un peu sorti de la peau, les orientaux le roulent autour d'une paille, ou d'une petite cheville de bois. À mesure qu'il sort, on le roule davantage, jusqu'à ce qu'il soit dehors, ce qui peut durer des semaines entières. Il faut prendre garde de ne pas le rompre, parce qu'alors il rentre, & ils prétendent prouver par des exemples, que l'on en demeure estropié, ou que la gangrène s'y met, & qu'on en meurt. Il y avoit cinq mois que nous avions quitté l'Arabie, quand notre médecin apperçut quatre de ces vers à ses pieds & un à sa main *, mais comme il ne vécut que dix à douze jours après, aucun n'eut le temps de sortir. Un Officier François, nommé *le Page*, qui, pendant que j'étois en Arabie, séjournoit dans l'isle *Charedsj*, fut attaqué d'un ver de nerfs, n'en eut aucune iucommodité, & s'en délivra en prenant les plus grandes précautions pour ne le pas déchirer pendant qu'il travailloit à sa sortie. Il croyoit avoir attrapé ce ver en buvant de la mauvaise eau dans le pays des *Marattes* **.

---

* L'état de M. Cramer est un exemple très-rare; car il n'est pas ordinaire d'avoir tant de ces vers à la fois. Chardin n'avoit oui parler que d'un ver sur une personne. *Voyage de Perse*, *T. II p.* 213. On trouve aussi cet animal en Amérique. *Voyage de Dampier*, *T. III. p.* 340. 342.

** Cet officier étoit un des François, qui, après la perte de *Pondichery*, furent dispersés par toute l'Inde. Lui & un bas-Officier s'étoient habillés en Indiens, &, faute d'argent, avoient fait à pied tout le voyage depuis la côte de Coromandel jusqu'à Surat; je n'allègue ceci en passant que pour prouver, que ces sortes de voyages sont possibles parmi les Payens & les Mahométans des Indes.

Sur la 75me Queſtion de M. Michaëlis, ſi le poiſon que les ſerpens inſinuent par leur morſure, peut avoir, dans de certains cas, quelque choſe de ſalutaire; on n'a pas pu me répondre. Mais à *Básra* un Schech qui ſe vantoit de braver la morſure des ſerpens, de manger du feu, & qui faiſoit je ne ſais quoi encore, m'apprit comment il guériſſoit ceux qui avoient été mordus par des ſerpens. Après avoir invoqué Dieu & l'inventeur de ſon art, il ſcarifioit avec un raſoir, la chair tout autour de la plaie; enſuite mangeant un peu d'ail, & gardant le reſte dans ſa bouche, il ſuçoit le ſang de la plaie ſans craindre le poiſon. Comme divers Arabes qui ſe mêloient de guérir la morſure des ſerpens avoient refuſé de me communiquer leur ſcience, quelque récompenſe que je leur euſſe propoſée, je crus avoir fait une grande découverte lorſque celui-ci me confia ſon ſecret; mais je trouve dans le Journal hiſtorique de M. de la Caille, page 274, que les *Hottentots* mettent ſur la plaie le jus de petits oignons blancs; l'ail peut avoir la même vertu. On me raconta en Syrie que quelqu'un avoit guéri une de ces morſures ſans la voir. Dans l'iſle de Chypre un Grec m'aſſura que quelqu'un avoit guéri un mulet mordu par des ſerpens, ſans l'avoir vu; ſans doute aucun Européen n'ajoutera foi à ces fables. Cependant il ne ſera peut-être pas ſuperflu de les avoir rapportées.

Il arrive ſouvent en Orient que les ſerpens ſe réfugient ſous les toits & dans les murs de briques ſéchées au ſoleil; mais ils ſont ſi peu malfaiſans, qu'on regarde comme fortunées les maiſons qu'ils honorent de leur préſence, & que perſonne ne ſonge à les

en chaſſer. Les Indiens aiment à en avoir dans leurs navires. A *Bombay*, en déchargeant le vaiſſeau, on avoit tranſporté un grand ſerpent parmi les futailles ; dès que les matelots s'en apperçurent, ils le rapportèrent à bord, pour prévenir le malheur, qui, ſelon eux, auroit pu arriver à leur vaiſſeau.

Les Arabes ont trois ſortes de lépre : 1° بهق *Bohák*, qui n'eſt ni contagieuſe, ni funeſte. Un négre qui en étoit attaqué à *Mokha*, avoit le corps parſemé de taches blanches : on diſoit que l'uſage du ſouffre l'avoit ſoulagé pour un temps, ſans le guérir. 2° برص *Barras*, qui n'eſt pas dangereuſe non plus. 3° جذام *Dsjuddam*, comme l'écrivent les Savans ; ou مجذوم *Madsjurdam*, ſuivant la prononciation du peuple : cette lépre eſt la plus maligne. Suivant l'opinion d'un Juif de *Maskát*, c'eſt la même dont il eſt parlé au Lévitiq. XIII, 10, 11 ; & un Juif de *Bagdad* croyoit que c'eſt la maladie nommée en Hébreu ירקון. Le dernier de ces Juifs ne me parut pas avoir les lumières de celui de *Maskât* ; car il n'appuyoit ſon opinion que de fables auxquelles un Juif ſeul peut ajouter foi. *Dsjuddam* eſt vraiſemblablement ce que *Hillary* nomme la lépre des jointures ; car lorſque je m'informai à *Bagdad*, dans quelle ſorte de lépre ſe manifeſtoient les ſignes qui, ſelon la 28e Queſtion de M. Michaëlis, accompagnent la lépre des Arabes, ſavoir l'engourdiſſement des doigts & des orteils, l'haleine puante, la reſpiration difficile, l'enflure des oreilles, des joues & des ſourcils, &c. On me répondit que tous ces ſignes, joints à la chûte des ongles, annonçoient la *Mads-*

jurdam. D'après les obſervations de *Hillary*, la lépre des jointures a tous les ſignes de celle qu'il nomme lépre des Arabes, avec cette ſeule différence, que dans la première les ongles des doigts ſe courbent en dedans, & qu'enfin les articulations tombent les unes après les autres.

Il eſt vrai que les Mahométans croient que rien ne leur arrive qui ne ſoit arrêté par le décret abſolu de Dieu; mais les Turcs ayant remarqué que les Européens, qui s'enferment pendant la peſte, meurent rarement de cette maladie, quelques-uns d'entr'eux ont auſſi commencé à vivre ſéparément pendant qu'elle dure. Cependant aucun d'eux ne néglige pour cela ſes occupations. Dans quelques endroits on prend plus de précautions contre la lépre. Le *Schech* qui règnoit à *Abuſchahr*, envoyoit dans l'iſle de *Bahrajn* ceux qui étoient attaqués de la lépre *Abbras*, &, à ce qu'on diſoit, ceux qui avoient des maladies vénériennes dangereuſes *. Il y a peu d'années qu'à *Básra* on mettoit tous les lépreux dans une maiſon ſéparée, & l'on voit encore actuellement à *Bagdad* un quartier renfermé rempli de pluſieurs barques, où le magiſtrat fait conduire de force les lépreux attaqués de la *Dsjuddam*, s'ils ne s'annoncent pas d'eux-mêmes. Mais il paroît que le gouvernement a peu de ſoin de ces infortunés, puiſqu'ils viennent tous les vendredis demander l'aumône dans les marchés. J'aurois pu voir aſſez de ces malheureux; mais je penſois qu'il étoit plus

* Hérodote obſerve que les Perſes ſéqueſtroient les lépreux de la ſociété. *L. I. p.* 128.

prudent

prudent de les éviter. On dit qu'ils tâchent d'adoucir leurs misères tant qu'ils peuvent, & on assure même que, quoiqu'ils soient renfermés, ils continuent leurs amours. Il n'y a pas long-temps qu'un lépreux, pour obtenir une femme qu'il aimoit, avoit porté quelques jours une chemise fine, qu'il lui fit vendre, sous main, pour un vil prix. Dès qu'il eut appris par ses émissaires que la lépre s'étoit déclarée sur elle, il la dénonça & obtint qu'elle fût renfermée *.

---

* M. *Forskål* a observé touchant la lépre ce qui suit : « On trouve des lé-
» preux à *Káhira* ; cependant ils y sont rares. Les Arabes nomment *Behaq*,
» une sorte de lépre dans laquelle quelques petites taches se manifestent par-ci
» par-là sur le corps, & c'est sans doute celle qui est nommée בהק *Levitiq. XIII.*
» On croit qu'elle n'est point contagieuse, & qu'on peut même coucher sans
» péril avec le malade. Quand la lépre s'étend par tout le corps, les Arabes
» l'appellent *Barras*. On la reconnoît sans peine en Orient, où tout le monde a
» les cheveux noirs ; car ce mal les fait blanchir. On dit que cette lépre se peut
» guérir, quand, au milieu des taches blanches, les cheveux restent noirs ; mais
» qu'elle est incurable, s'ils blanchissent. Un homme d'Alep qui avoit été à
» *Damásk*, disoit qu'il y avoit dans cette dernière ville deux quartiers pleins de
» lépreux, l'un rempli de Mahométans, l'autre de Chrétiens, & que tous ces
» malheureux étoient entretenus par les aumônes de ceux de leur religion. On y
» renferme aussi ceux qui ont des maux vénériens dangereux. Ces sociétés pri-
» sonnières s'allient entre elles ; quand il leur naît un enfant, ceux de leur
» croyance qui sont dans la ville, l'ôtent à la mère pour le donner à une nourrice
» qui se porte bien. Si après trois mois cet enfant n'a point de lépre, on l'élève en
» ville ; s'il la prend, on le rend aux parens, & la nourrice saine n'a pas à
» craindre d'être infectée ».

La lépre n'est pas rare à *Bombay*, parmi les Indiens du commun; mais il faut qu'elle n'y soit pas maligne; car j'entendis dire qu'on

---

» En 1763, le 15 de Mai, je vis à *Mokha* un Juif attaqué de la lépre *Bohak*. Les » taches en sont d'inégale grandeur, elles ne paroissent point luisantes, elles sont » seulement un peu plus élevées que la peau, & ne changent point la couleur » des cheveux; les taches sont d'un blanc obscur tirant sur le rouge. Le malade » que je vis avoit le reste de la peau plus noire que ne l'ont d'ordinaire les habitans » de ce pays; mais ses taches n'étoient pas aussi blanches que la peau des Eu- » ropéens, qui ne sont point hâlés. Les taches de cette lépre ne viennent point » aux mains & autour du nombril; mais au col, au visage, & jamais à un » endroit de la tête qui soit bien garni de cheveux. Elles s'étendent peu-à-peu, » quelquefois elles ne durent que deux mois, qu'un ou deux ans, & se dissipent » d'elles-mêmes. Cette maladie n'est ni contagieuse, ni héréditaire, & ne cause » nulle incommodité. Les Juifs croient qu'elle vient d'une joie excessive, & » jamais de chagrin, ni de tristesse ». On disoit à *Bagdad*, qu'elle se prenoit quand on buvoit du lait sur le poisson. « On nous montra ensuite un Indien » qui avoit la lépre *Barras*, & je remarquai que ses taches étoient d'une autre » couleur que celle du Juif qui avoit la lépre *Bohak*. L'Indien avoit la peau » beaucoup plus noire & fort approchante de la suie; mais ses taches étoient » beaucoup plus blanches que celles du Juif: en tenant à côté de ces taches le » creux de ma main, je trouvai la nuance égale. Ce misérable avoit la lépre sur » les mains & sous les pieds, & les taches s'élargissoient en tout sens gagnant » jusqu'aux jambes. Ici les poils, naturellement noirs, étoient blancs dans les » taches, & tombés en divers endroits. Dans sa jeunesse il avoit eu la lépre sur la » poitrine & au visage; mais comme il alloit en pélerinage à la *Mekke*, un » *Scherif* l'avoit guéri, en lui crachant sur les endroits du corps qui étoient » infectés. Ses cheveux, sa barbe & les poils de sa poitrine avoient gardé leur » couleur noire ».

permettoit ſans difficulté aux malades de travailler avec ceux qui ſe portoient bien : on dit que cette lépre, auſſi-bien que la gale, eſt cauſée par la mauvaiſe nourriture, & ſur-tout par l'uſage du poiſſon gâté.

Je n'eus pas l'indiſcrétion de propoſer à un Mahométan la 10[me] Queſtion de M. Michaëlis, ſur les ſuites funeſtes que doit avoir en Orient le commerce avec une femme qui auroit ſes mois ; ma curioſité auroit été mal reçue. Cependant pluſieurs perſonnes de cette croyance m'ont éclairci ce doute, ſans que je paruſſe les interroger directement. Ils m'ont répondu, que ce commerce n'étoit point regardé comme dangereux ; mais qu'on ſuppoſoit à chacun aſſez de retenue pour ne pas l'eſſayer. Un Européen qui demeuroit dans ce pays, m'aſſura qu'il n'en avoit jamais reſſenti le moindre mal.

Quant à la 76[me] Queſtion, ſi certaines maladies ne ſont pas des remèdes contre la peſte, je ne pouvois mieux m'adreſſer qu'à M. *Ruſſel*, frère de celui qui a écrit le livre intitulé : *Natural Hiſtory of Aleppo*. Cet habile médecin ſe rappeloit qu'un galeux avoit été guéri de la peſte, ſans l'avoir été de ſa première maladie. Il avoit vu des cas où des enfans & des adultes avoient eu la petite vérole & la peſte, quelques-uns y ſuccombant, d'autres étant guéris des deux maladies. Il avoit pluſieurs fois obſervé que des gens qui ſortoient à peine de la petite vérole, avoient pris la peſte ; & que d'autres qui avoient échappé à la peſte, mouroient de la petite vérole : qu'un enfant avoit eu la rougeole & la petite vérole tout-à-la-fois, & qu'un cautère ne garantiſſoit pas de la

peſte, puiſque le tiers des habitans de *Háleb* avoient des cautères, ſans en être plus à l'abri de la peſte. La lépre étant rare à *Háleb*, il ne put pas me dire ſi elle préſervoit de la peſte, ou ſi elle la guériſſoit.

On prétend, dans le n° 24me du Nouv. Magaſin de Hambourg, (*Neu Hamburgiſches Magazin*) que la peſte eſt venue de l'Éthiopie ſupérieure en Égypte; ce qui ne me paroît pas vraiſemblable, parce qu'on ne la voit pas dans l'*Yémen*, pays au même degré. Je doute auſſi que la puanteur du canal qui traverſe la ville de *Káhira*, y produiſe la peſte; car la plupart des Européens de cette ville demeurent près de ce canal, & cependant il en meurt rarement de la peſte, pourvu qu'ils ſe tiennent ſéparés des habitans.

Les femmes des Bédouins donnent elles-mêmes la petite vérole à leurs enfans par inoculation, en leur ouvrant un peu la peau du bras avec une épine, faute de meilleur inſtrument. On dit à Conſtantinople, où l'inoculation eſt fort en uſage parmi les Chrétiens, que la matière de la petite vérole produit le même effet, ſoit qu'on la faſſe ſécher pour la prendre par le nez, ou qu'on l'avale dans un grain de raiſin. Un Arabe de l'iſle *Lam*, ſur la côte Sud-Eſt d'Afrique, me dit à *Bombay*, que l'inoculation étoit commune dans ſon pays, & de plus très-ancienne.



CHAPITRE XXV.

Des productions, & de l'Histoire naturelle de l'Arabie.

ARTICLE PREMIER.

De l'or, du fer & du plomb de l'Arabie.

QUAND il tombe, par hasard, entre les mains des Arabes savans un livre qui traite du secret de faire de l'or, il leur prend quelquefois envie de produire ce métal, dont ils ont aussi grande disette que la plupart de ceux d'Europe. Nous vîmes deux de ces Alchymistes à *Beit el fakih*, & chacun avoit un livre d'après lequel il travailloit. L'un, homme sensé & aimable, croyoit être sûr de son art, pourvu qu'il trouvât certaine herbe, qui, selon lui, devoit croître dans les montagnes de l'*Yémen* *. Croyant que nous étions venus en Arabie pour chercher cette herbe merveilleuse, (car les Arabes ne comprenoient pas comment nous pouvions avoir de l'argent par d'autres voies, puisque nous ne

* Le même Maronite, dont j'ai parlé ci-dessus, me raconta, qu'après la fonte des neiges, on trouvoit sur le mont Liban une herbe fort aimée des chèvres, à qui elle teint les dents en jaune d'or. Il en porta un peu chez lui, & le mouchoir où il l'avoit mise, en fut tellement mangé, qu'il se déchira sans peine. Il en frotta l'argent de son sabre qui parut doré, mais qui redevint blanc peu de jours après; peut-être a-t-on observé la même chose dans l'*Yémen*, & étoit-ce l'herbe que cherchoit notre Arabe.

faisions point de négoce) il desira de faire connoissance avec M. *Forskâl*, à qui il fut très-utile pour la botanique. Mais le bonhomme, qui avoit déjà dépensé tout son bien à souffler, & qui travailloit pour un riche Seigneur de *Beit el fakih*, n'eut pas le bonheur de découvrir son herbe. L'autre Arabe ne croyoit pas réussir moins sûrement, pourvu qu'il découvrît l'explication d'un seul mot qui lui étoit encore inconnue. Comme il savoit que M. *de Haven* étoit celui de nous qui entendoit le mieux les langues, il s'adressa à lui pour apprendre la signification de ce mot, mais sans succès. Cet Arabe étoit un médecin (*Hakîm*) & vivoit dans une si grande pauvreté, que ne pouvant payer un alembic de verre, il pria notre médecin d'en acheter un à *Mokha*, & de lui en faire présent.

Il se peut que les Grecs aient anciennement trouvé beaucoup d'or en Arabie; on n'y voit actuellement que celui qu'on y apporte des pays étrangers. Il y a quelques années que l'Iman de l'*Yémen* fit battre une petite monnoie d'or, pour laquelle, faute de l'or du pays, il fallut fondre des espèces étrangères. Cependant à *Loheia* un *Fakih* prétendoit connoître seul quelques endroits où l'on avoit autrefois exploité des mines d'or. En un mot, on ne trouve aucun or en Arabie, ni dans les rivières, ni dans les mines. Mais on trouve beaucoup d'or de *Hábbesch* ou d'*Ethiopie* dans les villes bien commerçantes, & il passe de plus une si grande quantité de ducats de Venise par la *Syrie* & par l'*Égypte* dans l'*Yémen* pour du café, & aux Indes pour des toiles & des épiceries, que les Arabes m'ont souvent demandé si de tous les Euro-

péens les Vénitiens ſeuls avoient des mines d'or ; quelques-uns croyoient même qu'ils poſſédoient la pierre philoſophale, objet de leur amour & de leurs recherches.

Il y a quelque choſe de plus ſingulier encore dans les récits des anciens Auteurs grecs, qui ont obſervé, dans ce qu'ils nomment l'Arabie heureuſe, une ſi grande diſette de fer ; car il y en a aujourd'hui des mines exploitées dans le diſtrict de *Sáade.* Et comme on croit avoir des pierres d'aiman dans le département de *Kusma*, on a lieu de ſoupçonner qu'il y a là, & en d'autres endroits de l'*Yémen*, abondance de fer : les mines de *Sáade* ne ſuffiſent pas pour en fournir tout l'*Yémen* ; d'ailleurs ce fer eſt moins bon que celui qui y vient de Danemarck par l'*Égypte*, ou des Indes orientales, & leur revient à un plus grand prix, à cauſe de l'ignorance des Arabes, & faute de bois. Je n'ai entendu parler d'aucune autre mine dans l'*Yémen.* Il y a tant de mines de plomb dans l'*Omán*, & elles ſont ſi riches, qu'on en exporte beaucoup de *Maskát* *.

* Je remarque ici en paſſant, que les Turcs ont auſſi des mines dans la contrée de *Diarbekr* & de *Sivâs.*



ARTICLE II.

Des Pierres précieuses de l'Arabie.

L'ARABIE n'est pas tout-à-fait dépourvue de pierres précieuses; on voit des *Onyx* dans la province de l'*Yémen;* nous vîmes beaucoup de ces pierres dans le chemin entre *Taœs* & le mont *Sumâra* *. On trouve aussi en Arabie la pierre عقيق يمني *Akjk Jémani*, qui est d'un rouge foncé, ou plutôt d'un brun clair, qu'on nomme quelquefois simplement *Jémani* ou *Akjk.* On la tire principalement de la montagne *Hirrân*, près de la ville *Damâr* **. Les Arabes la font enchâsser & la portent au doigt, ou au bras au-dessus du coude, ou à la ceinture au-devant du corps, & on croit qu'elle arrête le sang quand on la met d'abord sur la plaie. Pour l'éprouver, on l'enveloppe dans du papier &

* *Ayescha*, la femme bien-aimée de Mahomet, avoit un collier de ces » pierres, aujourd'hui peu estimées. *Hist. Univ. Moderne*, *Tom. I.* §. 103. » *trad. Allem.* »

** *Firuzabad* se trompe en nommant cette pierre *Pierre de coquille*: « *Akjk* est » Conchites ruber, qui reperitur in *Yemen*, & in littoribus maris Mediterranei; » quædam ejus species est turbidi coloris, quasi aquæ fluentis è carne falsâ, sc. » muriæ. In eo sunt striæ albæ obscuræ, & quicunque induerit annulum signa- » torium ex eo, manebit terror ejus apud adversarios suos, & sistetur ei sanguis » ex quâcunque parte fluxerit. Ramenta omnium specierum ejus abire faciunt » cavitatem dentium, & ustum de eo corroborat quassatos dentes. *Vid. Thom.* » *Hyde Commentar. in* Ulub Beighi *Tabulas stellarum fixarum p.* 72.

on

on y applique un charbon ardent, qui ne doit pas entamer le papier. On trouve ſouvent des pierres fort reſſemblantes à l'*Akjk*, ou la cornaline, parmi celles de *Cambaye*, qu'on nomme pierres de *Mokha*, & dont on porte une grande quantité de *Surat*, tant à la Chine qu'en Europe. Je n'ai pas ouï dire qu'il y ait des émeraudes en Arabie; cependant on voit le mont des émeraudes ſur la côte d'Égypte, quand on fait par mer la route de *Suès* à *Dsjidda*.



ARTICLE III.

Des arbres, arbustes, arbrisseaux & autres plantes de l'Arabie.

Anciennement l'Arabie n'étoit pas moins célèbre par son encens que par son or; mais tout l'encens que les pays septentrionaux tiroient de l'Arabie heureuse, n'étoit pas du crû de cette province. *Arrien*, & divers autres Auteurs, ont déjà écrit qu'on faisoit passer de l'*Hábbesch* & de l'Inde beaucoup de parfums en Arabie, & de-là plus loin *. Actuellement on ne cultive que sur la côte sud-est d'Arabie, dans les environs de *Keschîn*, *Dafâr*, *Merbât*, *Hasek*, & sur-tout dans la province de *Scháhhr*, la seule espèce d'encens nommée *Libân*, ou *Olibân* par les Arabes; *Incense*, ou *Frankincense* par les Anglois, & cette espèce est très-mauvaise. Les Arabes tirent beaucoup d'autres sortes d'encens de l'*Hábbesch*, de *Sumatra*, *Siam*, *Java*, *&c.* & parmi celles-là une espèce qu'ils appellent *Bachôr Java*, & que les Anglois nomment *Benzoin*, est très-semblable à l'*Olibân*. On en exporte en grande quantité en Turquie par les golfes d'Arabie & de Perse, & la moindre des trois espèces de *Benzoin*, que les marchands vendent, est estimée meilleure que l'*Olibân* d'Arabie. On pourroit conclure de-là qu'anciennement on a fait passer beaucoup d'encens pour être

* Periplus maris Erythræi p. 6. Bochart paroît favoriser l'opinion de ceux qui ont soutenu que l'encens croît uniquement en Arabie. *Phaleg* & *Canaan*, lib. 2, c. 18.

d'Arabie, quoiqu'il fût de contrées beaucoup plus éloignées ; & vraisemblablement on appeloit en Europe encens d'Arabie, celui qui venoit de l'*Häbbesch* & des Indes, par la même raison que nous nommons café du Levant celui qui vient d'*Yémen*, & que dans le Levant on appelle café d'Europe celui qui vient d'Amérique. Il paroît que les Arabes eux-mêmes ne font pas grand cas de leur encens, puisque les personnes riches de l'*Yémen* se servent ordinairement de l'encens des Indes, & emploient en grande quantité le mastic de l'isle de Scio.

Si l'*agallochum* (dont il est parlé dans la 43e Quest. de M. Michaëlis) est le bois que les Anglois nomment *Agal Wood*, je ne crois pas qu'il vienne en Arabie. L'*Agal Wood* se transporte en grande quantité de *Siam*, de *Malacca*, de la *Chine*, & sans doute de plusieurs autres contrées des Indes, par les golfes d'Arabie & de Perse, pour le vendre en Turquie. J'ai marqué ailleurs le nom de ce bois en diverses langues. On dit que les bois de *Sandel* & de *Kalambac* viennent de *Malacca*. Les Mahométans font de ce *Kalambac* des chapelets qu'ils portent à la main par amusement. Ce bois, quand il est échauffé ou un peu frotté, rend une odeur agréable. Je l'ai trouvé très-dur, mais si léger, qu'il n'enfonce dans l'eau que de son épaisseur & sans aller à fond.

L'arbre du café est ce que l'Arabie produit de plus remarquable en arbres. On le cultive particulièrement à l'ouest des grandes montagnes qui traversent l'*Yémen*. On trouve beaucoup de café dans les provinces *Haschid u Bekîl*, *Kátaba* & *Jáfa* ; mais il paroît que le climat des départemens *Udden*, *Kusma* & *Dsjébi*

lui eſt plus favorable. On en tire le meilleur & en abondance. On dit que les Arabes ont défendu, ſous des peines fort ſévères, d'exporter cet arbre; & que les Hollandois, les François & les Anglois ont cependant trouvé moyen d'en transporter dans leurs colonies; mais le café de l'*Yémen* a toujours la préférence, fondée ſans doute ſur ce que les Européens ne cultivent pas le leur ſous le même degré & ſur des montagnes auſſi élevées, & où il règne une température d'air ſi réglée que dans l'*Yémen.* Les Arabes prétendent qu'ils ont tiré de *Hábbeſch* l'arbre du café; & quelques perſonnes qui avoient été dans ce pays, aſſurèrent, que non-ſeulement ils y en avoient beaucoup vu, mais que dans pluſieurs contrées de *Hábbesch* le café égaloit en qualité celui de l'*Yémen.* On aſſure que l'arbre de *Káad* a auſſi été transplanté de *Hábbeſch* dans l'*Yémen*; cet arbre cependant n'enrichira pas le pays; les Arabes en mangent les bourgeons par amuſement & par friandiſe. Nous qui n'y étions pas accoutumés, n'y trouvâmes aucun goût. L'arbre du *baume de la Mekke*, que les Arabes nomment *Abu Schâm*, c'eſt-à-dire, arbre odoriférant, croît en diverſes contrées de l'*Yémen.* M. *Forskâl* en trouva dans une excurſion que je fis avec lui de *Beit el fakih* aux montagnes; mais comme les habitans ne connoiſſent peut-être pas l'utilité de cet arbre, les marchands de *Mokha* même envoient des pots dans les environs de *Medina*, où on le recueille en abondance, & d'où on l'envoie ſans qu'il ſoit falſifié. Celui qu'on achette à *Dsjidda* l'eſt ſouvent *.

* Il ſemble que l'utilité de l'arbre dont on tire le baume, n'a pas été inconnue aux anciens Arabes de l'*Yémen. Strabon* dit, à la fin du 16 livre, en parlant du

On trouve encore à présent de la *Manne* en divers endroits de l'orient ; mais j'avoue que j'ai négligé de m'en informer sur les lieux les plus renommés, c'est-à-dire, aux environs du mont *Sinaï*, fameux par la manne des Israélites. Elle s'attache à *Merdîn* comme une farine sur les feuilles de certains arbres qu'on appelle *Ballôt* & *Afs* (à *Háleb* on disoit آس *As*), & que je crois être des chênes. Quelques-uns prétendoient avoir trouvé de la manne entre *Merdîn* & *Diarbekr*, sur des arbres nommés *Elmäs* & *Elmâhleb*. D'autres à qui je demandai si la chose étoit sûre, n'en avoient jamais vu sur ces arbres. On ne se souvenoit pas non plus à *Háleb* d'en avoir trouvé sur l'arbrisseau *El hâdsje*. Tous s'accordoient à assurer, qu'entre *Merdîn* & *Diarbekr*, on la recueilloit principalement sur les arbres qui produisent la noix de galle, c'est-à-dire, sur des chênes. La récolte de cette manne se fait à *Merdîn* en Août, ou, suivant d'autres, en Juillet ; & on la dit plus abondante après un certain brouillard fort épais, ou pendant un temps humide, que pendant les jours sereins. On ne soigne pas ces arbres aux environs de *Merdîn* ; mais lorsque la manne tombe, en cueille qui veut dans le bois, sans en demander ni acheter la permission du gouvernement. On la recueille de trois manières différentes selon lesquelles elle différe de qualité. Quelques-uns vont au bois, avant le soleil levé, la ramasser sur un

---

district des *Sabéens* : « *Apud hos thus & myrrha & cinnamomum nascitur, in orâ* » *autem maritimâ etiam balsamum* ; & *Diodore* dit « *Ad oram maritimam nascitur balsamum quod vocant.* Vide *Bocharti Phaleg & Canaan.* Lib. II. C. 26.

linge en secouant les feuilles. Elle est alors toute blanche, & c'est la plus belle. Quand on ne la prend pas le matin, & qu'il survient de la chaleur, la manne se fond aux rayons du soleil : cependant elle n'est pas perdue pour cela; car elle augmente & s'épaissit de jour en jour sur les feuilles. Pour obtenir celle-là, on emporte à la maison autant de feuilles que l'on peut, on les jette dans l'eau, (les uns disoient bouillante) & on prend la manne qui surnage, comme une huile. Il y a des gens qui ne font ni cette dépense, ni ne prennent cette peine, & qui pilent les feuilles avec la manne, ce qui en fait la plus mauvaise sorte, & vraisemblablement la même que *J. B. Capello* appelle dans son *Lessico farmaceutico*, *manna di foglia*, & *manna forzatella*, ou, pour ainsi dire, *manna essemma*, manne du ciel. Cependant, malgré ce nom, les Orientaux ne croient point qu'elle tombe du ciel; si cela étoit, on la trouveroit vraisemblablement sur plusieurs autres sortes d'arbres. On en recueille aussi en Perse, & sur-tout en abondance dans le *Kiurdestân*.

On m'assura à *Básra*, que la manne nommée *Tarandsjubîn*, ou *Tarandsjubîl*, (26. Q. de M. Michaëlis) se recueilloit en grande quantité dans la contrée d'*Isfahân*, sur un petit buisson épineux. Je me fis montrer de cette sorte de manne à *Básra*, & je trouvai qu'elle consistoit en petit grains ronds, jaunes, par conséquent de la même figure que la manne des Israélites est décrite, Exod. XVI, 14, 31. & Nombr. XI, 7. Peut-être est-ce celle qui servit de nourriture aux Juifs pendant leur voyage; car il y a beaucoup de buissons épineux dans le désert du mont *Sinaï*, & cette contrée

eſt à-peu-près à la même hauteur du pole qu'*Isfahán ;* mais ſi les enfans d'Iſraël en ont eu toute l'année, excepté le jour du ſabbat, cela s'eſt fait par miracle, car la manne *Tarandsjubîn* ne ſe trouve que pendant quelques mois. J'ignore ſi l'on cultive du ſucre en d'autres contrées de l'Arabie que dans l'*Yémen.* Mais quand les Juifs n'auroient trouvé dans le déſert du *Sinaï* que de la *Tarandsjubîn* naturelle, ce leur auroit déjà été une choſe fort agréable. Dans le *Kiurdeſtân*, à *Mosúl*, *Merdîn*, *Diarbekr*, *Isfahân*, & vraiſemblablement en d'autres villes, on ne ſe ſert que de manne au lieu de ſucre pour les pâtiſſeries & autres mets. On y en peut manger beaucoup ſans qu'elle purge. Cependant quelqu'un avec qui j'en parlai à *Básra*, croyoit que toutes les deux eſpèces avoient cette vertu ; peut-être cela n'arrive-t-il que quand elle n'eſt plus fraîche. On ne connoiſſoit pas à *Básra*, *Mosúl* & *Merdîn*, l'arbre qui produit le miel ſauvage ; un habitant d'*Isfahân* prétendoit que cet arbre croiſſoit communément en Perſe, & y devenoit fort grand.

Quoique les Mahométans ne boivent point de vin, ils cultivent les vignes avec beaucoup de ſoin. Auſſi en voit-on de pluſieurs ſortes en quelques contrées. Mais on ne connoiſſoit nulle part celle qu'on appelle *Sorek.* (Michaëlis 23. Queſt.) Il eſt vrai qu'on trouve abondamment une ſorte de raiſins dans l'*Yémen*, en *Perſe*, &, à ce que je crois, en *Chypre*, qui paroiſſent n'avoir point de pepins ; après d'exactes recherches, j'ai toujours trouvé, qu'au lieu d'un pépin dur, ils ont une ſemence fort tendre qui ne ſe ſent pas quand on les mange, mais qui ſe voit diſtinctement

quand on les partage avec un couteau. Ces raiſins ſont petits, très-doux, & on en exporte de ſecs en fort grande quantité de l'*Yémen*, ſous le nom de *Zebîb*, & de Perſe, ſous le nom de *Kiſchmis*. Un Arabe de *Básra*, aſſuroit que les *Kiſchmis* n'avoient point de pépins; & lorſque je lui dis y avoir vu cette ſemence tendre, il me répondit qu'il y avoit diverſes ſortes de *Kiſchmis*, & que celle qui n'avoit point de pepins, étoit la plus petite; mais il ne put m'en montrer; ainſi j'ignore ſi ſon obſervation a été faite avec toute l'exactitude requiſe. Dans les lieux où il croît beaucoup de raiſins, on en fait du *Dubs* ou du *Syrop*, comme on fait du *Dubs* & des eaux-de-vie de datte en *Égypte*, dans l'*Omán* & à *Básra*.

Outre les arbres fruitiers dont on vient de parler, il y en a encore beaucoup d'autres en Arabie. On y trouve des noix de cocos, des pommes de grenade, des abricots, des pêches, des amandes, des noiſettes, des poires, des *Mouſa* ou *figues* d'Adam, le fruit des Indes, connu ſous le nom d'*Ambk* ou *Mang*, de la *myrrhe*, de l'*aloë*, mais inférieur à celui de *Hábbeſch* ou d'*Ethiopie* & de *Socotra*, des tamarindes, &c.

Je vis, pour la première fois, à *Básra*, la plante *El-kherroá* الخروع dont il eſt parlé dans la 87e. Queſtion de M. Michaëlis. Elle a la figure d'un arbre: la tige m'en parut avoir plus de rapport aux feuilles qu'au bois: cependant elle eſt plus dure que celle qui porte la *figue d'Adam*. Chaque branche de la *Kherroá* n'a qu'une grande feuille à ſix, ſept ou huit échancrures. Cette plante étoit près d'un ruiſſeau qui l'humectoit ſuffiſamment.

A la fin d'Octobre 1765 elle étoit montée, en cinq mois, d'environ huit pieds, & portoit tout à la fois des fleurs, des fruits verds, & des mûrs. Un autre arbre de cette espèce, qui n'avoit pas eu tant d'eau, n'avoit pas crû davantage pendant une année. Les feuilles & les fleurs que j'en cueillis, se flétrirent en peu de minutes, comme font toutes les plantes qui croissent vîte. Il y a apparence que cet arbre est connu depuis long-temps des Botanistes; car on le nomme à *Háleb*, *Palma Christi* : on en fait une huile appelée *oleum de kerva*, *oleum cicinum*, *oleum ficûs infernalis*. Les Chrétiens & les Juifs de *Mosúl* & de *Háleb*, veulent que la *Kherroá* ne soit point la plante dont l'ombre couvrit Jonas; mais ils disent que c'étoit une sorte de citrouille. *Elkerrá* قرع qui a de très-grandes feuilles, porte un fruit très-gros, & qui d'ailleurs ne dure qu'environ quatre mois. On appeloit à *Básra* & à *Háleb* أراك *Erâk* de certaines petites brosses pour les dents, qu'on transporte en quantité d'*Yémen* en ces villes & en d'autres; (voy. Michaëlis 74. Quest.) Cette brosse n'est autre chose qu'un petit bâton mince dont le bois extérieur se coupe, & dont la moëlle épaisse, filandreuse & tendre sert de brosse; quand le haut en est usé, on la retaille comme le crayon. Je crois avoir vu beaucoup de ces buissons *Erâk* dans le *Tehâma*, & on peut espérer d'en trouver la description dans les papiers de M. *Forskâl*. La noix que les Portugais nomment *Arak*, s'appelle *Supari* chez les Indiens de *Bombay* & *Fausel* chez les Arabes. Celles que j'ai vues étoient rondes, un peu plates par en-bas, pointues par le haut, à peu-près de la figure & de la grosseur d'une petite châtaigne, ou

d'un bouton d'habit. Quand cette noix eſt coupée par morceaux & enveloppée avec de la chaux dans une feuille verte, les Européens des Indes la nomment noix de *Betel*. Les femmes indiennes & celles de l'*Omân* en mâchent ſans ceſſe, ſoit pour s'amuſer, ſoit parce qu'elles croient que cela nétoie les dents & rend l'haleine agréable. Le bois de peuplier & de ſapin eſt eſtimé à *Hâleb* le meilleur pour bâtir (Mich. 90. Queſt.) Le dernier, qu'on nomme ارز *Ars*, y vient de *Maráſch*, d'*Aintâb*, & d'autres lieux. Divers Maronites, à qui je demandai des lumières là-deſſus, croyoient qu'*Ars* & *Ars Libnân* étoient les mêmes arbres qui ne différoient que de grandeur. Le Docteur *Ruſſel* diſoit à *Hâleb*, que le vrai nom des cédres étoit شربين *Scherbîn*. Celſius lui donne le même nom *. J'ai appris à Copenhague, d'*Abûd ibn Schedîd*, que l'arbre *Ars* porte de gros fruits, & le *Scherbîn*, de même qu'un autre arbre nommé *Zenóbar*, des fruits plus petits; que le premier a des branches menues qui forment avec la tige, un angle droit; que le ſecond a de groſſes branches qui montent de biais. Il appeloit les grands cédres *Ars* & *Ars Libnân*, croyant que l'âge de l'arbre & le temps ſeul cauſoient la groſſeur des branches de ces derniers, la tige ou le tronc ayant atteint ſa plus grande hauteur depuis pluſieurs années. Il avoit vu beaucoup de *Scherbîn* dans le pays d'Hanovre: ce doit être le *larix*, en françois meleſe. On ſe ſert de l'*Ars* comme du *Scherbîn* pour la bâtiſſe, dans toute la contrée qui environne le mont Liban; mais l'*Ars* eſt le plus durable.

---

* Hierobot. Part. I. p. 79. ſequ.

Je crois avoir entendu dire à M. *Forskâl*, qu'il avoit trouvé en abondance, dans le *Tehâma*, le bois que les Arabes de l'*Yémen* nomment *March* (voy. la 25 Qu. de M. Michaëlis). On connoît dans l'*Omân* le bois *March* qui prend aiſément feu; & à *Hâleb* on donne le même nom au bon bois gras, plein de réſine, bien que ſon vrai nom ſoit *Ars*. A la vérité, les Arabes n'ignorent pas la manière d'allumer du feu par friction; mais je n'ai pas vu qu'ils ſe ſervent encore de ce moyen : les gens du commun portent preſque tous, dans une bourſe de cuir pendue à leur ceinture, un briquet, pierres & amadou, pour allumer leur pipe ou la mêche de leur fuſil. Quelqu'un m'aſſura que l'on fait encore du feu en *Siam* & en *Cambodiā*, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, & qu'on emploie volontiers à cet uſage du jonc *Bombo* *. Dans l'*Yémen* on fait des cordelettes de certaines plantes qui y ſont ſauvages, & qui ſe nomment *Sallab* ou *Dennedsje*. Les Egyptiens font de groſſes cordes avec une ſorte de filaſſe qui ſe trouve entre l'écorce & le bois des dattiers. Je ne doute pas que les Arabes n'en faſſent le même uſage.

---

* M. *Forskäl* voyageant pour faire des découvertes dans la Botanique, vit à *Môr*, aux environs de *Loheia*, que les payſans y faiſoient du feu en frottant deux pièces de bois l'une contre l'autre. Ils ſe ſervoient pour cela de diverſes plantes & de bois ſpongieux, ſçavoir :

Aſclepias ignivoma		*March*
Ricinus communis		*Dsjar*
Aſclepias gigantea	en Arabe :	*Öſchar*
Sida cardi folia		*Rên*
Seſam Indicum		*Dsjildjylâri.*

L'on trouve au reste dans l'*Yémen*, & dans d'autres provinces fertiles de l'Arabie, du beau froment, du *Maïs* ou bled de Turquie, du *Durra* (*Holcus*) ou petit millet, de l'orge, des féves, des lentilles, de la navette, des cannes de sucre, du tabac, du coton, de l'*Uars*, herbe qui teint en jaune, & dont on transporte quantité de *Mokha* dans *l'Omân;* du *Fua*, herbe dont la racine teint en rouge (la garance), de l'indigo, du séné, du sel, &c. Je ne sache pas que l'on cultive du riz dans l'*Yémen*, & le Capitaine *Hamilton* observe qu'il n'y en croît point. Cependant les François qui furent, l'an 1712, à *Mauahheb*, prétendent avoir vu des champs de riz dans l'*Yémen*. Je n'ai apperçu nulle avoine en Arabie; on y donne de l'orge aux chevaux, & des fêves aux ânes. On exporte du salpêtre en grande quantité de *Bengale*, ou du *Gange* & de *Sdindi*, ou de l'*Indus* (v. la 54[e] Quest. de M. Michaëlis); celui de *Patna* est le plus estimé; celui de *Sdindi* est devenu meilleur qu'il ne l'étoit, depuis qu'en 1760 les Anglois ont établi des salpétrières aux bords de l'*Indus*. Le *Tänkar* (Borax) ou, comme disoit un Indien, le *Tinkal*, vient de *Ballagad*, une ville de *Schiterpôr* dans les Indes. Un *Banian* croyoit que c'étoit un présent de leur Idole, à laquelle ils ont bâti un temple sur une montagne près de la même ville; ceux de leur nation offrent beaucoup d'huile à cette Idole. Depuis quelques annéeso n a exporté beaucoup de *Tinkal* de la Chine en Europe.



ARTICLE IV.

De l'Agriculture des Orientaux.

IL est très - difficile à un voyageur d'apprendre au juste le degré de fertilité d'un pays, quand il ne connoît pas exactement les productions dont on fait usage dans chaque contrée : il peut encore moins se former une idée juste de la manière dont on cultive les terres, vu qu'il séjourne communément le plus long-temps dans les villes, & ne voit le travail des laboureurs qu'en passant. Cependant je n'ai pas négligé de m'en informer souvent, & je n'ai guères entendu dire d'aucun terroir qu'il fût d'une fertilité incroyable : (voy. la 13e Quest. de M. Michaëlis.) L'on m'a assuré que les terres inondées par le *Nil* ne rendent du froment que dix pour un. *Granger* dit la même chose *. Près de *Hellé* & de *Bagdad*, dans le pays de *Babylone*, & à *Básra*, où les champs sont arrosés par l'*Euphrate* & par le *Tigre*, on regarde comme une grande fertilité lorsque le froment donne vingt pour un, & personne ne s'y souvient d'y avoir vu une récolte de trente pour un. A *Erbîl* les terres ne sont arrosées que par la pluie, & ne rendent que dix ou quinze pour un ; mais comme le froment humecté de la pluie seule est meilleur, & donne plus de farine que celui qui est arrosé par artifice, on trouve que quinze à *Erbîl* est égal à vingt à *Bagdad*. A *Kermelis*, près de *Mosúl*, le froment ne rend aussi que dix ou

* Relation du Voyage fait en Égypte.

quinze, & jamais plus que vingt. La pluie seule y fertilise les champs, & on y croit le bled meilleur qu'à *Bagdad*. La même chose a lieu près de *Merdîn*. Quelqu'un de cette ville avoit trouvé une fois que neuf mesures de froment lui en avoient produit 185, c'est-à-dire, 20 & demi pour un; & une mesure d'orge en avoit rendu cinquante: aussi regardoit-il cette récolte comme merveilleusement abondante, le quinze pour un étant déjà extraordinaire, & le sept faisant une récolte passable. Je vis entre *Merdîn* & *Diarbekr* un champ de beau froment en épis; un *Kiurde* de l'endroit disoit qu'il ne rendoit que dix à douze pour un. Le froment ne donne ordinairement à *Söverek*, en déçà de *Diarbekr*, qu'entre quatre & quinze, néanmoins on assuroit que de trois mesures de grain on en avoit recueilli cent.

Le cinquante pour un que l'orge devoit avoir produit à *Merdîn*, me paroissant une chose fort remarquable, je m'en informai plus particulièrement, & j'appris qu'il y avoit deux sortes d'orge, celle que l'on a par-tout, & la noire: la dernière est meilleure pour le bétail, & au lieu de quinze, rend cinquante. Il faut donc que cette récolte abondante ait été de cette dernière espèce. L'on y a aussi deux sortes de froment, dont l'une rend plus que l'autre: apparemment que le laboureur a ses raisons pour ne pas semer celle qui produit le plus; peut-être demande-t-elle un meilleur terroir, ou s'affaisse-t-elle moins dans la mesure, ce qui la fait vendre à meilleur marché. Le terroir varie beaucoup ici en qualité. Au Sud de *Merdîn* le pays est bas & uni; au Nord il est montueux, ce qui fait que les bleds y réussissent inégalement. Je demandai à un

marchand de *Merdîn*, quelle étoit la plus grande fertilité dont il eût entendu parler; il me répondit, que le pays près de *Kälebîn* rendoit cinq cent pour un, & qu'anciennement il avoit produit mille, ce qui avoit fait nommer le village *Kälebîn*, c'eſt-à-dire, *mille meſures*. Mais il n'eſt pas vraiſemblable que ce village ſeul ait eû cette prodigieuſe fertilité; & il ſe peut que ſon nom vienne de ce qu'il a dû livrer mille meſures de bled au gouvernement, ou bien de quelque autre raiſon inconnue.

L'on ne ſe rappeloit pas à *Háleb* une récolte plus forte que de vingt pour un. Les payſans qui ont leurs terres près du chemin entre *Seyde* & *Damask*, n'avoient jamais eu plus de douze dans les meilleures années, & un autre payſan de *Betléhem*, douze ou ſeize. Un autre prétendoit avoir entendu dire, qu'un laboureur, près de *Jéruſalem*, avoit eu cent meſures de froment pour une, & quatre cent pour une de *Durra;* mais ce n'étoit qu'un oui-dire, on n'en ſavoit rien par expérience. S'il en faut croire un Arabe de *Maskát*, le meilleur froment, quand il a aſſez de pluie, ne donne dans l'*Omân* que dix, & le *Durra* douze : ſelon les apparences, cet homme n'aura guères connu l'agriculture; car, en général, on s'accorde dans les autres contrées à dire, que le *Durra* rend beaucoup plus que tous les autres grains *. Il paroît que l'agriculture a été pouſſée fort loin dans l'*Yémen;* car j'y entendis dire, que dans le département le plus fertile *Dsjöbla* & celui de *Sana*, le froment y rendoit depuis dix juſqu'à cinquante pour un, que le

---

* *Granger*, dans ſa relation du voyage d'Égypte, dit qu'une meſure de *Durra* rend auprès du *Nil* au moins cinquante pour un.

Durra produisoit 150 dans les montagnes; & comme plusieurs personnes me l'ont assuré, 200, quelquefois même jusqu'à 400, dans le *Tehâma;* que dans ce dernier pays le *Durra*, après avoir été coupé, repousse, mûrit, & donne une seconde, même une troisième récolte; si cela est, les 400 pour un ne sont pas hors de toute possibilité *.

Le plus fertile terroir dont j'ai entendu parler, est autour d'*Alexandrie* en Égypte; selon le récit des marchands Européens qui demeurent en cette ville, le froment y rend le centuple, ce qui a aussi été remarqué par d'anciens Auteurs **. S'il en est ainsi

---

* Suivant M. *Forskål*, on cultive dans le *Tehâma* le *Durra*, nommé dans l'*Yémen* طعام *Taám*, de cette manière : Le semeur marche derrière la charrue, & jette le grain dans le sillon que la charrue couvre de terre : cette semence ainsi couverte donne trois récoltes; car lorsqu'on fait la première, ou la seconde coupe, le grain tombé en moissonnant, repousse & mûrit en deux mois & demi. La première moisson se nomme *Uæsmi*, la seconde *Chatîf*, la troisième *Akba*. A *Môr* on dit qu'elle rend cent, & jusqu'à deux cents.

** *Expositio totius mundi, pag.* 8. *Tom. III. Geographiæ veteris scriptorum Græcorum minorum* : « *ad eos enim una mensura centum, & centum vigenti mensuras facit* ». Lorsque nous arrivâmes en Égypte, la langue du pays m'étant inconnue, je ne pus questionner les Arabes à ce sujet. Quelques mois après M. *Forskål* retournant de *Káhira* à *Alexandrie*, apprit que la moisson autour de la dernière ville, rendoit le trente & jusqu'au soixante-dix pour un, quand pluies étoient abondantes. Un paysan d'*Alexandrie* disoit qu'il recueilloit ordinairement sept à quinze, & qu'il n'avoit eu qu'une fois vingt-quatre; mais il prétendoit que quelqu'un de sa connoissance avoit retiré une fois quarante-neuf pour un.

de

de ces terres-là, il n'est pas impossible que la même abondance ait existé dans quelques endroits de la terre promise. Mais peut-être que lorsqu'*Hérodote* dit dans son premier livre 182, que le fruit de *Cérès* rend en Assyrie deux à trois cent, & que lorsque l'Ecriture sainte parle du centuple, l'un & l'autre l'entendent du *Durra*, & non du froment. Les Arabes du commun n'ont presque d'autre pain que celui de *Durra*. L'on m'a assuré que les gens du peuple près de *Tripoli*, &, par conséquent, près du mont *Liban*, où le froment abonde, vendent le froment, & mangent du pain de *Durra*. Ainsi il est à présumer, que dans la Palestine la plupart s'en contentoient; & qu'Isaac, qui, suivant la *Génèse*, Chap. XXVI. 12, moissonnoit le centuple, avoit semé du *Durra*.

Comme dans les diverses contrées de l'Orient le terroir n'est pas également fertile, & que le climat varie beaucoup, la culture varie aussi à proportion. En *Egypte*, à *Babylone*, en *Mésopotamie*, en *Syrie* & dans la *Palestine*, l'on ne s'applique pas beaucoup à l'agriculture; & il y a actuellement si peu de monde dans ces provinces, que plusieurs bonnes terres y sont encore en friche. Les instrumens du labourage y sont très-mauvais, aussi-bien qu'en Arabie & dans les Indes. Ils se servent d'une mauvaise charrue, semblable à la figure *C.* de la XV planche, pour remuer la terre en long & en large, jusques à ce qu'elle soit assez déliée. Cette charrue est tirée par des bœufs au lieu de chevaux. Aux environs de *Bagdad*, j'y ai vu atteler deux fois un âne avec des bœufs, & près de *Mosúl* deux mulets. Au lieu d'une bêche, les Arabes de

l'*Yémen* ſe ſervent d'une pioche de fer qui a la figure *G*, pour labourer leurs jardins & les terres des montagnes trop étroites pour y faire paſſer la charrue. Ils ont une grande bêche de la figure *H*, pour faire les petits canaux dans les champs & dans les jardins : deux hommes s'en ſervent enſemble ; l'un l'enfonce en terre, & l'autre la tire à lui par une corde attachée au fer.

Il paroît qu'on cultive aſſez bien la campagne dans l'*Yémen ;* en pluſieurs endroits on la cultive comme des jardins. Le travail y eſt très-pénible, parce qu'il faut arroſer avec exactitude. Les Arabes de la vallée *Zebîd* dans le *Tehâma*, & de pluſieurs endroits dans les montagnes (*Dsjâbbâl*) ſont obligés de faire des chauſſées autour de leurs champs, pour que l'eau qu'on y conduit y reſte & les fertiliſe. Pour faire ces chauſſées ils attelent, quand la terre eſt bien labourée & atténuée, deux bœufs avec trois cordes, ou trois chaînes, à une planche fort large : voyez la figure *A* de la XV planche. Quand cette planche, après avoir été traînée long-temps, ſe trouve pleine, ils la tirent juſques à la chauſſée en queſtion : nous n'imiterions pas aiſément ce travail en Europe, parce que nos champs ne ſont pas trop couverts de terre labourable. Les terres des montagnes, de même que les terraſſes des jardins où croît le café, ſont, en partie, ſoutenues de murailles, pour en rendre la terre horizontale : ſur cette muraille ſe pratique ordinairement une chauſſée de terre pour retenir l'eau. Quand il y a quelque ſource dans le voiſinage, on la conduit ſur le terrain. Les propriétaires qui n'ont pas cet avantage, ſont obligés, vers le temps de pluie, de faire des digues de pierre & de brouſſailles

dans le chemin, & en pente vers le champ, pour y conduire les eaux; car s'ils faiſoient ces chauſſées en travers, l'eau les emporteroit. Quand le premier champ eſt aſſez arroſé, on en fait écouler l'eau ſur le ſecond; le reſte de l'eau forme de petits ruiſſeaux, qui ſe perdent en partie avant de quitter les montagnes, & de plus grands (*Wadîs*) qui, après de longues pluies, vont juſqu'à la mer. On voit auſſi par-ci par-là dans les montagnes de magnifiques réſervoirs murés, aſſez grands pour y raſſembler une bonne quantité d'eau qui ſert à arroſer les terres baſſes. Dans l'*Omân* on nomme ces réſervoirs بادة *Bâde*, & dans l'*Yémen* بركة *Birke*. Dans la plaine de *Damâr* & dans une autre près de *Sanà*, l'on a des puits fort profonds d'où l'on tire de l'eau pendant les ſéchereſſes par le moyen de bœufs, d'ânes, ou avec des hommes. Il eſt facile de ſe faire une idée de cette façon de puiſer l'eau; cependant j'ai voulu la repréſenter dans la figure *B* de la XVme planche. Cette manière d'arroſer eſt très-pénible; car les Arabes ont quelquefois ſix à ſept poulies l'une près de l'autre au-deſſus du puits, &, malgré cela, ils ne tirent pas autant d'eau que le feroit un chapelet. Il eſt ſingulier que cette machine ne ſoit pas introduite en Arabie, pendant qu'on la voit non-ſeulement en Égypte, mais encore en Turquie, en Perſe & dans les Indes, où on la fait aller par des bœufs & par des hommes. Celle qui ſe tourne avec les pieds ſe nomme *Sakkie tdîr beridsjel*: elle eſt commode dans les jardins où l'eau n'eſt pas profonde. Celui qui tourne la roue eſt aſſis ſur une poutre miſe en travers au-deſſus du puits, vis-à-vis la périphérie de la roue, où il travaille des mains & des pieds, ſans ſe

tenir à un autre morceau de bois. (v. la 44e Q. de M. Michaëlis). On trouvera des planches de cette machine & d'autres inventions hydrauliques de l'Égypte, dans la description de mes voyages.

Je n'ai pu voir qu'une ſeule fois comment on ſème dans les montagnes de l'*Yémen.* Un payſan portoit un petit ſac de lentilles qu'il ſemoit fort rares dans les ſillons, comme nous ſemons les poids dans nos jardins; & en avançant, il pouſſoit la terre des deux côtés du ſillon avec les pieds pour recouvrir la ſemence. En d'autres endroits le ſemeur marchoit derrière le laboureur, & jetoit dans le ſillon la ſemence que l'autre, en retournant, couvroit bientôt de terre avec ſa charrue. Ces deux manières d'enſemencer ſont fort pénibles, parce que le ſemeur doit faire autant de tours qu'il y a de ſillons; mais il ne reſte pas ſur la terre autant de grain qui ſéche, ou que les oiſeaux emportent; d'ailleurs, les Arabes n'emploient pas autant de ſemence que les Européens, le temps étant plus régulier dans leur pays, & le payſan pouvant compter que ſon grain ne ſéchera, ni ne pourrira dans la terre. Le bled de Turquie & le *Durra* me parurent être plantés un à un dans quelques contrées de l'*Yémen.* Je vis auſſi quelques champs entre *Môſhak* & *Sehân*, où les plantes ſembloient avoir été miſes au cordeau, comme nos choux blancs en Europe; mais c'étoient auſſi les plus beaux champs que j'aye vu de ma vie. Toutes les tiges ſembloient de la même hauteur, & on n'y voyoit pas la moindre feuille de mauvaiſe herbe. Le même grain venoit aſſez mal dans les champs voiſins, preuve évidente qu'en Arabie tous les payſans ne ſont pas également laborieux. J'apperçus auſſi près

de *Mhárras*, qu'un payſan tournoit la terre avec ſa charrue entre des bleds hauts de neuf à dix pouces, plantés ou ſemés en ligne droite, & ſes bœufs étoient dreſſés à paſſer entre les rangées ſans fouler les plantes. L'utilité de ce travail conſiſte en ce que l'on détruit l'ivroie, que l'on couvre mieux la racine du grain, & que l'on ouvre la terre pour qu'elle puiſſe mieux recevoir la pluie & l'eau dont on l'arroſe. La mauvaiſe herbe qui ſe montre enſuite eſt arrachée avec les mains, & donne du fourrage aux beſtiaux. Mais il n'y a que les pères de famille les plus laborieux qui prennent ces ſoins. Les champs de *Durra* près de *Beit el fakih* étoient remplis d'ivroie & irrégulièrement enſemencés. Il y avoit dans les montagnes de l'*Yémen* des eſpèces de niches ſur les arbres, où les Arabes ſe placent pour veiller ſur leurs champs enſemencés: comme les arbres ſont plus rares dans le *Tehâma*, on y élève pour cela un échafaudage légèrement conſtruit, comme le porte la figure *F*, dans la XV[me] planche.

Quand les bleds ſont mûrs, les Arabes les arrachent avec la racine, du moins j'ai vu faire la moiſſon des orges de cette façon dans l'*Yémen*. Le bled verd, l'herbe & tout ce qu'on deſtine pour fourrage au bétail, ſe coupe avec une faucille. Les Indiens ſe ſervent du même inſtrument pour moiſſonner leur riz & pour tailler leurs cocotiers. Pour le rendre tranchant, l'Indien, & peut-être auſſi l'Arabe, n'emploie ni pierre, ni acier, ni bois enduit de poix & de ſable; il met un genou dans le ſable, ayant un peu d'eau à côté de lui pour mouiller le couteau, enſuite il frotte de l'autre pied le couteau mis dans le ſable, juſques à ce qu'il penſe l'avoir aſſez aiguiſé pour s'en ſervir.

Quand le grain doit être battu, les Arabes de l'*Yémen* posent le bled par terre en deux rangées, épis contre épis, après quoi ils font traîner par-dessus une grosse pierre tirée par deux bœufs. Cette pierre est de la figure *D*. La machine dont on se sert en Syrie, consiste en quelques planches garnies par-dessous d'une quantité de pierres à fusil. Celle d'Égypte est connue, & j'en ferai mention dans la description de mes voyages : elles sont toutes tirées par des bœufs, & aucune ne mérite d'être imitée en Europe.

Je m'informai, suivant la 14e Qu. de M. Michaëlis, du triage qu'ils faisoient des semences; je m'adressai pour cet effet à un Juif de *Mascát*, qui avoit des fonds de terre : il me répondit que lui, ainsi que les Mahométans de l'*Omán*, ne se faisoient aucun scrupule de semer dans un même champ deux semences mêlées, quand ils croyoient y trouver leur profit; mais qu'il lui étoit défendu d'enter un arbre, ou, comme il s'exprimoit, d'unir un sep à raisins noirs avec un autre à raisins blancs; de porter un habit dont la chaîne seroit de poil & la trame de coton, ni même une étoffe mi-coton & mi-soie. Il est dit, Levit. XIX. 19, qu'aucun ne portera des habits mi-laine & mi-lin; mais il est aussi dit au même endroit, qu'il ne semera point son champ de diverses semences. Ce Juif paroissoit donc ignorer cette loi, du moins ne l'observoit-il point. Il ajouta, que quand sa brebis avoit mis bas un mâle pour première portée, il en avoit fait une aumône, & qu'il avoit donné aux pauvres les fruits qu'il avoit cueilli de ses figuiers, de ses grenadiers, & de ses vignes pendant les trois premières années; mais qu'il avoit gardé pour son usage les dattes de la première année, Moïse n'ayant pas nommé ce fruit parmi

ceux dont les prémices appartenoient aux pauvres. Je n'ai vu aucun champ cultivé par des Juifs; car cette nation ne se soutient principalement en *Égypte*, dans l'*Yémen*, en *Perse*, & dans les pays *Turcs*, que par le commerce & par les professions. Je n'ai pas observé non plus, que les Mahométans ayent une sorte d'horreur religieuse pour un champ couvert de mauvaises herbes; ils ne font que mépriser le possesseur paresseux qui ne l'a pas mieux cultivé.

Les Juifs de *Básra* & de *Bagdad* ne connoissent pas le mot hébreu dont parle M. Michaëlis dans sa 15e Question; mais le Juif de *Maskát* dont j'ai parlé ci-dessus, appeloit סובין, ce que les Arabes nomment سبوس *Sabûs*, la balle ou la gousse du froment. Une femme Arabe nétoyoit du bled dans un village près de l'Euphrate; je lui demandai le nom de ce qui tombe au travers du tamis, elle le nommoit aussi *Sabûs*: les Mahométans de *Básra* me dirent, qu'on donnoit le même nom aux enveloppes tant du froment que du riz & de l'orge. Ce mot n'étoit pas connu à *Háleb*. Un Juif de *Bagdad* croyoit que *Sabîn* chez les Hébreux ne signifioit que la cosse du froment. Je n'ai pas vu le *Siwân*. Un Juif d'Italie me disoit en avoir mangé du pain à *Acca* dans une disette, & qu'il en avoit été comme enivré. A *Háleb* زيوان *Siwân* signifie un fort mauvais froment, celui qui, par exemple, a souffert des pluies excessives d'abord après les semailles.

Le temps auquel les fruits mûrissent, ne varie pas seulement suivant que les terres ou les cantons sont situés au nord ou au Sud; mais aussi selon qu'elles sont sur des hauteurs, ou dans des plaines

& qu'elles peuvent être arroſées tard ou de bonne-heure. Ainſi ce temps diffère beaucoup, même dans le petit domaine de l'*Imân* d'*Yémen*, & encore plus dans les autres provinces d'Arabie. Le 15 de Juillet l'orge étoit déjà ſerrée près de *Sanà*, & le 28 on ne faiſoit que ſemer des lentilles près de *Chamîs*. Les premiers jours d'Août le *Durra* avoit plus de ſept pieds de haut dans la plaine de *Beit el fakíh :* & au même-temps on labouroit de nouveau les champs pour de ſecondes ſemailles, & on les préparoit pour être arroſées dans la vallée de *Zebid*, qui n'en eſt pas éloignée. On diſoit à *Jeruſalem* que l'orge y étoit mûre à la fin de Mars, & on ne la moiſſonnoit à *Orfa* qu'à la fin de Mai. On ſème près du *Nîl* en Octobre & Novembre, & on y moiſſonne au mois de Mai *. D'ordinaire l'orge peut être coupée à *Mosúl* le 6 d'*Ajar*, (Mai) & le froment quarante jours plus tard. Tous les grains mûriſſent à *Bagdad* environ vingt jours plutôt qu'à *Mosúl.* On ſème à *Maskát* le froment & l'orge à la fin de *Késle* & au commencement de *Theibât* (Décembre), & en *Nîſan* (Mars) on les coupe. Mais on ſème le *Durra* en *Ailûl* (Août) & au commencement de Septembre, pour le couper au commencement de *Késle*,

* M. *Forskäl* s'informa, dans ſon ſecond voyage, plus exactement que je n'avois pu faire, du temps où les bleds ſe ſèment & mûriſſent près d'*Alexandrie*, & il remarqua que les champs autour du canal d'*Alexandrie* s'enſemencent en Octobre, & qu'on coupe les bleds en Février; que les terres plus proches d'*Alexandrie*, qui ne peuvent pas être arroſées par le *Nil*, ſont enſemencées en Novembre; que le froment y eſt mûr en Février & l'orge en Mars. On n'y ſème point de ſeigle. Autour de *Káhira* l'orge eſt ſerrée à la fin d'Avril.

ou

ou à la fin de Novembre. On féconde les dattiers à *Maskât* au mois de *Theibât ;* & comme on a plusieurs espèces de ce fruit qui mûrissent les unes après les autres, l'on a dans l'*Omân* des dattes mûres pendant trois mois; sçavoir, à la fin de *Schabât*, en *Adâr*, *Nisân*, & au commencement d'*Ejâr*, c'est-à-dire, pendant les mois de Février, Mars & Avril.



ARTICLE V.

Des Animaux de l'Arabie.

Il y a en Arabie des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des dromadaires, des vaches, des brebis, des chèvres & d'autres animaux domeſtiques en abondance; auſſi bien que des lions, des gazelles, des renards, des ſinges, &c *. On ſait que les Arabes font grand cas de leurs chevaux; on pourroit dire qu'ils les diviſent en deux eſpèces. Ils nomment l'une *Kadîſchi*, c'eſt-à-dire, chevaux de race inconnue, leſquels ne ſont pas plus eſtimés en Arabie, que les chevaux ordinaires ne le ſont en Europe; ils ſervent à porter les fardeaux & à tous les autres ouvrages. La ſeconde eſpèce s'appelle *Kôchlâni*, ou كحيلي *Kôhejle*, c'eſt-à-dire, chevaux dont on a écrit la généalogie depuis deux mille ans. On veut qu'originairement ils ſoient venus du haras de *Salomon*; auſſi ſont-ils très-chers. On les vante comme fort propres à ſoutenir les plus grandes fatigues, & à paſſer des journées entières ſans nourriture, vivant, comme on s'exprime, de l'air. On dit qu'ils ſe jettent avec impétuoſité ſur l'ennemi; & l'on aſſure qu'il y en a de cette race qui, lorſqu'ils ſont bleſſés dans une bataille, & qu'ils ſe ſentent hors d'état de porter plus long-temps leur cavalier, ſe retirent de la mêlée, & le mettent en

* *Strabon* dit, dans le XVIme livre de ſa Géographie, qu'il y a en Arabie, *pecorum omnis generis copia, exceptis mulis, equis & porcis; avium etiam omnium, præter anſeres & gallinas.*

ſûreté. Si le cavalier eſt par terre, ils reſtent près de lui, & ne ceſſent de hennir juſqu'à ce qu'il ſoit ſecouru. Ils ne ſont ni grands ni beaux, mais très-vîtes à la courſe ; auſſi les Arabes ne les eſtiment-ils que pour leur race & pour leurs qualités, mais nullement pour la figure. D'ailleurs on ne s'en ſert que pour les monter, & jamais pour aucun autre travail. Les *Köchlâni* ſont principalement élevés par les *Bedouins* entre *Básra*, *Merdîn* & la *Syrie*, où les grands Seigneurs ne veulent point monter d'autres chevaux. Toute cette race ſe diviſe encore en pluſieurs familles. On trouve près de *Mosúl* les familles *Dsjülfa*, *Mânaki*, *Dehälemîe*, *Seklaui*, *Sáade*, *Hamdâni* & *Frädsje* ; celles d'autour de *Háleb* ſont *Dsjulfa*, *Mânaki*, *Toreiſi*, *Seklaui* : à *Hâma*, *Challaúi* ; à *Orfa*, *Daádsjani* ; à *Damásk*, *Nédsjedi*. Je n'ai pas entendu parler de ces *Köchlâni* ſur la côte occidentale de l'Arabie ; mais je crois qu'il y en a ſur-tout dans l'*Hedsjâs*. Quelques-unes de ces familles ſont préférées aux autres ; & quoique l'on ſoit aſſuré que les *Köchlâni* ſont quelquefois inférieurs à quelques *Kadíſchi*, on eſtime beaucoup plus les premiers, ſur-tout les jumens, dans l'eſpérance d'en avoir de bonne race.

Il eſt vrai que les Arabes manquent de tables généalogiques pour prouver, de quelques centaines d'années, la deſcendance de leurs *Köchlâni* : cependant ils peuvent être aſſez ſûrs de leur race, parce qu'ils font toujours couvrir les jumens en préſence de témoins Arabes ; & quoique les Arabes ne ſe faſſent pas toujours ſcrupule de faire un faux ſerment, il n'y a pas d'exemple qu'ils ayent jamais ſigné une fauſſe atteſtation touchant la naiſſance

d'un cheval, parce qu'ils ſont très-perſuadés que toute leur famille ſeroit détruite, au cas qu'ils dépoſaſſent contre la vérité. Quand un Chrétien a une jument de la race *Köchlâni*, & veut la faire couvrir par un étalon *Kochlâni*, il eſt obligé de faire appeler un Arabe pour témoin ; celui-ci reſte vingt jours près de la jument, pour être ſûr qu'aucun étalon du commun ne la déshonore. Pendant ce temps-là elle ne doit pas voir, même de loin, ni cheval entier, ni âne. Quand elle met bas, le même Arabe y doit être préſent de nouveau, & le certificat de la naiſſance légitime du poulain eſt expédié juridiquement dans les premiers ſept jours. Le Chrétien donne à ce témoin pour ſa récompenſe un *Beniſch*, c'eſt-à-dire, un habit. On ne fait jamais couvrir une jument *Kochlâni* par un étalon *Kadîſch ;* & quand cela arrive par haſard, le poulain eſt réputé *Kadîſch*. Cependant les Arabes ne ſe font aucun ſcrupule d'accoupler un de ces étalons nobles avec une jument de race commune ; mais le poulain de cette jument eſt toujours cenſé *Kadîſch*

Les Arabes vendent leurs étalons *Köchlâni*, tout comme leurs chevaux communs, ſous toutes ſortes de conditions arbitraires ; mais ils ne vendent pas volontiers les jumens pour argent comptant. Lorſqu'ils ne peuvent pas les bien ſoigner, ils les confient à un autre, ſous condition d'avoir part aux poulains, ou de redemander les jumens au bout d'un temps fixé. Je crois que le poſſeſſeur de l'étalon peut auſſi ſe réſerver une partie du prix que l'on mettra au poulain. Cependant il paroît qu'il en eſt de ces *Kôchlâni* comme de l'ancienne nobleſſe des *Schechs* arabes,

dont on ne connoît le mérite que dans leur patrie. Les Turcs ne font cas de ces chevaux fameux que quand ils peuvent les avoir pour rien ; comme leur pays est fertile, bien arrosé & plus montueux que l'Arabie, les chevaux qui sont grands coureurs, ne leur sont pas si utiles. Les grands chevaux forts & pesans, qui font une belle parade sous des harnois lourds & magnifiques dont ils les couvrent, leur plaisent bien davantage. Je présume qu'il y a aussi des *Köchlâni* en *Dsjôf*, province de l'*Yémen ;* mais je doute qu'on les prise beaucoup dans le domaine de l'*Imân*, parce que les chevaux appartenans aux personnes qualifiées de ce pays, me parurent trop beaux & trop grands pour *Köchlâni.* Les Anglois achettent quelquefois à *Mokha* des chevaux huit cent, & jusques à mille écus la pièce. Un marchand m'assura, qu'un de ses compatriotes avoit acheté à *Mokha* un de ces chevaux, pour lequel on lui avoit offert, en Bengale, le double du prix d'achat ; mais qu'il l'avoit envoyé en Angleterre, où il espéroit en avoir le quadruple.

L'on trouve en Arabie deux sortes d'ânes. Les petits & paresseux sont aussi peu estimés en Orient qu'en Europe. Mais il y en a d'une espèce qui sont grands & courageux, qui m'ont paru plus commodes pour voyager que les chevaux, & qui sont fort chers. On trouve sans doute en Arabie diverses espèces de chameaux : je me rappelle au moins que la plupart des chameaux du pays de l'*Imân* n'étoient que de taille médiocre & d'un brun clair. Cependant j'y vis aussi des chameaux de *Nedsjerân* grands & lourds, & d'un brun foncé. Les dromadaires que j'ai vus en Arabie

& en Egypte, n'avoient tous qu'une bosse sur le dos, & ne pouvoient être distingués des chameaux par ceux qui n'étoient pas accoutumés à voir de ces animaux, que parce qu'ils paroissent plus légers & plus propres à la course. Quant aux dromadaires à deux bosses, je n'en ai vu que trois dans une ville de *Natolie*, & ils y avoient été amenés de la *Crimée*. Ils étoient si grands & si lourds, qu'on pourroit les ranger sous une espèce particulière de chameaux, plutôt que de dromadaires. Comme j'ignore si l'on sait en Europe de quelle façon les chameaux s'accouplent, je le dirai ici en passant. Je l'ai vu en Égypte. La femelle étoit couchée sur ses jambes, & on lui avoit lié les pieds de devant pour qu'elle ne pût pas se relever. Le mâle étoit assis derrière elle comme un chien sur le cul, touchant la terre de ses deux pieds de devant. Pendant l'accouplement il paroissoit plus froid & plus indolent qu'aucun animal que j'aie vu de ma vie; & il falloit que le paysan le chatouillât long-temps avant qu'il pût l'y exciter. La chose faite, le paysan le renversa, fit lever promptement la femelle, & la frappoit de sa pantouffle au derrière, pendant qu'un autre la faisoit marcher. On me dit qu'on fait accoupler de la même façon les chameaux en *Mésopotamie*, en *Natolie*, & apparemment par-tout. Les bœufs & les vaches d'Arabie ont à l'épaule, au-dessus des jambes de devant, une élévation, ou morceau de graisse, qui, comme aux chameaux, est plus grande à proportion de ce que ces animaux sont plus gras. S'il est vrai qu'on puisse dresser les bœufs des *Hottentots* à se serrer, à se ranger en front, & à présenter toute une ligne de cornes aux bêtes féroces qui viennent

les attaquer, (selon la 46e Quest. de M. Michaëlis) il faut que les bœufs d'Arabie ayent moins d'esprit, car personne ne leur attribue ces vertus. On trouve des bufles en Orient dans toutes les contrées marécageuses, & près des fleuves, & souvent plus abondamment que des bêtes à cornes ordinaires. Les vaches de ces bufles donnent plus de lait que les autres vaches ; & les bufles mâles sont au moins aussi propres pour le travail que les bœufs. Je vis des bufles en Egypte, dans l'isle de *Bombay*, près de *Surat*, au bord de l'*Euphrate*, du *Tigre*, de l'*Oronte*, à *Scanderone*, &c. Mais je ne me souviens pas d'en avoir trouvé en Arabie; sans doute que le pays a trop peu d'eau pour cet animal. La chair du bufle ne me paroît pas avoir aussi bon goût que celle du bœuf ; elle est plus dure & plus grossière. Peut-être ai-je mangé souvent d'un jeune bufle pour du bœuf. Les gens distingués, ainsi que le peuple, & même les marchands d'Europe, en mangent beaucoup dans les pays où cet animal abonde. (voy. la 85e Quest. de M. Michaëlis.) J'entendis dire & vis moi-même à *Básra*, que lorsqu'un Arabe trait la femelle du bufle, un autre lui fourre la main & le bras jusques au coude dans la *Vulve*, parce que l'on prétend savoir par expérience, qu'étant chatouillées de la sorte, elles donnent plus de lait. Cette méthode ressemble beaucoup à celle des Scythes, qui enfonçoient ainsi des tuyaux dans leurs cavales, & y souffloient, pendant que d'autres s'occupoient à les traire *.

Le *Jakkal* ou *Tschakkal*, est une sorte de renard, ou de chien

* Hérodote, liv. IV. 2.

ſauvage, dont il y a un grand nombre dans les *Indes*, en *Perſe*, dans l'*Arak*, en *Syrie*, près de *Conſtantinople*, & ailleurs (v. la 38e Queſt. de M. Michaëlis). On n'en trouve pas beaucoup près de la *Mekke*. Un marchand de cette ville que le *Schérîf* avoit envoyé près du *Mogol*, ne connoiſſant pas leur voix, prenoit d'abord leurs cris pour ceux d'un enfant; mais il faut avoir pour cela l'imagination paſſablement forte. J'ai ſouvent entendu ces animaux dans ces pays lorſque la nuit étoit tranquille, & j'ai pris leurs cris pour les hurlemens d'une troupe de chiens. Ils ſont ſouvent aſſez hardis pour entrer dans les maiſons; & à *Bombay*, mon valet, qui demeuroit hors de la ville, les chaſſoit même de ſa cuiſine. Mais il ne ſe rappeloit point qu'ils euſſent abboyé, & par-là ſe fuſſent trahis eux-mêmes lorſqu'ils entendoient de leurs ſemblables. Cependant ils répondent, pour l'ordinaire, dans la campagne, quand ils entendent d'autres *Jakkals*, comme font les chiens, les ânes & les coqs. Le *Tſchakkal* eſt de l'eſpèce des bêtes mordantes, comme le renard & le chien; on ne ſe donne aucune peine pour le prendre, parce que ſa peau n'eſt pas recherchée. On dit que le nom de *Tſchakkal* eſt Turc. Le peuple Arabe nomme cet animal *Vaui*, ou *Benât el Vaui*. On le confond très-ſouvent avec le renard, qui s'appelle ثعلب *Táleb*, ou ابو الحصين *Abulhösni**. La *Hyène* eſt commune en Perſe.

* Il y a une grande différence entre les mots ci-deſſus & ceux de ابو طالب *Abu Thaleb* & ابو لحسين *Abul Hoſſejn*; cependant leur

Un

Un Anglois qui en avoit souvent vu & entendu à *Gambrôn* ou *Bender Abbâs*, croyoit avoir remarqué dans sa voix quelque chose de ressemblant à la voix humaine. Un autre qui avoit aussi demeuré quelques années dans le même endroit, n'avoit pas trouvé cette ressemblance ; mais tous deux convenoient que l'*Hyène* ne marche que de nuit, & que pendant la saison où les habitans de *Gambrôn* dorment tous en plein air, elle enlève quelquefois les enfans à côté de leurs pères & mères. Comme les chiens, les ânes & les vaches sur les côtes du golfe persique & dans l'*Omân* mangent du poisson, faute d'autre nourriture ; l'on croit que l'*Hyène* & le *Tschakkal* de ces contrées sont quelquefois obligés d'appaiser leur faim de la même manière. (voyez la 38e Quest. de M. Michaëlis). A notre départ de Copenhague il y avoit une *Hyène* vivante dans la ménagerie Royale de *Friderichsberg*; elle est morte depuis, & l'on en peut voir la peau rembourrée dans le cabinet de curiosités de Copenhague.

J'ai vu des singes, & quelquefois par centaines à la fois, dans les bois de l'*Yémen* *; ce qui engage les propriétaires à faire bien

---

son est à-peu-près le même à des oreilles européennes. Cet exemple prouve, qu'il est impossible à un Européen qui n'a pas séjourné quelques années en Arabie, de bien orthographier les noms propres de ce pays, lorsqu'il n'a fait que les entendre prononcer.

* *Vertuman*, qui a vu tant de choses merveilleuses dans l'*Yémen*, dit avoir rencontré dans son voyage d'*Aden* à *Sána* plus de dix mille singes ensemble.

veiller ſur leur café & ſur leurs autres fruits. Les ſinges de l'*Yémen* ont le derrière pelé & rouge; ils apprennent aiſément des tours d'adreſſe, ce qui fait qu'ils nourriſſent bien des gens qui les font voir dans les pays étrangers, comme en Egypte, &c. On trouve le *Jarboá*, ou *rat de Pharaon*, en Egypte, dans le *Nedsjed*, aux deux côtés du golfe perſique, dans le déſert entre *Básra* & *Háleb*, & en d'autres lieux. Je me rappelle d'en avoir vu non-ſeulement la figure bien deſſinée, mais l'animal même dans des cabinets de curioſités naturelles. (v. la 92e Queſt. de M. Michaëlis). Je n'en ai vu qu'un ſeul de vivant, & comme notre Phyſicien, M. *Forskâl*, vivoit encore, je crus inutile de m'arrêter à faire ſur le *Jarboá* des obſervations que *Haſſelquiſt* & d'autres auroient négligées. On aſſure que les Arabes le mangent volontiers. Dans les divers endroits où je m'en informai, l'on ne croyoit point qu'il perçât les pierres. Il y a auſſi des *Caméléons* en Arabie, & pluſieurs ſortes de lézards.

Il y a une ſi grande abondance de volaille dans les contrées fertiles de l'Arabie, qu'on y achette les poules à auſſi bon prix qu'en Europe. Les poules pintades y ſont à la vérité ſauvages, mais ſi nombreuſes dans les montagnes près du *Tehâma*, que les enfans les abattent à coups de pierre, les prennent & les vendent en ville. Les bois ſont pleins de tourterelles. On voit auſſi des autruches dans les déſerts d'Arabie; mais je ne ſais ſi les Arabes ſe donnent la peine de les prendre jeunes & de les élever. J'en vis une à *Loheia*, qui étoit venue de *Hábbeſch* & qui devoit être menée à *Sána*. Je crois que les Arabes appellent l'autruche *Thăr*

edsjámmel, c'eſt-à-dire, l'oiſeau de chameau. L'oiſeau *Hudhud* (la Hupe) eſt très-connu aux bords du golfe perſique; mais aucun Arabe ne prétend entendre ſon langage, & on ne croit pas que les hommes, excepté Salomon, aient jamais pu comprendre le langage des oiſeaux.

On trouve une grande quantité de poiſſons dans le golfe arabique. Je me ſouviens d'avoir entendu dire à M. *Forskâl*, que dans notre voyage de *Suès* à *Mokha*, il en avoit bien obſervé de cent différentes eſpèces, dont pluſieurs avoient fort bon goût. Parmi les coquillages, celui que *Linnæus* nomme *Strombus fuſus*, eſt ſurtout très-remarquable. Nous le trouvâmes à *Loheia*. Il ſe tient toujours au fond de la mer & coûte beaucoup à prendre: cependant nous en fimes pêcher quantité que nous envoyâmes en Europe. L'on pêche auſſi des moules à perle à *Loheia*; elles ne ſont nulle part plus abondantes dans cette mer qu'aux environs de *Dahhlák*, iſle près de la côte d'Afrique. Il ſe trouve auſſi dans le golfe d'Arabie des tortues & d'autres animaux marins.

Les ſauterelles abondent en Orient, mais pas au point qu'on le penſe en Europe (Voy. la 32e Queſt. de M. Michaëlis). Nous en vîmes, pour la première fois, une grande nuée à *Káhira* vers la fin de Décembre 1761; & le 9 Janvier 1762, nous en apperçûmes dans la même ville une autre plus terrible, qui vint par un vent de Sud-Oueſt, & ainſi du déſert de *Lybie*. Pendant ce dernier jour il en tomba une grande quantité ſur les toits des maiſons & dans les rues; ſans doute parce qu'elles étoient fatiguées du trajet, peut-être auſſi parce qu'elles n'étoient pas accoutumées à voir des

villes dans leur patrie & à y être inquiétées par les hommes; ou enfin parce qu'elles y croyoient trouver leur nourriture comme en rase campagne. Après cela je n'en vis plus en si grande quantité qu'auprès de *Dsjidda.* La nuit du 10 au 11 Novembre 1762, il en passa un grand nuage au-dessus de cette ville par un vent d'Ouest, & par conséquent par-dessus le golfe d'Arabie qui est fort large en cet endroit. Plusieurs se noyèrent dans le passage. Une autre troupe moins nombreuse vint encore le 17 du même mois à *Dsjidda.* Au mois de Mai, lorsque les dattes commencèrent à mûrir, plusieurs essaims de ces animaux arrivèrent à *Mokha*, ils venoient de l'Ouest ou du Sud, & au-de-là du golfe arabique. D'ordinaire il s'en retournoient le jour suivant, ou ils continuoient leur route vers les montagnes à l'Est. Le 31 Mai 1763, il en passa une grande quantité du Sud au Nord, au-dessus de la ville, & le premier de Juin elles alloient du Nord au Sud. Peut-être étoient-ce les mêmes. On sait que le golfe n'est pas fort large près de *Mokha;* cependant le rivage étoit couvert de sauterelles mortes; peut-être parce qu'elles connoissoient aussi peu la mer, que celles qui arrivèrent à *Káhira* connoissoient le danger qu'elles couroient dans les villes. Au commencement de Juillet 1763, nous en vîmes un nombre prodigieux près du mont *Sumára* & dans le chemin de-là à *Jerím.* Le 28 de ce même mois il en parut une partie considérable à *Mòfhák.* En Perse j'en vis quelques-unes entre *Schiras* & *Abuschâhhr.* Le 17 Avril 1766, j'en découvris, pour ainsi dire, les nids. Une grande étendue de campagne près de *Tel el Haua*, sur le chemin de *Mosúl* à *Nissebîn*, étoit couverte

de jeunes ſauterelles qui n'étoient pas beaucoup plus groſſes que des mouches; leurs ailes ſe voyoient à peine, & elles paroiſſoient n'avoir que la moitié ſupérieure des longues jambes qui leur ſervent à ſauter. Suivant toute apparence, ces jambes étoient bien entières, mais ployées & couvertes d'une peau. Elles atteignent leur groſſeur naturelle avec une vîteſſe étonnante. S'il y avoit une bonne police dans ce pays, on les pourroit étouffer par milliers dès leur naiſſance; ce qui coûteroit peu de peine & préviendroit les funeſtes ravages qu'elles font. Ceux avec qui je voyageois ne ſembloient pas s'en inquiéter, ils ſe fioient ſur la Providence & ſur le *Samármog*, ou mange-ſauterelles. Une forte pluye pourroit auſſi détruire ces inſectes; car partout où j'en ai vu, il y avoit eu une longue ſéchereſſe, & aux premières pluyes elles s'envoloient. J'apperçus dans le chemin de *Diarbekr* à *Orſa*, pluſieurs grillons, grands & petits, & différentes eſpèces de ſauterelles. Tous ces animaux avoient deux jambes fort longues pour s'élancer; quelques-uns les avoient tendres & fléxibles. Ceux de la petite eſpèce avoient une crête dure ſur la tête. Deux eſpèces des plus grandes avoient de longues jambes, mais point d'ailes, & n'étoient ainſi que des embryons non développés. D'autres avoient entièrement la figure des ſauterelles, mais étoient plus petits. Je trouvai auſſi au commencement d'Octobre, l'*Adoratrice de Dieu* (dont il eſt parlé dans la 51 Queſt. de M. Michaëlis), laquelle eſt deſſinée dans la 32e planche du voyage de Norden, & qui n'eſt pas rare dans les cabinets d'Europe. J'ai parlé de cet inſecte à quelques Mahométans, &, entr'autres, à un Marchand de la *Mekke*, leur deman-

dant s'ils le regardoient comme ſacré, & s'ils croyoient qu'il leur montrât le chemin de la *Mekke* en étendant les bras; mais aucun d'eux n'avoit jamais entendu parler d'une propriété auſſi extraordinaire de ces ſauterelles. Un Chrétien de *Háleb* nommoit cet inſecte *Dar Nuch.* En Italie, & dans quelques provinces de France, on lui donne le nom d'adorateur de Dieu. Peut-être que ce ſont plutôt les Chrétiens que les Mahométans qui ont eu l'idée de cette adoration.

Je me ſuis entretenu avec des Juifs & des Mahométans dans l'*Omân*, aux bords du *golfe perſique*, à *Báſra* & à *Bagdad* touchant le nom qu'on donnoit aux pieds des ſauterelles; (V. la 31. Queſt. de M. Michëlis) tous s'accordoient à nommer les pieds qui ſervent à ſauter (*Ridsjelejn*) *pieds;* & les quatre autres plus petits, les *mains.* Suivant l'opinion d'un *Mulla* de *Báſra*, *Karáa* ſignifie la jambe entre la cheville & les genoux; un autre croyoit qu'en parlant des hommes, cela vouloit dire le mollet, ou le gras de la jambe; & il appeloit l'os de la jambe ساق *Sâk.*

Si j'ai vu des ſauterelles de paſſage ailleurs que dans les pays dont je viens de parler, ç'a été en trop petite quantité pour y avoir fait attention. La ſauterelle de paſſage eſt la même que les Arabes mangent, & ſelon que j'ai entendu dire à M. *Forskâl*, la même qu'on a vue en Allemagne. Un Arabe de *Láchſa* avec lequel je voyageois en Perſe, me nomma les ſauterelles ſuivantes qui viennent dans ſa patrie. *Dsjerâd acmar*, ou la ſauterelle rouge, qui eſt très-maigre en arrivant, mais qui après s'être engraiſſée, au grand dommage des habitans, eſt appelée *Dsjerâd mukken*, &

fait un morceau friand pour les Arabes. Ensuite vient *Dsjerâd cheisân*, la sauterelle légère : celle-ci de même est maigre quand elle arrive à *Láchsa*; après qu'elle s'est refaite, elle change son nom en celui de *Dsjerâd semân*, sauterelle grasse, & elle sert également de manger aux Arabes. On nommoit à *Básra* celle qu'ils aiment le plus, مكن *Mukn*; on ajoûtoit que c'étoit la femelle, qu'elle étoit fort grasse & pleine d'œufs, & faisoit un mêts fortifiant pour les hommes. جراد عصفور *Dsjerád asfûr* est le mâle de la *Mukn*, mais très-maigre ; on le mange rarement à *Básra*. Les Européens ne comprennent pas comment les Arabes peuvent manger, avec plaisir, les sauterelles ; & les Arabes, qui n'ont pas eu de commerce avec les Chrétiens, ne veulent pas croire, à leur tour, que ces derniers se font une délicatesse des huîtres, des crabes, des chevrettes, des écrevisses, &c. Cependant ces deux faits sont également certains. Dans toutes les villes d'Arabie, depuis *Bab el mandeb* jusqu'à *Básra*, on enfile les sauterelles pour les porter au marché. Je vis un Arabe sur le mont *Sumâra*, qui en avoit rempli un sac. On les accommode de diverses façons. Un Arabe d'Egypte, que nous engageâmes à en manger en notre présence, les jeta sur des charbons ardens, & lorsqu'il crut les avoir suffisamment grillées, il les prit par les longues jambes & par la tête, & ne fit qu'une bouchée du reste. Quand les Arabes en ont grande quantité, ils les grillent, ou les font sécher dans un four, ou les font bouillir, & les mangent avec du sel. Je n'ai jamais essayé d'en manger. Mais M. *Lucas*,

qui, pendant plusieurs années, a été Consul du Roi à *Salé*, en a souvent goûté, & leur a trouvé le goût qui approche de celui des *Bretlinger*, espèce de Sardines séchées qui nous viennent d'*Eckernfoerde*. Les Arabes du royaume de *Maroc*, après les avoir fait bouillir légèrement, les font sécher sur les toits de leurs maisons. On en expose en vente de grandes corbeilles remplies. Ni M. *Lucas*, ni moi, n'avons jamais entendu dire, que les sauterelles étoient une nourriture mal-saine, ni qu'elles engendroient de la vermine *. Les Juifs de l'*Yémen* mangent des sauterelles tout aussi volontiers que les Arabes mahométans; ce qui leur fait soutenir que les oiseaux dont Dieu favorisa les enfans d'Israël dans le désert, n'étoient autre chose que des sauterelles **. Les Juifs italiens d'*Háleb* croyent que Dieu avoit nourri leurs ancêtres de perdrix. Les Turcs ne paroissent pas encore avoir pris goût aux sauterelles. C'est pourquoi dès *Bagdad*, *Mosúl*, *Diarbekr* & autres villes

---

* M. *Temler* m'a fait voir, que *Clenardus* dans ses lettres, liv. I, p. 73, a déjà remarqué, que les Arabes, à *Fetz*, mangent des sauterelles. *Olaus Borneman*, dit dans sa *Dissertatio critico-philologica*, *de victu Joannis Baptistæ*, que *Strabo*, *Diodorus Siculus*, *Agatharchides*, *Hieronymus in Jovianum*, *Aristophanes*, *Plinius*, *Neuhof*, dans sa description de la Chine, *Aldrovandus*, *Josephus de S. Angelo*, *Tolosanus*, ont déjà assuré, que les Orientaux, non-seulement mangent les sauterelles, mais qu'ils les mangent avec plaisir.

** *Job Ludolphe*, dans son traité des sauterelles, à la fin du supplément à sa description d'*Abyssinie*, a déjà rendu vraisemblable l'opinion, que ce fut des sauterelles dont les Hébreux se nourrirent au désert. *V.* aussi la remarque p. 421, dans la trad. Allem. de l'Hist. Univers. II. Partie.

frontières

frontières d'Arabie, on ne les mange pas, ou elles ne servent de nourriture qu'aux seuls Arabes; mais elles sont les délices des poules, des cochons, & particulièrement des singes.

La sauterelle دبا *Dubbe*, ou *Dubben*, dont M. Michaëlis parle dans sa 32me Question, est connue en *Omân*, *Láchsa* & *à Básra*; mais on ne la mange nulle part. On disoit à *Básra* qu'elle causoit la diarrhée & des tranchées. Celles-ci sont plus petites que celles que l'on mange ordinairement. Quand elles sont tombées quelque part, elles se multiplient dans la terre & y restent pour l'ordinaire, trois à quatre ans. Peu de temps avant mon arrivée à *Maskát*, elles avoient quitté la contrée de *Sohâr*, après y avoir considérablement endommagé pendant les années précédentes tous les dattiers, dont les habitans tirent leur principale subsistance. Aucune sorte de sauterelles ne s'arrête autour de *Básra* plus de sept à huit jours; peut-être parce que le terrain humide près de *Schat el árrab* ne leur convient pas. Un *Schech* de *Básra* nomma une autre sorte de sauterelles qu'on ne mange point & qui se tiennent dans les champs de coton قطني *Kútonni*. Elles ont sans doute leur nom particulier en Arabe.

On ne put rien me dire en Arabie des divers changemens que les sauterelles subissent; sans doute parce que je ne pus pas leur en donner d'idée distincte, ayant peu pris garde à la transformation des insectes, & que d'ailleurs j'en ignorois les termes en leur langue. Un Arabe du désert près de *Básra* m'apprit une singulière comparaison de la sauterelle avec d'autres animaux. La

terrible ſauterelle décrite au chapitre IX de l'Apocalypſe ne me venant pas à l'eſprit, je regardai cette comparaiſon comme une ſaillie du Bédouin, & je n'y fis plus attention juſques à ce qu'un autre de *Bagdad* me la renouvella; la voici: il compara la tête de la ſauterelle à celle du cheval; ſa poitrine à celle du lion; ſes pieds à ceux du chameau; ſon corps à celui du ſerpent; ſa queue à celle du ſcorpion; ſes cornes (ſi je ne me trompe) aux cheveux de la vierge, & ainſi du reſte. Bref, cette comparaiſon paroît éclaircir les verſets 7, 8, 9, 10 du chap. IX de l'Apocalypſe. Si un Théologien intelligent & judicieux vivoit pendant quelque temps avec les Arabes errans, il apprendroit peut-être pluſieurs choſes propres à répandre du jour ſur les paſſages difficiles de ce ſaint Livre.

Il eſt certain que les ſauterelles agiſſent de concert & comme par ordre, dans leur trajet. Mais ſouvent il en reſte beaucoup après le départ général, ſoit par foibleſſe, ſoit par d'autres raiſons. Quoique l'on puiſſe quelquefois les ſaiſir de la main dans les endroits où elles ſe poſent, il ne s'enſuit pas qu'elles ſe laiſſent tuer plutôt que d'abandonner la place. (Voy. la 32me Queſt. de M. Michaëlis.) Car dès que les habitans du village *Menſil*, ſur la croupe du mont *Sumára*, virent un eſſaim de ſauterelles, ils firent de grands cris, & coururent avec un grand drap attaché au bout d'un bâton pour chaſſer de leurs champs celles qui s'y étoient jetées, & pour empêcher celles qui vouloient y venir. J'entendis auſſi dire à *Báſra*, qu'on y cherchoit à les chaſſer de deſſus les dattiers.

J'ai beaucoup entendu parler à *Mosûl* & à *Háleb* du mange-sauterelles, sans l'avoir vu. (Voy. la 6e Quest. de M. Michaëlis). On y appelle cet oiseau سمرمر *Samármar*, ou, selon que d'autres le prononcent, *Samármog*. On le dit noir, plus grand qu'un moineau, & nullement agréable au goût: on assure qu'il détruit chaque jour un nombre incroyable de sauterelles; on prétend néanmoins que les sauterelles se défendent quelquefois contre lui, & le dévorent avec ses plumes, quand elles l'ont accablé par leur nombre. Lorsque les enfans des villes frontières d'Arabie attrapent une sauterelle vivante, ils la posent devant eux, & crient *Samármog*! Et comme elle se baisse alors toute effrayée par le cri, ou par le mouvement de l'enfant, ou qu'elle se cramponne plus fort à sa place, l'on a fait accroire aux enfans qu'elle craint le seul nom de son ennemi, qu'elle se cache & qu'elle veut lui jeter des pierres. Le *Samármog* n'est pas originaire de *Mosûl* & de *Háleb*, mais on va le chercher dans le *Kkorasân* en grande cérémonie. Quand les sauterelles se multiplient trop, le Gouvernement envoie des hommes dignes de foi à une source qui est près du village de سامرون *Samarûn*, situé dans une plaine entre quatre montagnes près de *Mesched* ou *Musa er rídda*, Là les envoyés remplissent de cette eau une caisse, y procédant avec le cérémonial prescrit. Ils poissent de leur mieux cette caisse, afin que l'eau ne puisse ni s'évaporer, ni se répandre avant leur retour. Depuis la source jusques à la ville qui les a envoyés, cette caisse doit toujours être entre le ciel & la terre, sans qu'on la pose sur le sol, ni qu'on la mette sous un toit, à moins qu'on ne

veuille que l'eau perde toute ſa vertu. *Moſúl* étant environné d'un mur, cette eau ne ſauroit paſſer ſous la porte de la ville, mais on la tire par-deſſus le mur, & on place la caiſſe au-deſſus de la moſquée *Nebbi Gurgis*, édifice qui étoit anciennement une égliſe, & qui, de temps immémorial, & préférablement à tous les bâtimens de la ville, a eu l'honneur de poſſéder ſur ſon faîte cette caiſſe. Quand l'eau ſouhaitée a été amenée du *Khoraſân* avec les précautions requiſes, le commun des Mahométans, des Chrétiens & des Juifs de *Moſúl* croit que le *Samármog* ſuit l'eau, & demeure dans le pays tant qu'il en reſte une goutte dans la caiſſe du *Nebbi Gurgis*. Voyant un jour un grand nid de cigogne ſur cette caiſſe, je témoignai à un Chrétien diſtingué de la ville, combien j'admirois l'odorat pénétrant du *Samármog*, qui ſentoit l'eau au travers de tant d'ordures; il ne répondit rien, mais ſe trouva fort ſcandaliſé, que le Gouvernement eût permis à la cicogne de faire ſon nid ſur un ſi rare tréſor; & plus choqué encore de ce que depuis huit à neuf ans le Magiſtrat n'avoit pas envoyé chercher de l'eau fraîche*. L'on prétend avoir obſervé que les ſauterelles près de *Moſúl* ne font pas beaucoup de mal la première année, & qu'elles ſe cachent en terre pour s'y multiplier à l'infini pendant les années ſuivantes. Peut-être ſont-ce celles qui ont été nommées ci-deſſus *Dubbe*. Lorſqu'elles ſe font voir en abondance, le Pacha eſt contraint de faire venir l'eau du *Khoraſân*; ſans quoi le peuple ſe plaindroit qu'il eſt la cauſe du dégât

* Voyage de Villamont. p. 97.

qui ſe fait par les ſauterelles dans ſon diſtriſt. Mais la vérité eſt, que ſi elles font la meilleure nourriture du *Samármog*, & que cet oiſeau ait un penchant naturel à détruire même celles qu'il ne mange pas, il les viendroit bien chercher de lui-même, ſans que les ſeigneurs de *Moſúl* ſe donnaſſent la peine de faire venir cette eau de ſi loin & à grands frais. On dit qu'il y en a auſſi dans la citadelle de *Háleb* pour attirer le *Samármog* près de cette ville. J'ai parlé à des gens qui ont vu la caiſſe de cette eau, mais ils ne ſe rappeloient point qu'on en eût fait venir de nouvelle.

L'on dit qu'il y a en Arabie & en Perſe un oiſeau nommé *Sumâna* (Voy. la 5[e] Queſt. de M. Michaëlis), qui eſt plus petit qu'un pigeon, de couleur noire & facile à engraiſſer; qu'il a le bec long, des nerfs, des os, & des veines comme les autres oiſeaux. Les curieux des ſecrets de la nature ne ſeront pas contens de cette deſcription du *Sumâna*, mais je ne puis rapporter que ce que l'on m'en a dit. L'oiſeau *Salva* eſt encore connu; j'ai parlé à plus d'un Arabe qui en connoiſſoit le nom. Un Marchand de *Tunis* qui avoit fait pluſieurs voyages entre *Surat* & *Dsjidda*, croyoit avoir vu en Arabie & en Barbarie le *Salva* & le *Summâna*. Peu de temps avant ſon départ, M. *Forskâl* avoit entendu un chaſſeur d'*Alexandrie* parler du *Salva*, ſans avoir pu obtenir l'oiſeau même; il écrivit pour cet effet à M. *Marion*, qui lui répondit, que le *Salva* سلو étoit le même oiſeau qui s'appelle en France *Roi de Cailles*, & qu'on le trouve au printemps près d'*Alexandrie*. Il avoit entendu dire à *Conſtantinople*, & M. *Schumacher*, qui a ſéjourné pluſieurs années dans cette capitale, aſſure

la même choſe, qu'au commencement de Septembre il vient une fort grande quantité de cailles par-deſſus la mer noire, & qu'au bord de l'eau, auſſi-bien que près de la ville, on peut les prendre avec la main, quand, fatiguées du voyage, elles ſe repoſent pour la première fois. Cela fit croire à M. *Forskâl*, que le *Salva* de Moïſe étoit la caille; mais je ne trouve pas dans ſes papiers qu'il ait recueilli autour du golfe d'Arabie quelques lumières qui confirment cette opinion.

J'ai vu des poiſſons volans, bien qu'en petit nombre, ſur le golfe arabique, entre *Dsjidda* & *Loheîa* (Voy. la 4e Queſt. de M. Michaëlis). Ils ne voloient qu'une centaine de pas, & ne s'élevoient pas beaucoup au-deſſus de l'eau. Un capitaine de vaiſſeau qui étoit de *Surat*, appeloit ces poiſſons en langue Indienne, جري *Dsjeri.* Un autre de *Maskát* les nommoit شباص *Schibâs*: à *Dsjidda* on les appelle *Dsjerâd el bahhr*, ſauterelles de mer. Un marchand de *Mokha* me dit, que les Arabes rempliſſent les poiſſons volans de ſaffran & d'épices, les font ſécher pendant quarante jours en plein air, & les mangent enſuite comme un reſtaurant. Peut-être ne ſont-ce que les ingrédiens dont ils ſont pleins qui produiſent cet effet.

Il y a à *Báſra* une ſorte de ſerpens qu'on appelle *Heie ſurſurîe*, حيه زرزوريه ou حيه طياره *Heie thiâre.* Ils ſe tiennent communément ſur les dattiers; & comme il leur ſeroit pénible de deſcendre d'un arbre fort haut pour remonter ſur un autre, ils s'attachent par la queue à une branche du pre-

mier, qui, faisant ressort par le mouvement qu'ils lui donnent, les lance jusques aux branches du second. C'est de-là que les Arabes modernes les nomment serpens volans: *Heie thiáre*. Je ne sais pas si les anciens Arabes dont parle M. Michaëlis dans sa 83e Quest. ont vu d'autres serpens volans. J'apprens d'un homme versé dans l'histoire naturelle qui a demeuré long-temps aux Indes occidentales, que l'on y voit des serpens qui s'entortillent autour de la branche d'un arbre, & frappent de leur propre corps ceux qui passent dessous, sans leur faire aucun mal. L'Amiral *Anson* parle aussi des serpens volans qu'il a rencontrés dans l'isle de *Quibo*, mais qui étoient sans ailes. Des Européens de *Bombay* m'ont assuré y avoir vu des serpens à deux têtes, & d'autres à deux pieds. Si quelqu'un en doutoit, je n'entrerois pas en dispute pour l'en convaincre *.

Je montrai le mot תחש *Takasch*, (de la 8e & 37e Quest. de M. Michaëlis) à un Juif de *Maskát*, qui possédoit assez bien la langue Arabe ancienne (*Náchve*), l'Arabe moderne & l'Hébreu, & qui ne paroissoit nullement superstitieux. Il soutenoit que ce mot signifioit la peau d'un bélier. دكر *Dakr*, préparée & teinte en rouge. Il parloit, sans doute, du maroquin. Un des plus habiles Rabbins de *Bagdad* me répondit concernant cette question & plusieurs autres, que Dieu avoit créé exprès un animal dont la peau serviroit à couvrir le tabernacle, & que cet animal ne

* Marchant décrit les serpens à deux têtes dans l'Abrégé de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Tom. III.

ſubſiſtoit plus en aucun lieu du monde. Peut-être que de pareilles explications l'avoient ſouvent tiré d'affaire auprès des Juifs. Quant à l'intelligence de ce mot hébreu & de pluſieurs autres, un Juif Italien me renvoya à la traduction Eſpagnole des cinq livres de Moïſe, qui, ſelon lui, eſt parfaite en tout point, parce que de ſavans Juifs nés dans la *Paleſtine* y ont travaillé. Mon ſavant ami M. *Temler* m'apprend que עור תחש *Our-takaſch*, y eſt rendu par *Cueros de texones*, ou *pieles de texones*, comme dans l'Allemande par *Dachsfelle*, (peaux de taiſſons, ou de blaireaux). Un Marchand d'*Abuſchähhr* appeloit دخس *Dachs*, le poiſſon que les capitaines de vaiſſeaux anglois nomment *Porpoiſe*, ou *Porpus*, & les Allemands *Meerſchwein*, ou *Dauphin*. Dans mon voyage de *Maskát* à *Abuſchähhr* j'en vis aux environs de *Râs Muſſendom* une quantité prodigieuſe à la fois, qui tous tenoient le même chemin & ſembloient nager à l'envi.

L'on ne ſaura pas aiſément par des relations faites de bouche, quels ſont les animaux que les Mahométans regardent comme purs ou impurs; mais on en ſera peut-être ſuffiſamment inſtruit par les livres où l'on trouve la liſte des bêtes qu'il leur eſt permis de manger, & des règles à obſerver pour les tuer. (Voy. la 95[e] Qu. de M. Michaëlis). Un de ces Livres a le titre : *Kitâb tehfet el molûk u es Salathin fi ôlm el fekeh*

كتب تحفة الملوك والسلاطين في علم الفقه

Suivant l'opinion d'un Savant de *Báſra*, c'eſt une loi générale chez les Mahométans de ne manger aucun animal qui dévore les hommes,

hommes, ou qui, par ſa nature, cherche à les déchirer. Ils n'oſent manger d'une bête qui a été tuée par une autre. Le gibier, par exemple, dont les chiens auroient léché le ſang, eſt *halâl*, c'eſt-à-dire, licite à manger : ſi les chiens en ont mangé, il eſt *harâm*, défendu. Ils n'oſent pas ſe nourrir non plus d'une bête tuée ſans effuſion de ſang, ou aſſommée. Ainſi tout animal, tout oiſeau pur tué par la pointe d'une flêche (*Neſchâb*) ou par une bale, eſt *halâl*. Si au contraire la flêche le frappe de l'autre bout & tue l'animal: s'il eſt abattu à coups de bâton, ou à coups de pierre, il eſt *harâm*. De même ſi un oiſeau tiré tombe ſur une maiſon, ou ſur un rocher, & conſerve aſſez de force pour battre des ailes & chercher à ſe ſauver, mais tombe & meurt enſuite, il eſt *harâm*. En général les Mahométans n'oſent manger aucun animal, aucun oiſeau qui n'a pas ſaigné. S'il a été tué d'une pierre tranchante qui lui a tiré du ſang, ou s'il tombe d'un coup de pierre, & vit aſſez pour que le chaſſeur ait le temps de lui couper la gorge, on peut le manger. Comme un zélé Mahométan ne doit rien entreprendre ſans prononcer ces mots : *Bism állah ákbar*, au nom de Dieu qui eſt grand, il faut auſſi qu'un chaſſeur diſe ou penſe ces mots chaque fois qu'il tire ſur du gibier, ou qu'il le fait prendre par ſes chiens & par ſes faucons. Enfin, comme il ne peut pas toujours être bien ſûr que l'animal ait été tué ſuivant les lois de ſa religion, c'eſt peut-être par cette ſeule raiſon que les Arabes & les Turcs des villes ne ſe ſoucient pas de gibier, que l'on recherche ſi fort en Europe. L'on compte entre les viandes permiſes: غراب الزرع *Grâb es ſär*, une corneille qui a quelques

plumes blanches, عقعق *Akák.* لقلق *Leglek*, une cigogne. جراد *Dsjerâd*, la sauterelle. بقر الوحش *Bakr el wáhſch.* حمار الوحش *Hamâr el wáhſch.* غنم الجبل *Gannem ma edsjábbel.* On dit qu'il eſt permis aux *Schafeites* de manger du cheval & l'animal *Dobbá.* Il eſt, à la vérité, généralement défendu aux Mahométans de manger du ſang; mais pour كبد *Käbbed*, le foie & طحل *Tahhl*, la rate, ce ſont des nourritures permiſes, dont cependant ils n'uſent que rarement. On regarde à *Báſra* comme animaux impurs, ليث le *leith*, *l'aſad* اسد & le *ſeba*, سبع le *lion*, de même que tous ceux qui tiennent de la nature du chat. ديب *Dieb.* نمر *Nimr*, le tigre. فهد *Fahed.* De plus صقر *Sagkr*, tous les oiſeaux de proie, comme بازي *Baſi*, l'épervier ou le faucon: نسر *Neſr*, l'aigle. عقاب *Akab*, un oiſeau de proie qui ſe trouve près de *Báſra.* Outre cela la loi des *Hanéfites* leur défend: ضبع *Dobbâ*, ثعلب *thaalab*, ابو حصين *abou haſin.* ولوي *l'ouaï*, le renard & le *Tschakkal.* يربوس *Jarbus* (peut-être *Jarboà*). ابن عرس *Ibn ârs*, une ſorte de gros rats, peut-la belette. رخمة *Rachma*, un gros oiſeau qui vit de charogne. بغاث *Bagad*, un oiſeau de proie. دب *Dôb.* ضفدع *Difda*, une grenouille. قنفذ *Ghunfud*, le hériſſon, ou porc-épic. سلحفات *Selhafad*, la tortue. زنبور *Simbûr*, la guêpe.

الحية *el-heïe*, le ſerpent; العقرب *el-acrab*, le ſcorpion, &c. On me dit auſſi à *Báſra* que la chair de cheval étoit interdite aux *Hanéſites*.

De tous les animaux qui vivent dans l'eau, les Mahométans ne mangent que le poiſſon, encore pas de toutes les ſortes. Ceux qui ſont regardés comme purs & mangeables, doivent, ſuivant les Livres des anciens Théologiens Mahométans, être pris au filet, ou de la main tout vivans, lorſque l'eau ſe retirant, les laiſſe à ſec. Cependant ils les prennent, du moins dans l'Euphrate, avec l'hameçon, ou avec une graine qui les enivre. Les plus ſavans Lettrés parmi eux ne ſont quelquefois pas d'accord ſur les qualités du poiſſon qui leur eſt permis. Car *Schâfei* & *Maléki* permettent de manger les poiſſons trouvés morts ſans être corrompus; *Hâneſi* & *Hánbali* le défendent. Quelques-uns ont diſcuté ſi un morceau de poiſſon qui nage ſur l'eau peut être mangé; & l'on eſt d'opinion que cela eſt licite quand on trouve quelque marque que le poiſſon ait été tué avec un couteau, ou avec le ſabre, parce qu'on préſume alors que les paroles *Bism allah ákbar* ont été prononcées ſur lui. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu des poiſſons en vie chez les pêcheurs Mahométans. Ceux de *Dsjidda* & de *Loheia* n'en amenoient à terre que de morts. Sans doute qu'ils leur avoient fait une plaie dans la gorge, crainte qu'ils ne mouruſſent d'eux-mêmes, & ne devinſſent impurs. Avec tout cela les Mahométans ne ſont pas aſſez zélés pour leur religion pour ſouffrir la faim ou la mort, plutôt que de manger d'un animal impur.

Lorſqu'*Iſfahân* fut aſſiégé par les *Aghvânes*, la famine y étoit ſi grande, que les aſſiégés mangèrent beaucoup de chevaux, d'ânes, de chiens & de chats.

FIN DU PREMIER VOLUME.





